

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (InaLF)

En Hollande, Lettres à un ami [Document électronique] / Maxime Du Camp

p1

lettres à un ami
i 13 février 1857.

vous souvenez-vous, cher ami, d' avoir vu dans
la galerie du marquis De Westminster, à Londres,
un paysage de Paul Potter ? Des vaches et des
moutons broutant l' herbe grasse sont répandus

p2

dans une large prairie que coupe une rangée de
saules ; près d' eux, une jeune femme se garantit,
à l' aide de son éventail, des trop vifs rayons
du jour ; au delà des arbres, on aperçoit une vaste
plaine où s' élèvent les quelques maisons d' un village
dominé par un moulin qui fait pirouetter ses ailes ;
le soleil vient à contre-jour, et, frisant sur les
herbes et les branches, les éclaire d' un reflet
aigu ; les arbres font de grandes traînées d' ombre
qui tranchent sur les gazons brillants ; c' est noyé
de lumière et éclatant, mais cependant doux comme une
caresse et d' une harmonie intime qui va au profond
du coeur. Ce tableau, c' est toute la Hollande !
à huit heures moins quelques minutes, j' ai pris
à Anvers un chemn de fer sans façon,
paternellement établi en plein air derrière une
masure qui lui sert de bureaux. Le frod était
clair, le ciel pur, le soleil gai ; les herbes
poudrées à blanc par la gelée se courbaient au vent
du convoi jusque sur l' eau des fossés, gercée par une
mince couche de glace. Peu à peu j' ai vu la ville
replier, dans les brumes lointaines, la tour de
sa cathédrale, les clochers de ses églises et les
mâts de ses navires. La campagne prend des allures
étranges et presque méridionales. Nous courons
à toute vitesse à travers les *polders*,

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

c' est-à-dire à travers les terrains conquis sur l' océan. Ici, c' est une terre limoneuse et légère, et alors je la vois régulièrement taillée par le soc des charrues et parfois couverte de beaux

p3

légumes qui reluisent à l' oeil ; là, c' est du sable, et alors nous franchissons des bois de pins qui envoient jusqu' à nous leur bonne senteur résineuse. Avec sa verte forêt, ses miroitements de sables, sa plate étendue bossuée çà et là par des bouquets d' arbres plus élevés, le paysage me rappelle nos landes françaises entre Bordeaux et la Teste De Buch. Comme là-bas, c' est ici le pin maritime qui égaye la vue, purifie l' air et fixe la dune mouvante. J' aime cet arbre qui sera peut-être un des plus puissants agents de la civilisation future ; le jour où la France aura compris l' importance du *pinus maritima* et des puits artésiens, on ira d' Alger au cap de Bonne-Espérance dans les allées d' un jardin anglais, le vieux Typhon sera vaincu et il n' y aura plus de désert.

Je ne vois point de jachères ; je n' aperçois que des prairies, des bois et des champs ; partout où un épi a pu pousser, on a semé un grain de blé. Toutes ces plaines sont saignées de rigoles qui facilitent l' écoulement et la distribution des eaux ; il y a de la végétation jusque sous les roues de la locomotive. Parmi les herbes, des corneilles à mantelet se promènent, piquant la terre et s' envolant à l' approche de notre fumée et de notre fracas ; ce sinistre animal est cosmopolite comme le deuil qu' il représente ; je l' ai vu dans tous les pays que j' ai parcourus, au milieu des déserts, sur le bord des fleuves et dans les cités.

p4

à force de courir en lançant de blanches nuées sous le ciel bleu, nous arrivâmes à Roosendaal, où nous quittions la Belgique pour entrer en Hollande. Je ne saurais vous dire combien j' ai été charmé de la politesse, je dirai plus, de l' exquise courtoisie des douaniers hollandais ; tandis que, chez nous, les agents subalternes de l' autorité sont généralement durs, pleins de morgue et agressifs, je n' ai trouvé, à cette frontière, que bonnes façons et complaisance. Les officiers, vêtus de la courte tunique ornée à l' épaule gauche de

deux glands d' argent, s' empressaient autour de nous avec mille amabilités et des manières accores que relevaient encore leur jeunesse et leur jolie tournure. Est-ce que le souffle de la liberté aurait passé par là ?

La machine repartit, poussant des *han* plus gros que celui de saint Joseph, qu' on a mis en bouteille pour en faire une relique, et bientôt nous arrivâmes à Moerdyk. D' habitude, et dans les jours de douce température, on y monte sur un steamer qui franchit le *holland' s diep*, prend la Meuse et conduit, en deux heures, les voyageurs à Rotterdam. Mais aujourd' hui il ne peut en être ainsi. Le vieil hiver à barbe blanche a soufflé sur la Meuse, elle charrie en pleine débâcle, et les bateaux à vapeur restent prudemment dans leurs bassins, redoutant ces *ice-bergs* lilliputiens qui eussent fait rire de pitié ce vaillant et regretté lieutenant Bellot. Il s' agissait donc simplement de traverser ce gros bras de

p5

rivière moutonnant sous les rafales d' une façon peu rassurante pour un pauvre diable qui en est inutilement à sa cinquantième traversée. Des glaces entouraient le paquebot et ressemblaient, au loin, à un vaste amas de laines blanches maculées ; le bateau marcha, vapeur en arrière, écartant les glaçons qui se séparaient comme les fragments d' un immense jeu de patience, oscillaient sous la houle des roues, se balançaient pendant quelques secondes et revenaient se saisir dans une étreinte que favorisait une brise aiguë de nord-est. La traversée dura un quart d' heure ; je pus déjeuner, ce fut une victoire !

à Villemsdorpt, où nous débarquâmes au milieu d' une population marinière qui s' étonnait fort et riait beaucoup des hautes bottes fourrées où disparaissaient mes jambes, nous trouvâmes des diligences qui devaient nous conduire à Dordrecht. Nous nous y empilâmes comme nous pûmes, et vaiment nous n' y étions pas mal. Au reste, ne vous fiez pas trop à mes impressions ; en voyage je suis très-philosophe et j' ai une doce propension à trouver tout charmant.

La route que nous suivîmes domine des prairies et est revêtue d' une chaussée en briques uxtaposées ; c' est une digue, comme, en général, tout ce qui, dans la Hollande, s' élève au-dessus du sol. Les chemins de fer ne doivent pas coûter cher dans cette contrée ; il n' y a ni déblais ni

remblais à

p6

faire et les tunnels seraient invraisemblables. Le pays est plat, mais

plat comme le discours d' un académicien,
ainsi qu' aurait dit Alfred De Musset avant d' avoir obtenu son immortalité officielle.

Des saules, des saules ; des prés où marchent des moutons à haute laine, où ruminent paisiblement des vaches blanches et noires ; quelquefois un héron qui s' envolé ; des maisonnettes dispersées, propres, nettes à faire envie ; des saignées pleines d' eau encore saisie par la glace et miroitant sous le froid soleil de février ; des taillis dépouillés où, la nuit, vient errer leroi des aulnes, et toujours et partout, un moulin qui tourne.

à quelque point de l' horizon que vous regardiez, sous quelque aire de la rose des vents que vous vous incliniez, il y a un moulin qui gaiement remue ses larges élytres ; dans ce pays, don quichotte n' aurait pas vécu longtemps. Depuis Rhodes et Syra, je n' en avais pas tant vu ; ils sont charmants, tantôt montés sur le haut talus qui leur sert de pivot, tantôt enfonçant en terre leurs solides fondations, et alors couronnés d' un chef mouvant d' où partent cinq madriers qui se réunissent en angle aigu au moyeu d' une roue de cabestan propre à lui faire faire face au vent. Généralement ils sont en bois peint de couleur ardoise et rechampi de blanc ; mais quelquefois ils sont tout vêtus d' un chaume épais,

p7

coupé ras comme de la peau de taupe, et qui, de loin, est doux à l' oeil ainsi qu' un velours de couleur sombre. Ce n' est pas l' affreux moulin de Montmartre, laid, bête, et resté brutal, malgré les efforts de Hoguet pour le poétiser ; c' es le moulin coquet, vivant, joyeux, gracieux, indépendant, uquel le vent vient naturellement de tous côtés et qui n' a pas besoin de se jucher sur les montagnes pour attraper, au hasard, le pauvre souffle d' un zéphyr phthisique ; c' est le moulin rond ou octogone comme une tourelle du moyen âge ; c' est le moulin infatigable dont la toile est toujours gonflée, la meule toujours en mouvement et le tic tac toujours babillard ; c' est

le moulin des peintres, le moulin du vieux
Van Ryn, le moulin de Cuyp et de Van Der Neer,
le moulin hollandais : en un mot, le moulin !
Et il y en a de ces moulins auprès de Dordrecht,
qui est une jolie ville où, pour la première fois, je
vois des femmes coiffées d' un béguin collant orné,
sur chaque tempe, d' un agrément de cuivre
semblable aux élastiques que les tapissiers mettent
dans les fauteuils. Nous ne faisons que traverser
la ville, qui s' est mise aux fenêtres pour nous voir
passer ; elle me semble populeuse, occupée,
agissante ; j' aperçois une église d' architecture
ogivale et des maisons qui projettent leur sommet
en avant, ce qui donne aux rues l' air de tomber
sur le nez nous quittons notre voiture ; car il
faut monter en canot pour franchir la Meuse,
qui est vaste et qui charrie.

p8

à chaque vague gonflée, à chaque glaçon qui
heurte nos plats-bords peu élevés, les femmes
poussent des cris ; on me plaint d' avoir gardé mes
bottes fourrées et ma pelisse ; car, dit-on, il n' est
pas sans exemple qu' on ait chaviré. Qu' importe ! Je
ne crains rien, la Meuse ne me sera point
méchante ; elle me connaît ; elle m' a vu courir
tout petit dans les gras pâturages qu' elle arrose
près de Mézières, et elle se souviendra de l' enfant
qui faisait de si beaux ricochets sur son dos
avec des pierres plates.

à l' autre rive, nous trouvons de nouvelles
voitures dans lesquelles nous nous réempilons, et
nous partons au petit trot, sans nous presser ; les
chevaux savent à quoi s' en tenir : un coup de fouet
hollandais ne fait pas grand mal. Les maisons
deviennent plus fréquentes et montrent sur le bord
de la route leurs murs frais lavés où se lit la date
de leur construction. Beaucoup de ces maisons sont
des cabarets ; alors le cocher s' arrête et on lui
apporte un verre de *genièvre*, qui est
l' *eau-de-vie* nationale de la Hollande.

Encore la Meuse ; elle débusque tout à cop
derrière un rideau d' arbres ; cette fois c' est la
dernière étape ; car au delà resplendit Rotterdam
avec ses innombrables navires, ses maisons neuves,
ses ormeaux veufs de feuillage, ses clochers où
chantent des carillons et ses quais fourmillants où
le Japon donne la main à l' Europe. Nous nous
entassons dans une barque profonde ; il souffle
bon frais, on

p11

tend la voile rougie par les lavages de goudron, et en cinq minutes nous gagnons le port, huit heures après notre départ d' Anvers.

ii 14 février 1857.

Rotterdam est une *belle* ville, au sens moderne du mot, c' est-à-dire une ville ennuyeuse, sans grand intérêt, et vite vue par un voyageur qui ne se préoccupe guère que du *pittoresque*. avec ses hautes maisons bâties en briques, elle ressemble à une de nos cités fabricantes de Normandie ; les murs rouges et noirâtres montent droit jusqu' à la toiture, sans être coupés par la teinte verte des persiennes et des jalousies. à Rotterdam, on paraît ne pas connaître ces deux meubles extérieurs. Le hollandais est-il donc si vertueux qu' il aime toujours à voir lever l' aurore ? à Anvers déjà, j' avais remarqué l' absence des persiennes ; à peine avais-je vu quelques jalousies égarées çà et là dans le quartier riche bâti à

p12

l' instar de Paris. un simple rideau blanc, un store en joncs peints suffisent à défendre les croisées contre une curiosité qu' on semble ne pas redouter ; ici, au reste, le soleil est iscret ; il n' entre que modérément, et, de son origine mythologique, il paraît avoir conservé l' habitude de s' entourer de nuages. Je n' ai pas cependant à m' en plaindre pour ma part, car depuis que je vous ai quitté il reluit sur les paysages et les vivifie de sa belle lumière. Ce matin, quand je suis sorti pour visiter la ville, il brillait de toute sa force, ce qui ne m' empêche pas d' être transi et d' avoir l' onglée.

Rotterdam grandit chaque jour et menace de devenir la capitale de la Hollande ; bâtie au confluent de la Meuse et de la Rotter, elle gagne du terrain sur l' eau, et ses rues les plus importantes s' alignent là même où, il y a six ans à peine, des canaux parallèles au fleuve recevaient les barques arrondies et les bateaux caboteurs. Il y a là des maisons et des quartiers dont on s' enorgueillit ; mais, en fait de quartiers neufs et de riches maisons, je n' ai encore rien vu de supérieur à Pars, et je m' y tiens. En revanche, on voit ici d' incomparables paysages, faits pour les peintres, de plaisante couleur et tout encadrés. Celui qu' onaperçoit de la promenade du *boompjies*, en regardant vers la Meuse, est

ravissant. Le fleuve s' élance droit entre deux rives plates plantées de hêtres magnifiques noyés d' une intense clarté et qui entourent

p13

les hautes tourelles où s' évertue l' aile des moulins ; le ciel, d' un bleu pâle, verse sur la nature une brume gris-perle qui l' adoucit et l' enveloppe comme une gaze transparente ; la Meuse est verte, coule vite et entraîne des amas de neige qui filent dans son courant et ressemblent à des balles de laine déchirées. Sur les navires à trois ponts accostés aux quais, je vois flotter le libre étendard étoilé des états-Unis d' Amérique. Au reste, à Rotterdam, et c' est une vraie merveille pour une ville, les canaux sont si nombreux et si profonds que les vaisseaux peuvent facilement venir se ranger en face et côte à côte des magasins de leurs armateurs.

De monuments, il n' y en a pas. Ce peuple actif et commerçant a bien autre chose à faire qu' à s' élever des futilités. Que diraient le bois de campêche, la muscade et la cannelle des côtes de Camboge si l' on s' avisait de tailler des statues ou de bâtir des palais ! Je vois cependant une statue : c' est celle d' Erasme, je n' ai pas besoin de vous le dire ; la Hollande est folle de son grand écrivain ; elle en a mis l' effigie partout. Ici, elle est en bronze, sur la place du marché ; je devrais dire sur le *pont* du marché, car c' est un véritable pont, malgré ses dimensions extraordinaires, hardiment jeté par-dessus un très-large canal ; Erasme est debout, vêtu d' une pelisse, coiffé d' un bonnet fourré et lisant dans un in-folio ; c' est assez bien cette mine ironique

p14

et gouailleuse que vous connaissez. Quand je suis passé, deux moineaux perchés sur sa tête et le nez dans le jabot, hérissaient leurs plumes ébouriffées par le froid. En descendant une rue étroite pour me rendre à l' église saint-Laurent, l' ancienne cathédrale, j' ai vu une petite maison de trite apparence sur laquelle on lit l' inscription suivante :

hoec est parva domus magnus quâ natus

erasmus.

c' est donc là qu' en 1467 naquit ce Gerrit Gerritz, qui, pour obéir aux usages des savants de la renaissance, prit le nom de Desiderius Erasmus. De tous ses livres, on ne connaît plus guère, à cette heure, que l' *éloge de la folie* ; les bibliomanes l' achètent et ne le lisent plus ; il n' en croirait rien s' il vivait encore.

L' église saint-Laurent est aujourd' hui le principal temple protestant de la ville. C' est le cas de répéter la vieille citation : *quantùm mutatus ab illo !* on le répare, des échafaudages montent le long de ses murailles qui sont d' un gothique assez pur ; la voûte était peinte autrefois, dit-on, de mille écussons et d' autant de légendes ; elle est badigeonnée maintenant et paraît glaciale à l' oeil avec le ton blanc cru qui l' enlaidit. Dans d' anciennes chapelles latérales, je vois plusieurs tombeaux sculptés à grand fracas, entre autres celui de l' amiral de Witt,

p15

couché dans son armure, au-dessus d' un beau combat naval plein de fumée où les navires se canonnent à outrance, entremêlent leurs mâts brisés et heurtent leurs vastes poupes historiées. Devant le chœur, qui est fermé par une grille dont les chanceaux de cuivre sont richement contournés et ciselés, s' étendent des dalles armoriées dont quelques-unes ont été intentionnellement martelées, et qui toutes sont usées et rendues méconnaissables par le frottement des pieds ; elles recouvrent des sépultures.

Je ne puis me figurer, malgré l' évidence, que cette église soit protestante. Approprié à la religion réformée le style gothique, qui est le style catholique par excellence, me paraît une étrange anomalie. Ces voûtes aspirant au ciel, ces nervures élancées, ces chapiteaux fleurons, ces orgues immenses, les plus vastes que je connaisse, sont faits, à coup sûr, pour abriter les longues théories menées en éclatants costumes, pour se noyer sous des flots d' encens et pour célébrer les pompes éblouissantes du papisme. Les protestants doivent se trouver dépaysés et comme désorbités dans ces grandes nefs, surtout lorsqu' ils entendent résonner joyeusement le carillon, cet hymne païen des catholiques du nord.

Je me suis promené par la ville, au hasard ; j' ai vu les servantes en sabots blancs, en bonnets volants, en caracos d' indienne, qui fourbissaient les

escaliers et frottaient les carreaux ; par l'entre-bâillement des portes, on aperçoit des acajous resplendissants, des tapis fleuris, des cuivres qui brillent comme de l'or ; c'est une monomanie de propreté, un vertige, une folie ! Qu' ai-je vu encore ? Le fronton de l'hôtel de ville, qui paraît avoir été sculpté dans les îles Sandwich par quelque artiste tatoué, au nez traversé d'une arête et grand amateur de formes débordantes ; le chantier de construction, qui m'a paru peu important pour une ville comme Rotterdam ; sur le linteau de sa porte basse, je remarque un petit bas-relief en bois qui représente la *grappe de Chanaan*, ce sujet si cher aux hollandais qu'ils l'ont mis sur tous leurs vieux plats de cuivre ; et puis j'ai rencontré un savoyard qui tournait un orgue et jouait la *polka*, non pas une polka quelconque, mais la polka pure, cet air insupportable, propre à faire danser des chiens savants et qui nous a tant assommés les uns et les autres il y a quelque quinze ans.

Le domestique de place qui m'accompagnait et me servait de *cicerone* était pris d'un singulier vertigo ; il me faisait arrêter devant toutes les boutiques de boucher et, me montrant avec orgueil les longes de eau et les quartiers de boeuf, il me disait en souriant d'admiration : -n'est-ce pas qu'il est joli ? Il abusa même de ma confiante innocence jusqu'à me mener au marché des viandes. Il se délectait à

regarder ces morceaux de chair saignante qui pendaient en versant autour d'eux leur fade odeur écoeurante ; il causait volontiers avec les bouchers tout vêtus de blanc comme nos pâtisseries, et il y serait encore si je ne m'étais sauvé après avoir admiré un petit portail qui doit avoir été élevé aux frais de la confrérie, et qui représente les attributs et les actes des bouchers ; la sculpture en est du seizième siècle. En attendant que mon amateur de viande fraîche eût fini d'en rassasier ses yeux, je regardais des chevaux attelés près de moi à des voitures de place. Ils mangeaient l'avoine ; on ne la leur donne pas, comme chez nous, dans des musettes attachées aux oreilles et prenant à la

hauteur des naseaux ; on la leur met dans un vaste sac dont l' ouverture, arrondie par un cerceau, se fixe à leur cou, de sorte que leur têt entière disparaît dans cette énorme machine au fond de laquelle ils finissent souvent par s' endormir.

Ici, le véritable animal de trait n' est pas le cheval ; je n' ai pas encore vu d' âne : c' est le chien, le chien courageux et docile qu' on attelle à de petites voitures et qui les traîne au grand trot, en tirant la langue et en baissant la queue.

Ah ! Que Charlet a raison : ce qu' il y a de meilleur dans l' homme, c' est le chien !

J' ai traversé le Zandstraat, tout y était calme et comme engourdi. Qu' est-ce que ce Zandstraat ? Me direz-vous ; c' est à Rotterdam la rue des *msicos*.

p18

je les avais visités hier soir ; aux jours de kermesse, cela peut être étrange ; mais en temps ordinaire, ce n' est que triste. La rue est pleine de ces sortes d' établissements ; dès que la nuit vient, on entend résonner les orchestres criards et retentir le pas cadencé des danseurs. Un vitrail en verre dépoli, le plus souvent un simple rideau d' indienne, sert de porte et défend contre les curiosités indiscrètes. Des enseignes pompeuses s' étalent au-dessus de ces cafés douteux : *au grand roi d' Angleterre ; aux rois mages ; à l' éléphant blanc du roi de Siam.*

parfois, l' indication n' a aucun sens ou est une allusion à un fait particulier : *au cheval dans un panier.* j' ai soulevé la portière d' un de ces bouges et je suis entré. C' est une grande salle planchéiée, très-semblable à une salle d' escrime ; le parquet est soigneusement poncé et saupoudré de grès pilé. à droite s' élève un comptoir d' étain où l' on vend à boire ; dans un coin, l' orchestre, composé de quatre musiciens, frotte le ventre à trois pauvres violons éraillés et souffle dans un cornet à pistons plus aigre qu' un cri de courlieu. Contre la muraille sont rangés des bancs sur lesquels quatorze ou quinze malheureuses créatures fanées, ridées, déjetées en pleine fleur de jeunesse, et fardées à trois couches, causent honnêtement avec des matelots qui leur offrent du genièvre et du thé. Les becs de gaz d' un lustre ridicule jettent leur lueur blanche sur tout cela. L' impression est triste et pour ainsi dire

p19

neutre. Ce qu' on regarde est bête. Il n' y a ni joie ni animation ; passe encore lorsqu' on danse à perdre haleine ; mais vus ainsi, en apaisement, ces lieux exhalent je ne sais quelle pitié profonde dont on est involontairement saisi. C' est là cependant qu' au retour des Indes les matelots viennent jeter à deux mains la paye, le gain et les économies de leurs voyages ; il se fait alors de formidables bombances ; le genièvre abreuve et suscte bien des folies ; parfois on y joue du couteau, et souvent le marin, entré riche, sort ruiné, dépouillé et presque nu, car il a laissé ses vêtements en gage. Dans la rue on va et on vient à travers les symphonies discordantes qui chantent haut et jurententre elles : ici une polka, là une contredanse, ailleurs une valse et plus loin un galop : c' et un charivari. De pauvres filles misérablement vêtues rôdent lentement près de ces lieux de perdition dont la musique les attire, dont la lumière les éblouit, dont les promesses menteuses les fascinent ; elles vont autour, curieuses et inquiètes comme des êves qui tourneraient auprès du paradis : c' est navrant. Est-ce la prostitution qui a établi ses luxures dans cette rue ? Peut-être, je ne le sais réellement pas ; mais en tous cas, c' est le plaisir grossier et facile, le genièvre et la fille de bon vouloir ; il n' en faut pas plus à ceux qui, comme le matelot de Candide, peuvent dire : " je suis matelot et né à Batavia ; j' ai marché quatre fois sur le crucifix dans quatre voyages au Japon. "

p20

admirez-vous que je ne vous aie point encore parlé peinture ? Il existe cependant un musée à Rotterdam, et vous me connaissez assez pour savoir que j' y ai vite couru. Il se compose d' une collection particulière léguée à la ville par M Boymans, qui, je crois, était un riche négociant. Il y a beaucoup de médiocrités, beaucoup de toiles apocryphes et signées pour les besoins du public, entre autres de prétendus Denner, Gérard Dov, Murillo, Rubens ; mais néanmoins j' y ai vu quelques oeuvres intéressantes et deux ou trois tableaux de premier ordre : c' est tout ce qu' on peut exiger d' un musée. Van Der Neer a ici un magnifique paysage presque aussi beau que celui de *national gallery* à Trafalgar-square. C' est un incendie, qui, la nuit, pendant que le ciel voilé laisse à peine sortir des

nuages les cornes de la lune, projette ses lueurs
sanglantes sur les eaux assombries d' un canal bordé
de vieilles maisons et d' arbres régulièrement
plantés. C' est très-précieusement peint, et dans ces
contrastes d' ombre et de lumière que ce maître
affectionne et dont il sait tirer un si bon parti.
En opposition, je vous citerai une grande toile de
Van Everdingen (un peintre *naturaliste* que
j' aime beaucoup), qui est d' une férocité
merveilleuse. Je ne sais où il a été chercher le
site qu' il a choisi, en Norwége, sans doute, mais
il est d' une violence pleine de grandeur. Sur de
hautes montagnes décharnées et volcaniques,
composées de roches de

p21

balsalte dévorées par les lichens, des nuages noirs
de tempête se sont accumulés et cachent le ciel
derrière leur sombre rideau ; des sapins verdoient
sinistrement sur les bords d' un torrent qui écume
et jaillit par-dessus une barrière de rochers près
desquels s' élève une cabane en planches disjointes.
L' ouragan a soufflé, car un arbre brisé jonche la
terre de ses branches, et l' eau entraîne des
madrers dans son courant. La couleur verte,
profonde, pleine d' air et d' une sorte de lumière
obscur, est réussie au delà de toute expression.
Les paysages de Van Goyen et de Koning sont
jolis, mais sans grandeur, sans style et sans autre
charme que celui d' une peinture agréable
interprétant honnêtement la nature ; c' est déjà
beaucoup. Un Hobbéma, très-authentique, ressemble
à ceux que vous connaissez, car ce maître s' est
incessamment répété ; comme toujours, c' est
irrégulier, contourné, bien venu par places,
très-négligé dans d' autres ; en somme, un gros
effort trop apparent et pas assez de sérénité.
Voici une chasse d' Abraham Hondius qui ferait
pâlir tous les animaliers de notre époque. Une laie
attaquée s' est acculée à un arbre et fait tête aux
chiens ; de ses pattes de devant étendues elle
semble vouloir protéger ses marcassins, qui fuient
épouvantés à travers les morsures et les abois. La
vaillante mère, les oreilles droites, les yeux
écarquillés et beaucoup trop agrandis (défaut
très-choquant),

p22

la gueule en sang, le poil hérissé, furieuse,
grognante, terrible, découd à grand renfort de
coups de bœuf tous les molosses qui l'approchent :
les uns sont tombés, les autres s'éloignent en
geignant ; un nouveau relai décollé arrive en
fronçant les babines et en montrant les crocs pour
se jeter dans la bataille. Une lice blessée s'est
dressée sur ses deux pattes de derrière, renversant
la tête avec un hurlement de douleur, montrant ses
tétines gonflées de lait et son flanc d'où s'élançait
un large jet de sang vermeil. Derrière cette scène
de carnage, qu'on est surpris de voir rester
muette, verdoie un large paysage calme et froid
que parcourent des veneurs au galop.
Après de semblables animaux, je ne vous dirai
rien d'une vache immobile de Paul Potter, ni d'un
sujet à peu près analogue blondement traité par
Adrien Van Der Welde et que je trouve supérieur
au premier.

Je ne vous parlerai pas non plus d'un
G Schalken représentant un ermite en adoration
aussi fini qu'un portrait de Denner, et j'arrive
à la perle de ce musée, qui est un Rembrandt.
Non pas ce portrait de femme blonde grisonnante,
si surprenant de vérité qu'on le trouve
ressemblant, et qu'on a si maladroitement, si
funestement restauré, mais ce portrait de jeune
homme qui ne porte pas de numéro au catalogue et qui
est un chef-d'œuvre sans prix.

p23

C'est franc et solide à n'y rien comprendre ; il n'y
a là ni *icelle*, ni trompe-l'œil, je vous jure ;
à dix pas d'objectif, le tableau fait son effet,
il le garde à bout portant ; trouvez-m'en autant, à
l'heure où nous sommes, dans cette prétendue école
française, qui, semblable aux routiers espagnols,
n'est qu'un ramassis de toutes les bandes
licenciées. Parlons de Rembrandt, cela vaut mieux.
Ce portrait est violent comme les plus violents
Ribeira. C'est un jeune homme vulgaire, presque
grossier. Ses cheveux bruns et mal peignés entourent
confusément son front étroit ; son œil noir
s'enfonce sous des sourcils épais ; son nez, gros
et charnu, s'avance au-dessus d'une large bouche
qui surmonte un menton osseux ; les pommettes
saillantes font paraître les joues plus creuses
encore ; les tendons du cou, saillants
comme de grosses cordes, amaigrissent le contour ;
la poitrine velue s'aperçoit par l'ouverture d'une

chemise blanche qui disparaît sous les plis d' un vêtement brun. Cette tête, dont la lèvre supérieure est pénombree par une naissante moustache, se détache brutalement sur un fond de muraille grisâtre et crevassée. Certes, dans ce visage commun, il n' y a ni élégance, ni force, ni grandeur ; mais dans ces yeux profonds une âme attentive regarde, et le souffle de la vie passe sur ces lèvres rouges. Les gens du peuple, quand ils veulent exprimer leur admiration pour un portrait, disent : il ne lui manque que la parole ! Eh bien ! Ce jeune homme et

p24

moi, nous nous sommes contemplés si longtemps, que je suis surpris qu' il ne m' ait point parlé. Au-dessous de cette toile magistrale, et qui, selon moi, vaut seule le voyage de Rotterdam, s' accroche modestement un petit cadre qui a bien son mérite dans l' histoire de l' art. C' est une esquisse de Van Dyck ; vous savez déjà que Van Dyck est ce que j' aime le mieux dans Rubens. Ce n' est point un tableau, c' est une simple pochade ; c' est le projet d' un quadruple portrait de Charles 1^{er}, de sa femme, de la princesse Henriette et du roi Charles II, ces deux derniers encore enfants. Près du roi assis joue la princesse, groupe principal qui fait face à la reine tenant Charles II au maillot. C' est très-spirituel de touche, fait par simple frottis, relevé de traits arrêtant les contours, mais n' indiquant aucun détail. C' est léger, et peint au vol comme par une abeille.

Voilà tout ce que j' ai vu au musée de Rotterdam, et je ne cite que pour mémoire une vierge accompagnée de Jean et de Jésus, par Rottenhamer, petite toile charmante qu' on prendrait volontiers pour la copie en miniature d' un André Del Sarto.

N' ayant plus rien à voir à Rotterdam, j' fis ce qu' aurait fait M De La Palisse, je m' en allai, et je ne fus pas médiocrement étonné, en arrivant au chemin de fer qui doit me mener à La Haye, de pénétrer dans une gare ogivale, imitée de cette bâtarde époque transitoire où le gothique *fleuri* cherche à

p25

devenir *flamboyant*. rien n' y manque : voici les tourelles pentagones surmontées de merlons ; voici le chou frisé, l' ogive en accolade ; voici, sur les murailles qui semblent des courtines, les écussons des villes que le *rail-way* traverse ou dessert ; dans la salle d' attente, voici des corniches en feuilles de trèfle, des caissons chardonnés et ornés de culs-de-lampe. Cela jure et fait mauvais effet ; pas plus que le protestantisme, l' industrie ne peut s' allier au gothique. Nos architectes modernes resteront-ils donc toujours stériles ? Comment se fait-il donc qu' ils n' aient pas encore trouvé la forme appropriée et nécessaire aux magnificences de l' industrie ? Pourquoi n' ont-ils pas encore élevé le temple à la grande déesse ? Pourquoi donc recommencent-ils toujours ce qui a déjà été magistralement fait avant eux ? Pourquoi copier les monuments gothiques et les temples de l' antiquité ? Pourquoi des ogives ? Pourquoi des chapiteaux corinthiens ? Pourquoi les rinceaux de la renaissance ? Pourquoi le dôme de saint-Pierre ? Enfin pourquoi se traîner servilement dans l' imitation des choses passées ? Qu' est-ce qui manque ? Est-ce le courage ? Est-ce la science ? Est-ce la foi ? On s' y perd à voir pareille médiocrité ; en vérité, j' aime mieux *Sydenham-palace* que l' église de la Madeleine et que l' église sainte-Clotilde ; au moins il y a un effort !

De Rotterdam à La Haye, la campagne est ravissante ; elle cache sous l' apparence de sa monotonie

p26

les infinies variétés de la nature aidée par l' homme. Nous nous arrêtons à Delft, où j' aperçois un haut clocher pointu cantonné de quatre échauguettes coiffées en éteignoir ; nous stoppons un moment à Ryswick, dont on voit la flèche à travers les arbres et où fut signé le fameux traité de paix que vous savez, et j' arrive à La Haye dans un débarcadère dorique (c' est maintenant le tour des grecs), d' où je me sauve pour aller trouver un excellent gîte à l' hôtel bellevue.

p27

iii 15 février 1857.

vous qui me connaissez, mon ami, vous vous doutez bien que je ne suis pas parti de Paris sans fourrer quelques vieux livres dans ma poche ; en voici un qui est curieux, quoiqu' il ne soit pas très-rare ; qui ne sort point de chez les Elzévir, quoiqu' il ait été imprimé à Leyde ; qui a une jolie reliure en maroquin rouge, très-habilement montée sur nerfs et ménageant les *témoins*, quoiqu' elle ne soit ni de Padeloup, ni de Derome, ni de Bauzonnet, ni de Capé ; qui est en bonne condition, quoique trois feuillets en aient été lavés, et qui me vient de cette fameuse vente Giraud, où il s' est livré des batailles que, grâce à dieu, nous avons quelquefois

p28

gagnées. Ce livre, intitulé : *les délices de la Hollande*, est de M J De Parival. Or voici de quelle façon l' auteur commence le chapitre réservé à la Haye : " cette place, ce délicieux séjour qui pourrait estre envié de tous les mortels, pour sa grande beauté, largeur de ses rues, le gracieux ombrage que rendent tant de beaux arbres plantés avec tant de justesse, l' orgueil de ses bastiments et la douce gentillesse de ses habitants, etc, etc. " je suis tout à fait de l' avis de M J De Parival ; car La Haye est une ville vive, animée, mouvante, coupée de vastes rues, sillonnée de canaux profonds, verdoyante d' arbres énormes, une vraie capitale de bon goût et de hautes allures, un Versailles réussi.

Devant la rue où s' élève l' auberge que j' habite, s' étend un parc moins étendu, mais plus beau que ceux dont Londres est si fière ; de mes fenêtres je vois les larges prairies entourées de hêtres vigoureux jaillis droits et solides de la terre grasse qui les nourrit ; près d' eux marchent des daims, allant lentement et poussant leur front mélancolique dans l' herbe qu' ils broutent ; malgré l' abondance où ils vivent, ils ont je ne sais quel air de tristesse réfléchie quand ils relèvent la tête pour humer l' air salé que chassent les brises de l' océan ; savent-ils par tradition, se sont-ils raconté le soir, sous les feuillées,

p29

dans ce langage encore incompris des hommes,
que jadis leurs ancêtres ont bondi dans les forêts
du Brabant et de l' Allemagne, qu' ils se sont
désaltérés en liberté au courant des fleuves
vagabonds, et qu' ils ont livré de grands combats
pour leurs femelles aux pieds légers ? Je le crois,
à voir la douleur profonde et nostalgique de leurs
regards. Je n' aime pas la captivité des animaux.
Je suis de la famille du loup de La Fontaine,
et je dirais volontiers : que m' importe la vie
i l' on ne peut vivre ! Dans les guerres, je
 plains les prisonniers plus que les morts.
J' ai été moins lâche à La Haye qu' à Rotterdam ;
j' ai lestement escaladé les trois cent soixante
marches de la tour qui sert de clocher à
l' église saint-Jacques. On la répare ; elle est
vêtue d' une carapace de planches qui l' enveloppe
de ses écailles de sapin. J' ai gravi l' escalier
étroit, à marches usées, pendant que toutes les
cloches ébranlées annonçaient le service du
dimanche. J' ai bien attrapé, par-ci par-là,
quelques horions en heurtant sottement ma tête
contre des moignons de poutrelles saillants dans les
couloirs obscurs ; mais je ne m' en suis pas trop
fâché, ayant a manie de trouver que tout est bien,
pourvu que ce soit en voyage.
On embrasse d' un seul coup d' oeil la ville et ses
environs ; grâce au vent d' est qui souffle depuis
plusieurs jours, l' atmosphère est transparente, et
je vois l' océan qui verdoie et se brise contre les
dunes

p30

de sable blanc. La ville est petite, toute composée
de toits rouges, si propres qu' on les dirait lavés
chaque matin ; j' aperçois des palais qui ressemblent
assez à de petites casernes ; plus loin, une fonderie
de canons, un quartier d' artillerie, une immense
construction gothique bâtie, il y a quelques années,
pour faire un manège, et transmutée, à cette heure,
en temple protestant ; puis, çà et là, quelques
clochers dont les plus modernes sont agencés à la
façon italienne, de larges places plantées
d' arbres, et, tout autour, la campagne, cette
campagne verte, sillonnée de canaux, où paissent les
bestiaux, où tournent les moulins, et dont je
vous ai déjà parlé.

L' intérieur de l' église est un vaste vaisseau
gothique de la bonne époque ; il est coupé en deux
par une cloison ; car on y travaille à des

réparations urgentes. Pendant que j' attendais le gardien qui avait été chercher les clefs, je vis passer devant moi quatre ou cinq servantes, qui, à grand' peine, soutenaient dans leurs bras des piles de chaufferettes : non point la chaufferette élégante dissimulé dans une boule pleine d' eau chaude, sous une tapisserie ; non point la chaufferette recouverte en tôle et garnie de poussier brûlant, mais la bonne chaufferette classique, le pot, le *gueux* où brûle un morceau de tourbe et qu' abrite une boîte ouverte d' un côté et percée en dessus à coups de tarière. Ces petits meubles primitifs, d' où s' échappait un parfum peu rassurant, sont destinés aux belles dames de La Haye

p31

qui craignent le froid aux pieds pendant le service divin. Je n' ai pas besoin de vous dire, je pense, que cette ancienne cathédrale est protestante aujourd' hui. J' ai fait le tour de l' église ; en fait de peinture, il n' y a plus que du badigeon. Lorsqu' après ses deux incendies de 1528 et de 1539, l' église fut rebâtie par souscription, l' empereur Charles-Quint donna une fenêtre garnie de ses vitraux. Elle y est encore, mais fort endommagée, et elle jure au milieu des vitres blanches qui l' entourent. Un chapitre de la toison-d' or fut tenu dans le choeur, en 1546, par Philippe-Le-Bon ; les écussons des chevaliers qui y assistèrent existent encore sur une boiserie placée au-dessus des stalles qu' ils occupèrent ; j' y distingue les armoiries des Créquy : d' or au créquier de gueules. Un grand tombeau avec statues et bas-reliefs est érigé au baron Vassenaard, un marin célèbre qui mourut en battant les anglais en 1665 ; ce lourd monument est signé Egger, 1667. Comme dans l' église de Rotterdam, j' ai vu beaucoup de pierres tumulaires martelées ; c' est nous qui avons fait cette besogne d' iconoclastes dans les premiers temps de l' occupation française, à l' époque où nous étions ivres d' une égalité qui devait aboutir aux grandes dignités de l' empire.

p32

Non loin de l' église, c' est le marché aux poissons, dont je ne vous dirais rien s' il n' était enjambé et

parcouru à toute heure par de tranquilles cigognes qui fouillent de leurs becs les tas d'ordures, dévorent gloutonnement les lambeaux qu' on leur jette et ne s' effarouchent point au bruit qui les entoure.

La ville les entretient à ses frais, parce qu' elles figurent dans ses armoiries. Les palais sont aussi laids à voir de près que du haut d' un clocher ; sur les places s' élèvent trois statues de bronze, dont deux représentent Guillaume Le Taciturne ; elles sont médiocres toutes les trois et signées de noms inconnus dans les arts.

Je n' écoutais guère ce que me disait mon guide ; il voulait me conduire je ne sais où, au palais des stathouders, au palais des états-généraux ; je ne pensais qu' aux tableaux ; je remis à demain mes autres courses ; nous gravâmes les degrés du musée, et je vous avoue que le coeur me battait un peu lorsque je franchis la porte du sanctuaire où, dans toute sa gloire, s' épanouit un des plus triomphants chefs-d' oeuvre de Rembrandt.

Procédons par ordre, s' il vous plaît, et rappelons-nous le vieil adage : aux derniers les bons ! Breughel a ici son célèbre *paradis*. vous connaissez la façon de ce maître ; il se noie dans les détails et se perd dans les infiniment petits. Son tableau est un paysage d' un vert plaisant, avec des arbres trop chargés de fruits, mais rendus à ravir ; sur les branches,

p33

sous les feuilles, au milieu des ruisseaux, parmi l' azur du ciel qu' il a floconné de nuages, je ne sais pourquoi, car il me semble que le paradis doit être toujours bleu, il a réuni et peint de couleurs très-brillantes tous les animaux qui lui étaient connus, depuis les hoccas du Brésil jusqu' au simple et naïf lapin de clapier : oiseaux de paradis, toucans, huppés, aras, autruches, tigres, crocodiles, éléphants, hérons, brochets, tous enfin, jusqu' à un boeuf gris qui semble avoir une tête de grenouille, sans doute pour donner raison aux fabulistes, jusqu' à des dogues qui hurlent (quelle invraisemblance en paradis !), jusqu' à un chien griffon, jusqu' à un chat qui frotte son dos contre les jambes d' ève prenant le rameau défendu aux lèvres noires du serpent. Le plus curieux de ce tableau, c' est que les deux personnages, Adam et ève, ont été peints par Rubens ; le fougueux maître a fait de violents et visibles efforts pour dompter ses emportements et pour approprier sa manière à celle du maître

précieux ; mais il y a mal réussi : son ève est charmante, j' en conviens, blonde et rose à faire envie, bien éclairée par de savants effets d' ombre et de lumière, nacrée, pour ainsi dire, dans sa chair transparente, mais lourde, point tant cependant que cet Adam qui a des varices au ventre, mais assez pour n' être pas en harmonie avec le fini un peu aigre de la facture générale.
En opposition, et près de cette toile, je vois une

p34

vaste et ambitieuse composition de Corneille Van Haarlem qui représente un *massacre des innocents*. le style académique brille là, sans doute, de tout son éclat, mais, cependant, avec une force et une science anatomique que depuis longtemps nous ne lui connaissons plus, surtout en France. C' est un prétexte à musculatures ; ça a de grandes prétentions à un mouvement désordonné, et pourtant c' est froid, d' un dessin sec et d' une couleur terne comme celle des derniers maîtres florentins. Néanmoins, ce tableau m' a arrêté par des raccourcis magnifiques et par des efforts louables, quoiqu' ils n' aient pas abouti au résultat tenté. Les hommes tuent sans emportement et luttent contre des mères qui crient sans pleurer. Le massacre des innocents, quelle sottise ! On a beau les tuer, Jésus échappe toujours, et quand il reparaît, il est Dieu ! Ceci est une vérité élémentaire qu' Hérode ascalonite ignorait sans doute, mais dont les hommes qui gouvernent les peuples devraient tous être bien pénétrés. Dans ce petit musée de La Haye, qui est une inépuisable mine de richesses, on marche de contraste en contraste ; car voici, sous le titre d' *intérieur d' une maison rustique*, un tableau de Van Ostade qui est n inappréciable bijou. C' est bien simple, mais d' une composition et surtout d' une observation si vraie, qu' on en reste saisi. Dans la salle d' une chaumière, trois hommes sont placés sur des escabeaux et sur un banc de bois autour d' une basse

p35

table ; l' un allume sa pipe à la motte enflammée traditionnelle en Hollande ; l' autre regarde avec un certain plaisir dans son verre, qui n' est vide qu' à

moitié, et le troisième accorde un méchant *crinclin* dont il ne va pas tarder à écorcher les oreilles de ses compagnons ; derrière eux, une femme demi-souriante range une chaise en se tournant vers ces braves gens si occupés de leurs futiles affaires ; à gauche, près d' une large porte cintrée, par où jaillit un rayon de soleil, une petite fille est assise qui montre une bouchée de pain à un blanc et frisé caniche posé sur son derrière ; par la haute baie de ce porche on aperçoit des arbres, et sous un appentis une ruche travailleuse ; au fond, à droite, près d' une cheminée à large manteau, trois gamins sont occupés ; à travers une étroite fenêtre composée de petites vitres serties de plomb, on voit verdoyer la campagne. Certes, ce tableau n' est point relevé ; il aurait, sans nul doute, fait sourire ce soleil en perruque qui, dans les personnages des maîtres hollandais, ne savait voir que des magots ; mais il est d' une vérité si exquise, d' une exactitude si pleine de poésie, malgré sa vulgarité, qu' il arrête longtemps et qu' il charme par son coloris ferme, honnête, sans exagération et tel que le donne la nature dans ses bons jours de lumière et de transparence.

Au lieu de vous parler de la célèbre toile de Paul Potter, *un jeune taureau avec une vache, une brebis et un pâtre*, qui n' a de beauté que par le paysage,

p36

qui n' a de vérité que dans l' oeil à demi endormi et tout à fait hébété de la brebis, qui, en somme, m' a ennuyé et dont vous avez vu à Paris une excellente copie faite par M H Lanoue, laissez-moi vous dire un mot d' un certain tableau de Jean Van Der Meer, un peintre que, jusqu' à présent, je ne connaissais que de nom. Cette toile représente une *vue de la ville de Delft*, une bonne ville que j' ai aperçue en passant et où jadis on faisait de bien belles et si précieuses faïences, qu' on ne peut en retrouver aujourd' hui. La ville s' étend avec ses maisons en briques rouges, ses toits pointus, son haut clocher, ses ponts couverts d' arbres, son canal d' eau dormante, ses bateaux amarrés le long des quais déserts et frôlant une grève jaunâtre où causent cinq ou six personnes ; c' est là tout ; mais, sauf le ciel, qui est mou et cotonneux, cela est peint avec une vigueur, une solidité, une fermeté d' empâtement très-rares chez les paysagistes hollandais, qui, reproduisant

la propre nature de leur pays, ont une propension innée à peigner le détail outre mesure. Van Der Meer est un rude peintre, qui procède par teintes plates largement appliquées, suhaussées en épaisseur ; il a dû visiter l' Italie. C' est un Canaletto exagéré.

Gérard Dov est représenté par deux toiles, dont l' une est fort grande, presque vaste pour lui, mais dont cependant je ne dirai rien, car je n' aime guère ce maître fourbi, fondu, ernissé, poncé ; du reste,

p37

nous avons au musée du louvre, dans *la femme hydrolique*, le meilleur morceau qu' il ait jamais peint. Wouvermans a ici une *bataille* bien mouvementée ; mais toutes les expressions sont à peu près semblables et les groupes se distribuent d' une façon uniforme ; néanmoins, et quoique ce soit une des bonnes productions de ce maître médiocre, je lui préfère le *chariot de foin*, paysage habile, fin, gracieux, dont la scène, fort simple, se passe sur le bord d' une rivière qui se perd dans d' incalculables lointains.

Une *vue de Scheveningue*, par Van Der Velde, est réellement remarquable par l' esprit de la touche, la profondeur insondable des horizons, la vérité de la mer et la largeur du ciel. On respire auprès de ce tableau, tant il y a d' air ambiant.

Francks et Pourbus se sont cotisés pour faire, à frais communs, un tableau qu' on a intitulé *bal à la cour, avec les portraits d' Albert et d' Isabelle*. c' est curieux, archéologiquement parlant, au point de vue des costumes, qui sont d' une irréprochable exactitude, et sous le rapport de la peinture, à cause des têtes qui sont fines et bouffies comme ces poupées de porcelaine qu' on vend aujourd' hui.

De G Metz, je vois un *chasseur tenant un verre à la main*, petit panneau qui est un prodige d' habileté, de finesse et d' expression, et aussi une *représentation emblématique de la justice* qui se recommande par des qualités hardies peu communes à ce

p38

peintre intime. Thémis, l' implacable déesse, est debout, les seins (des seins charmants) découverts comme pour montrer la pureté de son coeur ; un bandeau voile ses yeux et se noue sur ses cheveux blonds ; sa robe est blanche et immaculée ; un de ses pieds pose sur l' assassin abattu sous le glaive abaissé ; près de lui gisent l' or tentateur, le poignard meurtrier et le masque qui a menti. La famille de la victime, la veuve et les orphelins agenouillés aux pieds de la justice et abrités par son manteau, élèvent vers elle leurs mains tendues pendant qu' elle leur montre sa balance dont les deux plateaux sont en équilibre. Hélas ! C' est bien là la justice humaine ! On a tué, elle tue ; puis elle dit : ma balance est d' aplomb, car il y a autant de sang dans un plateau que dans l' autre. Est-ce légal ? Oui ! Est-ce juste ? Non ! La mort n' efface pas la mort. Toutes les fois qu' un crime est commis, c' est que les préposés à la sécurité de la société n' ont pas fait leur devoir ; et ils doivent, en ce cas, être frappés d' une amende qui vienne en aide à ceux qui pâtissent du meurtre commis. Vous réprimez, c' est fort bien : prévenez ou réparez, ce sera mieux.

une descente de croix, trop légèrement attribuée à Memling, m' arrête longtemps. Ce panneau vieux

p39

et fendillé par l' âge ressemble à du craquelin ; mais il y a là une Madeleine merveilleuse ; personne autre que les naïfs, si ce n' est notre Lesueur, n' a compris la Madeleine dans sa vérité réelle. Ah ! Les mystiques, aucun des mystères de la chair ne leur échappe !

Parmi les oeuvres des peintres étrangers, je vous citerai un *paysage* de Salvator Rosa qui me semble peu apocryphe et une indubitable *vierge* de Murillo ; c' est, malgré l' affirmation des catalogues, la première toile du maître espagnol que je vois depuis que je suis entré en Hollande. Prenez patience, j' y arrive ; nous voici devant la *leçon d' anatomie du professeur Tulp*, un tableau européen, universel, éternel, qui vivra traditionnellement dans les souvenirs, quand même il devrait être détruit, car c' est une des rares choses sorties des mains de l' homme qui soit belle absolument.

Huit personnages ; neuf, si je compte le corps mort. Sur une table de bois, un cadavre est couché, la poitrine gonflée de toute l' élévation du thorax,

comme par le dernier souffle de l' expiration ; la bouche entr' ouverte, les lèvres pâlies, les yeux vides, le visage déjà lividifié par la mort. Il est placé dans un raccourci dont les difficultés presque insurmontables ont été vaincues avec une hardiesse et un bonheur sans exemple. Les pieds, larges et

p40

fortement accentués, arrivent à la hauteur de l' oeil du spectateur, tandis que la tête semble retombée derrière le tronc, car la position est telle qu' on ne peut voir le cou. C' est un jeune homme, mort de quelque accident foudroyant, sans doute, car nulle lésion apparente, nul affaiblissement ne défigurent sa belle anatomie vigoureuse et qui attriste, car elle semble faite pour vivre longtemps. Son bras gauche est détendu le long du corps avec sa main solide, un peu calleuse, fatiguée aux ongles comme la main d' un ouvrier. Son bras droit ouvert par le scalpel montre le ton jaune de la graisse, la couleur nacréée des aponévroses et la teinte rose des muscles amollis. Le professeur Tulp soulève, à l' aide d' une pince, ces chairs exsangues. Il est debout, vêtu de noir, collereté de blanc et coiffé d' un large sombrero ; son visage un peu lourd, mais intelligent et pour ainsi dire pratique, porte la moustache et la barbiche noires ; ses yeux bruns, largement fendus, regardent du côté des élèves recueillis ; sa main gauche est, par un geste démonstratif, levée à hauteur de poitrine ; sa main droite, je l' ai dit, tient les muscles du *sujet*. cette main est fine, vivante, pleine de flexibilité, forte et charmante, rattachée à un poignet dont l' emmanchement se sent plus qu' il ne se voit, peinte à faire damner, avec des ombres légèrement et largement accsées d' un trait rouge. Le daguerréotype n' a jamais été si vrai, la poésie n' a jamais inventé plus beau. Elle rachète,

p41

cette main faite pour reconnaître le mal au simple toucher, elle rachète ce qu' il y a de vulgaire dans les traits de la tête, épaisse et entêtée. Autour du professeur, l' écoutant, le suivant de l' oreille et de l' oeil, sept jeunes gens, ou plutôt sept jeunes hommes dont l' histoire a gardé les noms, l' entourent

d' une scrupuleuse attention et d' un respect profond. Tous, ils ont la tête découverte ; leur front est un peu dégarni et comme agrandi sur les tempes, ainsi que doit être celui des travailleurs accoutumés aux austérités de la méditation ; la moustache et la mouche accentuent leurs visages, selon le mode de l' époque ; ils sont colletés de fraises ou de rabats, et costumés de noir, à l' exception d' un seul qui, se penchant sur le cadavre pour suivre la démonstration de plus près, laisse voir un pourpoint gris semé de taches brunes. Ils ont tous un vague air de ressemblance ; à les regarder, à les comparer, on sent bien cependant qu' ils ne sont pas de la même famille, mais on comprend qu' ils sont de la même patrie et de la même profession. Les huit têtes s' enlèvent sur le fond gris-brun avec un relief tel, que la nature seule peut offrir semblable phénomène ; chacune d' elles a son attitude particulière et, pour ainsi dire, sa spéciale occupation. L' expression attentive, pour être générale et uniforme,

p42

n' en est pas moins variée par mille nuances qui se saisissent à première vue et qu' il est impossible d' exprimer, car, dans ce cas, il faudrait faire une transposition d' art. La lumière venant de gauche à droite (pour le spectateur, bien entendu) laisse les vêtements dans l' ombre, éclaire la tête des jeunes hommes, frappe de face le professeur et tombe d' aplomb sur le cadavre, dont elle fait ressortir la pâle blancheur. Chacun de ces hommes est beau, mais de sa beauté particulière, de la beauté de son expression propre, et non point de cette beauté conventionnelle dont les maîtres les plus forts, et surtout les italiens, se sont trop souvent contentés. Chacun de ces hommes vit de la pensée interne qui brille dans son regard ; il a ses passions, ses habitudes, ses penchants qui ne sont point les penchants, les habitudes, les passions de son voisin, et qui, cependant, ne l' empêchent pas d' être aussi beau que lui. Le modelé est incomparable, le *faire* aussi pur que celui de qui que ce soit. Ç' a été exécuté tranquillement et avec la préméditation sereine de faire un chef-d' oeuvre. Ce qui m' éblouit, ce qui m' écrase dans Rembrandt, je ne saurais trop le répéter, c' est la vie, la vraie vie qui circule dans les veines de ses personnages, assouplit leurs membres, soulève leur poitrine, fait battre leur coeur jusqu' à empourprer leurs joues, regarde dans leurs yeux

profonds qui vont jusqu' à l' âme et sort par un souffle tiède de leurs lèvres humides. Cette qualité, ce miracle de

p43

la vie prise sur le fait et fixée à jamais sur la toile dans ses multiples manifestations, il le possède à un plus haut degré que tout autre ; il semble créer à nouveau, mais il crée toujours juste, vrai, sincère, comme un autre dieu. à le voir au premier aspect, il paraît bonhomme, sans prétention ; on dirait qu' il a été un génie sans s' en douter ; on croirait que, saisi tout à coup du désir de peindre, il a jeté au hasard ses personnages sur la toile comme sa pensée impromptue les lui présentait ; mais étudiez-le, et vous verrez que nul, plus loin que lui, n' a poussé la science de composition et d' agencement ; nul n' a ménagé ses effets avec une plus minutieuse recherche ; nul n' a su sacrifier avec plus d' habileté un détail inutile pour faire valoir les détails importants et mettre sa pensée en lumière ; il sait être sage quand il le faut, relever un sujet douteux par une exécution formidable, mais, au besoin, donner tous ses soins, tout son amour, toute sa force à un sujet qui vaut par lui-même, sans aller chercher la férocité où les hommes ordinaires se seraient complu. Qui l' eût empêché, lui, le maître emporté par excellence (et quand il peignait ce tableau en 1631, il avait vingt-cinq ans), qui l' eût empêché de violenter son sujet et d' exagérer cette *leçon d' anatomie* qui prêtait à toutes les exubérances imaginables ; qui l' eût empêché, faisant ce qu' a fait, pour son *Prométhée* de la galerie Corsini, Salvator Rosa, d' ouvrir ce cadavre, de jeter dehors

p44

sur la peau blanche servant de repoussoir les viandes sanglantes, les poumons roses, le coeur pourpré, les intestins bleuissants, le foie verdâtre ? Il le pouvait, et il était assez coloriste pour tirer de là des effets imprévus et superbes ; il est resté calme, au contraire, de bonne compagnie, si j' ose le dire, et sublime, car il n' y a pas une partie de ce tableau qui ne soit un chef-d' oeuvre.

Malheureusement cette toile splendide est malade ; des soulèvements de pâte la boursouflent çà et là : elle est prête à éclater à certains endroits : *caveant consules !* elle a déjà subi, il y a quelque quarante ans, une restauration maladroite dont les traces la maculent, comme des ulcères desséchés, aux jambes et à la poitrine du cadavre, à la main gauche, à la collerette et au visage du docteur, à presque toutes les têtes. On ne doit toucher à de pareilles oeuvres qu' avec un respect surhumain, et il faudrait prendre garde, avec les tableaux des maîtres, d' imiter ces mères trop soigneuses qui débarbouillent leurs enfants jusqu' au sang. Je ne dis point cela pour les hommes du musée de la Haye, il est impossible d' avoir pour cette toile plus de respect, plus de déotion, plus de vénération ; mais le temps approche où une restauration nouvelle va devenir nécessaire ; alors qu' ils se souviennent que, pour un monument intéressant l' humanité entière, il ne faut regarder ni au temps, ni à la peine, ni aux écus.

p45

Il y a encore trois tableaux de Rembrandt à ce musée : un *portrait*, qui est magnifique, une *Suzanne au bain*, qui est splendide ; mais je ne vous parlerai que du *Siméon au temple*. il est plus beau peut-être encore, que cette *visitation* que vous avez dû voir chez le marquis De Westminster, et dont j' ai gardé un souvenir qui n' est pas près de s' effacer. L' architecture du temple est gothique. Que dirait-on maintenant de cet oubli de la couleur locale ? Rien sans doute, car devant un Archimède tué par un tourbillon rouge armé d' une lance, M Eugène Delacroix a placé naïvement une plume fichée dans un encrier de plomb. Qu' importe ? Je souhaite à chacun d' en savoir autant que le vieux Rembrandt. Tout l' effet lumineux, qui est d' une extraordinaire puissance, est réservé pour le groupe principal, composé de Siméon agenouillé tenant le *bambino*, de la vierge agenouillée aussi à côté de saint Joseph portant des colombes, de deux juifs curieux regardant l' enfant et d' un prêtre marchant vers lui. Le reste, les architectures obtenues par de simples *frottis* qui laissent voir le bois du panneau, le grand escalier du fond sur lequel se presse une foule qui va et vient, est tenu dans ces demi-teintes si lumineusement obscures auxquelles Rembrandt excellait.

Siméon, vieux, ridé, dénudé par l' âge, appuyé
sur un genou, vêtu d' une longue robe verdâtre
brodée d' orfèvreries faites en relief
au pinceau, reçoit en plein sur son visage extatique

p46

la lumière du ciel qui semble se confondre avec le
nimbe rayonnant de Jésus ; ce dernier sort ses
frêles épaules et ses petits bras de ses langes
volumineux ; près de lui, sa mère le contemple avec
amour et, par un geste que connaissent toutes les
mères, elle porte encore la main sur son sein, comme
pour se demander si c' est bien elle qui, dans ses
entrailles bénies entre celles de toutes les
femmes, a porté cet enfant divin en qui repose le
salut de l' humanité ; elle est blonde, étonnée,
ravie, et fait un contraste profond avec le saint
Joseph tranquille, mais encore trop pensif.
Derrière eux, deux juifs curieux, costumés de gones
grisâtres, regardent avec une certaine indifférence
relevée de préoccupation le petit être lumineux
qui met saint Siméon en adoration. Vers eux,
de profil perdu et presque insaisissable, s' avance
le grand prêtre dans la majesté de ses larges
draperies, coiffé d' un vaste mouchoir à crêpines
d' or et tendant ses mains en signe de bénédiction.
Sous les énormes plis de ses vêtements qui
n' annoncent aucune forme, on sent cependant une
anatomie savante et profondément étudiée. Le rayon
qui l' éclaire de dos, debout, dans toute la plénitude
de son geste, le fait paraître plus grand que
nature et d' une stature si imposante qu' on en reste
ébloui. Sur le côté gauche, trois ou
quatre *anciens* regardent, avec l' apathie
ordinaire aux vieillards, cette scène que je viens
de résumer aussi rapidement que possible. Si je ne me

p47

trompe, l' eau-forte de ce tableau est très-répondue
et vous devez la connaître. Mais ce que je ne puis
vous dire, c' est le charme de son coloris ferme et
cependant transparent comme une topaze brûlée ;
c' est la science, aujourd' hui perdue, de ces
oppositions d' ombre et de lumière qui mettent en
vigueur les portions principales d' un tableau,
sans cependant jamais annihiler les autres ; c' est
la splendeur et pourtant la sincérité brutale de

ces petits personnages idéalisés à force de vérité. On a voulu imiter Rembrandt, et jamais nul n' y est parvenu ; il a emporté avec lui dans le tombeau son secret qui, malgré les mensonges qu' on a accumulés sur sa mémoire, n' était peut-être qu' une profonde probité d' artiste. La preuve de ce que j' avance est là, côte à côte avec lui, dans ce même musée de La Haye.

Voici une *adoration des mages*, de Van Der Eeckout, qui était un élève de Rembrandt, qui toujours s' est inspiré de lui, qui toujours l' a copié jusqu' au plagat. Voici bien les mêmes attitudes, les mêmes agencements, la même composition générale, les mêmes effets de lumière tentés sinon trouvés ; voilà les mages en robes traînantes, le jeune dieu lumineux, l' homme debout dans la demi-teinte ; voilà les clartés qui illuminent le groupe principal détaché en vigueur sur les demi-teintes ; mais il manque à tout cela une chose : la griffe du lion. C' est l' écorce, mais ce n' est pas l' aubier ; c' est l' apparence, ce n' est point la forme ! Où est cette âme qui rayonne

p48

divinement dans chaque oeuvre du maître ? Où est cette vie qui déborde ? Où est cette puissance formidable qui vous secoue comme une main de Titan ? Je ne les vois pas, je ne les sens pas. Ah ! C' est qu' il ne suffit pas de composer sa palette d' après un maître, de peindre avec ses pinceaux, d' étudier son procédé, d' imiter sa composition, d' essayer ses effets et de bégayer sa langue : il faut avoir l' *ingenium*, le souffle, être marqué au front, en un mot. L' habileté matérielle ne vaut et ne mérite que lorsqu' elle est au service d' un talent réel donné par la nature, agrandi par l' étude, fécondé par la méditation, regardant sans cesse au delà, et voulant, comme les hardis navigateurs génois, découvrir toujours de nouveaux mondes. Ces maîtres-là vivaient par de là le possible, dans les royaumes infinis que fréquentaient leurs purs esprits ; leurs imitateurs habitaient la terre, rampant comme des culs-de-jatte, se croyant des ailes parce qu' ils voyaient voler les autres, et pensaient avoir tout conquis en acquérant une certaine habileté manuelle qui n' est bonne qu' à ouvrir à deux battants les larges portes de l' oubli. Le singe regarde l' homme et reproduit tous ses gestes, mais il ne peut rire ni parler :

Rembrandt riait et parlait, c' était un homme !
Comme je descendais l' escalier, le gardien
s' approcha de moi et me parla du musée japonais :
demain ! Demain ! Lui répondis-je, et je m' en
allai, fermant presque les yeux, dans la crainte de
voir

p49

s' effacer l' impression et, pour ainsi dire, la
sensation violente qui me dominait tout entier. Je ne
voulus plus rien voir dans la ville ; j' en voulais
sortir, au contraire ; mon guide fit avancer une
voiture et nous partîmes pour Scheveningue.
Nous suivîmes une allée plantée de trois rangées
de tilleuls ; en été, La Haye doit être une ville
unique en Europe. Des bourgeois endimanchés,
traînant au bras leurs bourgeoises en toilette, se
promenaient gravement sous les arbres. Je dirai, à la
luange des hollandaises, qu' elles n' ont point
encore adopté ces modes ridicules, boursouflées et
menteuses qui difforment nos femmes et les rendent
risibles. J' ai vu à Bruxelles, pendus à des
boutiques, quelques-uns de ces cerceaux de fer si
désagréablement en usage aujourd' hui à Paris.
Ici, du moins, " la plus belle moitié du genre humain "
ne fait point encore ce tapage inutile autour de
sa taille ; il est juste de dire que, si l' on s' en
rapporte à Rubens, les flamandes n' ont, à cet égard,
besoin d' aucun auxiliaire. Des femmes du peuple
passent, portant sur la tête ces larges plaques
de métal qu' on nomme *hoof-dyzer* ; par derrière
c' est fort gracieux ; cet or ou cet argent, qui
ceint le chignon et presse les tempes, donne à
la tête une élégance que, je dois le dire, e visage
dément trop souvent ; la plupart des femmes ont
deux sortes de coiffure, l' une pour la semaine,
en argent ou en vermeil, et une en or pour les
dimanches ; quelques-unes y

p50

ajoutent sur les tempes des ornements étrangers :
à Rotterdam, je me souviens d' en avoir vu qui y
avaient accroché des pendants d' oreilles en diamants.
J' ai aperçu des malheureuses, ennemies du
pittoresque, et qui, s' abandonnant sans réserve au
mauvais goût des époques de décadence, ont imaginé
de mettre un chapeau garni de fleurs, de pompons

et de rubans par-dessus ces jolies orfèvreries nationales ; alors c' est affreux, c' est la confusion de tous les ordres, du corinthien dans du gothique. Le petit village de Scheveningue est coquet, fourbi, comme il faut, et ne ressemble en rien aux ramassis de toits à porcs sous lesquels nichent nos matelots français ; le village est défendu contre la mer par des dunes en sable blanc dont quelques-unes sont soutenues par des murailles de briques. Sur la plage unie et ferme au pied, les bateaux sont tirés, rangés côte à côte, comme autrefois les galères des grecs sur les rivages d' Ilion ; il y a là une flottille de plus de deux cents barques, sans compter celles qui sont à la mer. Ces bateaux, d' une construction solide, défient les coups de mer ; ils portent tous de chaque côté, à l' endroit des passavants, une palette épaisse, longue et large plus que le gouvernail, remontée par une vis contre les plats-bords ; lorsque l' océan est trop houleux, on rabat ces raquettes, qui paralysent ainsi les fatigantes commotions du roulis. La mer est calme, verte et rejoint le ciel par

p51

d' imerceptibles transitions. Au large, il ne passe aucun navire ; l' horizon serait vide, sans quelques mouettes aux pieds rouges qui volent en poussant des cris. Vous rappelez-vous le vers de lord Byron :

ô mer, je t' ai toujours aimée !

les dunes blanches, montueuses, sans forme arrêtée, me rappellent celles que je frappais joyeusement du pied en Bretagne dans le bon temps de ma jeunesse, lorsqu' avec un cher compagnon je marchais le cou nu, le sac au dos et le bâton en main !

C' est à Scheveningue qu' on vient prendre les bains de mer ; nulle plage n' est plus douce, plus blonde, plus engageante, mais elle est attistée par une immense construction intitulée : *établissement des bains*, et qui ressemble à tout ce que j' ai vu en e genre : c' est l' hôtel de bains de Boulogne-Sur-Mer transporté en Hollande. J' ai horreur de ces sortes de choses ; tout ce qui est couvent, phalanstère ou caserne m' épouvante. La vie en commun avec l' indiscretion des cloisons qui écoutent, des fenêtres qui regardent, des échos qui répètent, m' a toujours semblé insupportable, et j' aime mieux la plus humble cabane des plus pauvres pêcheurs que ces grandes auberges où il n' y a ni liberté, ni

sécurité, ni respect.

p53

iv 16 février.

vous ai-je dit, en parlant de Dordrecht, que dans cette ville naquirent Jean et Cornélis De Witt, deux grands citoyens dont l' existence se termina à La Haye par un effroyable crime qui pèsera toujours comme un remords sur la maison d' Orange et sur la nation hollandaise ? Leur père, bourgmestre de Dordrecht, aimait sa patrie d' un amour pur ; il l' aimait républicaine et libre, et, par conséquent, haïssait ces princes de Nassau dont chaque jour il voyait grandir l' ambition mal dissimulée. Cet amour et cette haine, il les légua à ses deux fils. Le plus jeune, Jean, fut élu grand pensionnaire de Dordrecht l' année même, 1650, où Guillaume li mourut, laissant une veuve acariâtre et un fils posthume, qui fut ce Guillaume lii devenu roi d' Angleterre

p54

en 1689. En 1652, Jean De Witt est nommé grand pensionnaire de Hollande ; prépondérant alors, par son intelligence et son imperturbable probité, dans le conseil des états-généraux, il prépare la ruine de la dynastie orangiste et l' abolition du stathoudérat, qui n' était, de fait, qu' une royauté déguisée. Jaloux de la liberté de sa nation, il fortifie la puissance maritime de la Hollande et tâche de circonscire la guerre à l' océan, afin d' éviter ces réunions de troupes terriennes qui ont presque toujours servi à établir ou à maintenir les tyrannies. Quand il arrive au pouvoir, son pays est au plus bas : l' amiral Tromp est mort, la flotte anglaise croise aux environs de Flessingue, et, par une de ses divisions, menace le Texel. Les travaux et le génie de Jean De Witt furent tels que, deux ans plus tard, en 1654, il fait signer le traité de Westminster qui rétablit les choses *in statu quo ante bellum*, et qui, par un article secret, déclare que jamais un prince de l' famille d' Orange ne pourra être élu stathouder ou amiral général. Le grand pensionnaire, cependant, dirigeait l' éducation du jeune Guillaume ; mais la haine était entre eux, avivée par la princesse douairière et soufflée

par un entourage intéressé. Jean De Witt voulut porter un coup suprême et rendre la nation entière complice des efforts qu' il faisait pour lui assurer des institutions indépendantes. En 1667, il obtient, sous le nom d' *édit perpétuel*, une loi votée par les états-généraux qui abolit le stathoudérat

p55

et en défend à jamais la restauration. Dans cette glorieuse lutte, il était puissamment secondé par son frère aîné, Cornélis, qui fut inspecteur du gouvernement sur les vaisseaux de la confédération et bailli de Putten. Combattant et traitant avec l' Angleterre, surveillant la France qui devenait inquiétante, s' affermissant au dedans et s' accroissant au dehors, on gagna l' année 1672 ; Guillaume d' Orange avait alors vingt-deux ans. La Hollande possédait une flotte formidable et Ruyter, de grandes institutions et les frères de Witt ; mais ses places fortes étaient dégarnies, son armée de terre n' existait réellement pas, et les frontières de France la touchaient presque par les Flandres ; il y avait là une catastrophe imminente ; elle éclata.

tout à coup, dit M Michelet, cent mille français s' ébranlèrent. Ils laissèrent derrière eux Maëstricht sans s' amuser à la prendre, s' emparèrent de la Gueldre, d' Utrecht, d' Over-Yssel ; les voilà à quatre lieues d' Amsterdam... etc

p56

arrêtons-nous, les faits en valent la peine. Dès que Louis XIV eut traversé le Rhin sans trop se plaindre de sa grandeur qui l' attachait au rivage, les orangistes s' agitèrent tant et si bien qu' ils soulevèrent en leur faveur la plus grande partie de la nation ; le 25 février 1672, l' *édit perpétuel* est abrogé, et Guillaume est proclamé capitaine général amiral des Provinces-Unies. Immédiatement la réaction devient sanglante ; quatre assassins embusqués se jettent sur Jean De Witt et le laissent pour mort sur la place ; il n' était que blessé ; pour cette fois il en réchappe. Pendant ce temps, Cornélis malade était retenu à Dordrecht ; portant l' acte de révocation de

l'édit perpétuel, le peuple envahit sa demeure et veut qu'il y appose sa signature. Il refuse ; brisé de fatigue après une lutte de plusieurs heures,

p57

vaincu par les supplications de sa femme et de ses enfants, il signe enfin, mais au-dessous de son nom il ajoute les lettres *v* et *c*, *vi coactus*, contraint par la violence ; c'était du moins une protestation. On avait presque tué Jean, on avait forcé Cornélis à une sorte de parjure, on les avait tous deux abreuvés d'amertume, mais ce n'était point assez, on voulait leur mort.

Un certain Tychelaër, moitié barbier et moitié apothicaire, accusa Cornélis d'avoir cherché à le séduire par des offres considérables d'argent pour qu'il consentît à empoisonner Guillaume D'Orange, qui venait d'être acclamé stathouder. Le 24 juillet, Cornélis est arrêté à La Haye, et, malgré l'exécrable réputation de son accusateur, il est interrogé et mis à la torture. Pendant qu'une mèche de mousquet brûle entre ses pouces attachés, il récite à haute voix la strophe d'Horce :

justum ac tenacem propositi virum...

j'abandonne maintenant la parole à un auteur du temps ; la simplicité même de sa narration ne fait que mieux ressortir l'odieux épouvantable du crime : *après avoir toujours persisté dans sa déposition, comme il fut question de le juger (Cornélis), ses ennemis, qui appréhendaient son ressentiment, firent tous leurs efforts pour le faire condamner à une prison perpétuelle... etc*

p59

ceci se passait le 20 août 1672 ; de ce jour, la cause de la liberté fut perdue en Hollande ; le stathoudérat, sauf une suppression momentanée qui dura quarante-quatre ans (1704-1748), devient héréditaire dans la maison d'Orange et se transforme en royauté, après l'occupation française. Les décors de la scène où se joua cet effroyable drame existent encore et je les ai visités aujourd'hui. La prison d'où Jean et Cornélis De Witt sortirent

pour être massacrés par le peuple est vide à cette heure, et j' ai pu la parcourir. Des escaliers de pierres usées conduisent à un étage divisé en plusieurs chambres. Les murailles ont six pieds d' épaisseur, les fenêtres sont défendues par d' inamovibles barreaux de fer entre-croisés et par un grillage tressé très-fin ; les portes en chêne, bardées de fer, garnies de longs verroux et de serrures énormes, retombent lourdement avec un bruit sord qui n' obtient point d' écho contre ces murs uniformément revêtus de boiseries sur lesquelles on lit des noms, des sentences de haine et des maximes désespérées. Les vitres, qu' on ne peut atteindre de la main à cause des grilles qui les défendent extérieurement et intérieurement, semblent dépolies par un enduit épais de fine et grise poussière que le temps a lentement tamisée. Sur l' âtre des hautes cheminées, on voit la place noircie où jadis le feu a brûlé.

C' est dans cette chambre, qui ne reçoit de jour que par un couloir presque obscur, que Cornélis fut ramené tout meurtri de la torture, mais impassible dans sa foi politique et prêt à mourir. Ce fut de cette autre chambre, regardant vers une place toute résonnante des bruits de la ville, qu' à l' âge de soixante-douze ans descendit vers le supplice Jean Van Olden Barneveldt, un autre citoyen fervent, ancien grand pensionnaire aussi, que, sous des prétextes mensongers, Maurice De Nassau fit mettre à

mort le 13 mai 1619. Ses fils René et Guillaume voulurent le venger ; leur conspiration fut découverte ; Guillaume put se sauver, mais René fut saisi et condamné à mort. La veuve de Barneveldt alla demander sa grâce à Maurice De Nassau : " il me paraît singulier, lui dit-il, que vous fassiez pour votre fils ce que vous n' avez point fait pour votre mari. " elle lui répondit : " je n' ai point demandé grâce pour mon mari, parce qu' il était innocent ; je la demande pour mon fils, parce qu' il est coupable ! " René fut exécuté. Les anciens princes de la maison d' Orange eurent aux mains le plus pur sang de la nation hollandaise. Près de la prison s' étend une magnifique promenade, nommée le *vyverberg*, qui longe un

vivier où nagent quelques cygnes ; elle rejoint le *plaats*, vaste rue qui est presque une place. C' est là, au milieu, que se dressa la potence où, défigurés, ouverts, sanglants, les intestins dispersés, le coeur arraché, furent pendus les cadavres de Jean et de Cornélis De Witt. Ne me reprochez pas de revenir trop souvent sur ce massacre impie ; il a porté malheur à la Hollande ; car c' est depuis ce crime qu' elle a commencé à perdre le haut rang qu' elle occupait dans le monde politique. Il n' est pas prudent de tuer les grands citoyens, leur sang retombe toujours sur les nations meurtrières. J' ai traversé un pont dormant qui s' appuie sur le *plaatz*, j' ai franchi une arcade gardé par un

p62

factionnaire et je suis entré dans le *binnenhof* (cour intérieure), qui est le berceau de la ville de La Haye, comme la cité est celui de Paris. Ce fut là que s' éleva jadis la demeure des stathouders. Voici, d' un côté, le palais des états généraux, et, de l' autre, celui de la première chambre ; ils n' ont rien, rien de remarquable. Sous les galeries qui les soutiennent, quelques soldats se promènent et des bouquinistes ont établi leurs rayons portatifs.

Le véritable nom de La Haye est *S' Gravenhage* : La Haye des comtes. En effet, les comtes de Hollande avaient ici autrefois un rendez-vous de chasse qui bientôt devint un palais ; ce qui reste de cette première construction édifée en 1250 est devant moi et mérite qu' on en parle ; c' est une vaste salle où pendant longtemps on tira la loterie, et devenue, à cette heure, le lieu d' exercice de la milice, qui ne fait son service que pendant l' été ; heureuse garde nationale hollandaise, pour qui le sergent-major n' a point de rigueurs pendant l' hiver ! Extérieurement, le monument est d' un bel aspect, chaud, recuit, de haut ton, avec ses vieilles briques rouges serties de plâtre blanc. Deux tourelles, ouvertes jadis de deux étages de longues et étroites fenêtres ogivales, aujourd' hui aveuglées par une maçonnerie moderne, escortent et terminent la façade, dont le haut pignon anguleux est troué de deux baies gothiques et d' une rosace rebouchée. En haut d' un escalier divisé par un double perron, une porte

p63

basse donne accès dans l' intérieur qui,
for shame ! est sale à faire envie à des
espagnols ; c' est le paradis des araignées de la
Hollande ; elles se sont toutes réfugiées
sous les arcades, dans les fleurs de lotus
des cinq piliers qui, sur chaque face de la
muraille, montent légèrement pour recevoir la
retombée des rcs ; elles ont filé leurs toiles
devant une lucarne ronde, et parmi les poutres d' une
charpente fort remarquablement agencée et qui
n' est pas loin de valoir le vaisseau de
Westminster-hall, ou la forêt de la cathédrale
de Chartres ; cachées dans les nervures
des ogives, elles guettent les mouches bourdonnantes
et ne s' effrayent point aux cris des enfants qui
chantent, rent et se disputent en jouant
à la toupie. Cette salle énorme, qui semble servir
de magasin pour remiser toutes les échelles de la
ville, m' a rappelé en mémoire les ruines de la
loge de réception au palais des grands maîtres de
saint-Jean-de-Jérusalem à Rhodes.

De la *salle de la loterie*, comme on l' appelle
encore, jusqu' au musée, il n' y a qu' un pas ; j' allai
donc visiter cette collection japonaise que j' avais
refusé de voir hier. La première chambre contient
des *curiosités* européennes, la plupart du moyen
âge ou de la renaissance, et qui ont bien leur
mérite.

Il y a là des vidercomes en ivoire et en vermeil
devant lesquels les vieux amateurs que la mort a
emportés, les Dusommerard, les *cheronnet*, les

p64

*De Bruges-Dumesnil, se fussent mis à genoux, et
qu' il serait bon de montrer aux hommes têtus, qui ne
veulent absolument pas que l' art se mêle à
l' industrie pour la diriger, l' ennoblir et
l' élever. à ceux-là on pourrait aussi faire voir
ces vieux verres de Bohême, fins, un peu verdâtres
dans leur transparence, taillés de gracieux
personnages gravés au diamant ; ces plats de
Faënza où des dianes à grandes allures marchent
à travers les herbes en conduisant leurs sveltes
levriers ; ces faïences de Delft tout enluminées
de bonshommes à costumes éclatants,
qui fument gravement leur pipe parmi des paysages
impossibles ; et ces épées dont la coquille est
fouillée à jour comme une dentelle ; et ces lourdes
espingoles de navires dont le canon en bronze
ciselé de larges rinceaux est damasquiné d' or et*

d' argent. Certes, tous ces objets ont un très-réel intérêt historique et artistique, mais ils ne gagnent rien à être placés près d' un chef-d' oeuvre en papier découpé représentant la nuit de Noël (numéro 706), ou près d' un objet singulier produit par le foin brûlé, trouvé dans la ferme de Jean Swieldan Weerd, dans l' île de Kampereiland, le 4 août 1825 (numéro 713).
l' honnêteté peut aller jusqu' à la naïveté, mais il ne faut pas qu' elle aille au delà. Le musée des curiosités de La Haye devrait être nettoyé de tous ces enfantillages qu' il est inutile de garder, d' exposer, de numéroter et de cataloguer. Les hollandais feraient bien de se débarrasser de ce goût des petites choses

p65

et des frivolités puériles que le Japon leur a évidemment communiqué.
Les salles suivantes sont réservées à la collection japonaise, qui est fort belle et la plus riche connue au monde ; elle se compose, en partie des objets envoyés en cadeau tous les cinq ans au chef du gouvernement néerlandais par l' empereur du Japon. Une immense cage vitrée, occupant une chambre entière, protège la représentation en relief de l' île de Detsima ; au sommet d' un mât de pavillon flotte l' étendard longitudinalement tricolore des Provinces-Unies, qui abrite de ses plis les maisons en bambous entourées de petits jardins réguliers, les rues où les japonais aux larges oreilles passent courbés sous les fardeaux, les quais près desquels sont rangés les navires, et les vastes hangars où s' empilent les marchandises. On peut admirer ici cette extraordinaire faculté d' imitation que tous les voyageurs ont signalée chez ces peuples d' une civilisation si étrange et si corrompue qu' elle nous paraît barbare ; en effet, voilà en laque noire, pointillée d' or, des reproductions de Boucher, de Joseph Vernet, d' un portrait de Frédéric Le Grand ; en voici en burgaudine ombrée au burin, en voici en porcelaine. C' est exact comme un décalque, c' est curieux, mais sec et sans

p66

attrait. J' aime mieux ces armoires où pendent des

costumes de soie brodée, brochée, passementée à faire pâlir la queue même du paon de Junon ; j' aime mieux ces instruments de musique, ces bugles, ces tambourins, ces bamboulas, ces violes, ces rebecs, ces lyres, ces épidoniums, ces harmonicases en bois poli qui, malheureusement, ne joueront pas pour moi et ne me donneront pas un de ces concerts orientaux devant le souvenir desquels les symphonies les plus merveilleuses restent impuissantes et comme effacées.

Vous avez dû remarquer, dans les dessins japonais, que toutes les femmes portent sur la tête des ornements singuliers qui ressemblent à de petits bâtons en bois jaunâtre régulièrement entremêlés avec les cheveux. Le musée de La Haye possède plusieurs de ces ornements ; ce sont de courtes baguettes plates, arrondies aux extrémités, ouvertes d' une fente au centre, à peu près comme une navette, et travaillées dans une écaille toujours très-blonde et très-transparente ; on passe par l' ouverture médiale une nappe de cheveux, et l' on obtient quelque chose d' analogue à l' effet que produisent les épingles napolitaines ; seulement les japonaises élégantes trouvent moyen de disposer, d' entre-croiser, de faire rayonner vingt et parfois vingt-cinq de ces bâtons d' écaille au milieu de leur chevelure noire. Le *maquillage*, dont nos françaises font un si grand abus maintenant, est fort en honneur

p67

au Japon où les femmes se eignent les sourcils en noir, le visage en blanc, la lèvre supérieure en rouge et la lèvre inférieure en vert, et même les dents en noir, lorsqu' elles sont mariées. Je ne parle pas du *koheul* qui, stupide et provoquant dans nos pays, est d' un usage hygiénique presque forcé dans l' orient, si propice aux ophthalmies.

Toute la cruauté et en même temps la puérité des japonais apparaissent ici dans des *monstres* minutieusement composés avec les parties diverses de différents animaux. Les sujets du séogoun excellent à ce genre de travail baroque, qui produit des espèces de momies fantastiques dont l' apparence de réalité est tout à fait surprenante. On sent, à les voir, que les ouvriers capables d' inventer et d' exécuter de pareils épouvantails sont possédés par un étrange besoin de grotesque et d' effroyable. Toutes les portions de ces corps biscornus et terribles sont réelles mais distribuées arbitrairement. Voici un serpent : on lui a mis

un crâne de requin ouvrant ses mâchoires armées
d' une triple rangée de dents ; sur le dos on a su
fixer des nageoires de poisson ; il a quatre pattes ;
deux ont été prises à un pélican, les deux autres
viennent d' un lièvre ; à la queue il a une petite tête
de singe qui grimace et tire une langue de
fourmilier ; le tout est comme écorché, sans poils,
sans écailles, et desséché ; une baudruche
artistement collée et plissée de manière à
imiter les rides de la peau rejoint ensemble toutes

p68

ces pièces hétérogènes. Jamais les maîtres
flamands n' ont osé inventer de pareils diables pour
tenter leur saint Antoine. C' est à la fois sinistre
et risible.

En sortant du musée, j' ai traversé la ville, qui
est vraiment très-plaisante, et j' ai été visiter le
bois, une des curiosités de La Haye. Il est célèbre
depuis longtemps ; car je trouve dans Parival la
phrase suivante, qui mérite d' être citée pour toutes
sortes de raisons : " la partie qui regarde Leiden
a un fort beau et grand bois, où il y a un parc
rempli de biches. En été les bourgeois y cherchent
le frais, avec un divertissement capable de donner de
l' envie aux dieux jaloux, que tant de belles nymphes
y prennent leurs esbats sans craindre leurs larcins
fabuleux, tant chantés par les grecs pour y en
fournir parfois de véritables. " les habitants de
La Haye n' entendent pas raillerie sur leur
promenade favorite ; notre pauvre Gérard De Nerval
ayant eu la malicieuse imprudence d' écrire que ce
fameux bois était planté sur pilotis, son nom n' est
plus prononcé qu' avec horreur en Hollande. D' énormes
hêtres, élégants et droits, forment de sombres
allées silencieuses, bordées par des canaux, égayées
par de vastes prairies, coupées de sentiers discrets
et sans cesse foulées aux pieds des chevaux et des
promeneurs. C' est le plus beau parc qui puisse se
voir en Europe et je ne lui connais rien de
comparable. Notre bois de Boulogne, tapageur et
parvenu,

p69

ne pourrait, un seul instant, supporter la
comparaison ; s' il voyait son confrère de La Haye,
il en laisserait choir ses feuilles de dépit, le grès

de ses cascades retournerait à Fontainebleau, et l'eau de sa rivière rentrerait toute honteuse dans les réservoirs de la pompe à feu. Au milieu de cette immense et magnifique promenade s'élève une sorte de palais qu'on appelle la *maison du bois*, et qui a été érigé à la mémoire du prince Frédéric-Henry par sa veuve. La salle principale, *oranje zaal*, vaste pièce octogone couronnée par une coupole haute de soixante pieds, au centre de laquelle apparaît le portrait de la fondatrice, a été décorée par Jordaens d'une peinture insensée qui représente le triomphe de Frédéric-Henry ; c'est un carnaval de viandes crues bon à jeter à la voirie ; j'ai horreur de ce peintre ! Sur un panneau, près de la porte principale, Rubens a peint des cyclopes et une Vénus ; la déesse est ravissante, nue, blanche comme du lait et blonde à faire envie ; mais c'est perpétuellement la même femme ; pour lui, il n'y a nulle différence entre la vierge Marie et Vénus, et c'est toujours *la dame au chapeau de paille*. aux murailles d'une autre chambre s'accroche une suite très-curieuse de portraits de la famille de Nassau ; j'y vois surtout des Honthorst d'une grâce

p70

de touche et d'une finesse d'expression très-remarquables ; voici un Guillaume Iii, celui qui poussa au meurtre des frères De Witt ; son front, tout entouré d'une vaste perruque noire, est assez élevé ; l'oeil froid regarde fixement, la mâchoire inférieure avance comme celle d'un Bourbon d'Espagne, le nez se recourbe légèrement à la base ; c'est un visage dur, sans émotion, un visage politique et nullement humain. Non loin de lui, je vois *le taciturne* : tête carrée, méditante et robuste, oeil oblique, lèvres invisibles sous d'épaisses moustaches, pommettes saillantes, larges oreilles, cheveux gris et rares couverts d'une calotte noire, le cou engoncé dans les rayonnements d'une fraise godronnée ; une figure étrange, du reste, quelque chose de Sganarelle et de Danton ; je vous donne mon impression naïve sans la raisonner. Une salle voisine est tendue d'une étoffe japonaise, offerte jadis à je ne sais quelle princesse par la compagnie des Indes-Orientales-Néerlandaises. C'est du satin, de cette nuance insaisissable qui tient à la fois du blanc, du vert d'eau et du bleu céleste, brodé du haut en bas, avec une épaisseur saillante d'au moins un pouce, de faisans dorés, de paons faisant la roue, de cigognes debout sur une

patte, de hérons huppés, de pintades mouchetées,
de perroquets, marchant, s' épanouissant, rêvant,
pêchant, picorant, volant près des ruisseaux azurés,
parmi des champs en fleurs, à travers des joncs

p71

courbés et sur des arbres touffus ; les couleurs ont
ce brillant et cette vivacité vraie que jamais la
froide Europe n' a pu atteindre et font de cette
tenture un tableau merveilleux et une étoffe d' un
prix inestimable ; c' est à faire damner toutes les
saintes du paradis.

En sortant de ce palais, je me suis promené
encore dans le bois ; j' y suis resté si longtemps,
écoutant les merles siffler, regardant la mousse
dorée reluire au soleil, contemplant les daims
qui fuyaient au bruit, admirant cette futaie vivace
sous l' écorce de laquelle la sève printanière
semblait glisser déjà, que la nuit est descendue
avant que j' aie pu me rendre au village de Losdun,
où cependant m' attirait une curiosité légendaire
fort légitime ; jugez-en, du reste, par le récit
de notre ami Parival, auquel je laisse toute
responsabilité :

" *Losdun*, dit-il, est un village proche de
La Haye, auquel fut basti un monastère de
religieuses, toutes filles issues de noble race,
sous l' autorité d' une abbesse, par Marguerite,
qui décéda en 1267.

" l' accouchement monstrueux de Macthilde, fille
du comte Florent et de ladite Marguerite,
fondatrice, femme du comte De Henneberg, a rendu
fameux cedit monastère... etc. "

p73

v 17 février.

ce matin, à huit heures, je suis monté dans une
voiture qui doit me conduire à Leyde ; ce n' est pas
sans un certain serrement de coeur que j' ai quitté
La Haye, une des rares villes que j' ai vues et que
je voudrais habiter, une ville intelligente, faite
pour la vie tranquille, les rêveries, la
contemplation, et qui sert de temple à l' une des
plus splendides merveilles produites par
l' humanité.

Je suis la route qui longe le bois ; à ma droite,
sur la cheminée d' une jolie habitation, j' aperçois

un nid de cigognes : bon augure pour l' hôte de la demeure et pour le pèlerin qui passe ! Or, que suis-je et qu' ai-je toujours été, sinon un pèlerin de l' art et de la nature ? Nous traversons le bois ; je ne

p74

puis me lasser de l' admirer ; ses feuilles jonchent la terre, les eaux dorment, les oiseaux se taisent, les arbres gris et comme engourdis étendent autour d' eux leurs branches veuves, mais néanmoins il est magnifique et le plus beau qu' on puisse imaginer.

Les prairies paraissent en fête, tant elles sont douces aux yeux ; glacées par la gelée blanche, elles brillent au soleil come un semis de diamants sur un tapis de pâle émeraude ; les boeufs lèvent paisiblement la tête vers nous en entendant le bruit de la voiture qui roule sur une route plus soignée que les allées de nos jardins ; çà et là nous nous arrêtons à des barrières qui s' ouvrent lorsqu' on a acquitté le droit de passage, car ici, comme en Angleterre, le chemin exige son impôt. De chaque côté de la chaussée, derrière un petit canal, s' étendent des villas entourées d' arbres et de jardins ; il doit faire bon à vivre là, loin des soucis du monde, à travailler, à regarder le ciel et à ruminer des projets de voyages par delà les tropiques, les pôles et les équateurs. Ces maisons et ces parcs sont entretenus avec un soin sans pareil et dont, en France, nous n' avons aucune idée. Cette propreté, risible au premier abord pour des malotrus tels que nous, finit par séduire comme une vertu, comme une beauté particulière inhérente au pays. Si par hasard, dans une rue, à un coin de route, on aperçoit

p75

quelques tas d' immondices, quelques-unes de ces ordures qui forment chez nous le sol principal, on en est choqué ainsi que d' une anomalie et d' un contraste pénible. Près de nous passent quelques charrettes chargées de paysans ; les femmes s' enveloppent de leurs mantes, car le temps est vif ; on se dit bonjour en passant et on se retourne pour se voir ; parfois une sorte de brouette, où un homme est assis, roule de toute la force des

jambes de deux pauvres chiens.
à force de trotter, nos chevaux usent la route
sous leurs pieds et nous arrivons au village de
Valkenburg ; là, nous tournons tout à coup à
gauche vers le nord-ouest et nous entrons bientôt
dans une campagne moins vigoureuse que la
précédente, hâlée par le souffle implacable de la
mer, et arrêtée à l' horizon par des dunes que
bleuit la distance. La végétation de l' homme
disparaît peu à peu pour faire place à celle de la
nature, aux ajoncs, aux herbes folles, et nous
entrons dans le village de Kattvyck-An-Sée.
C' est là où sont les bouches du Rhin, de ce grand
Rhin, de ce Rhin allemand, bouches si petites
qu' elles tiennent dans un étroit canal qu' un cheval
vigoureux franchirait en deux bonds.
Pendant que le cocher faisait boire et reposer
ses rosses épuisées, je suis descendu au bord de la
mer, car le village n' a rien de curieux, malgré la

p76

haute tour carrée nouvellement reblanchie qui sert
de clocher à son église. J' ai marché sur le sable où
les flots glissaient doucement en le frangeant
d' écume ; il n' y a pas de bateaux sur la grève, ils
sont tous au large, jetant leurs filets et lançant
leurs lignes. Je suis arrivé ainsi, côtoyant des
dunes mamelonnées comme de basses collines, jusqu' à
une sorte de quai composé de larges pierres
violette rapportées et entre les rives duquel coule
un canal qui est le Rhin.

il est à vous, votre Rhin allemand !

et si nous le traversons encore, les uns ou les
autres, que ce ne soit que pour nous serrer la main
dans une pensée commune d' affranchissement et
de fraternité. Cela m' a fait de la peine de le voir,
ce fleuve tempétueux et farouche, encagé dans des
pierres, comme s' il n' était que la Marne ou la
rivière des Gobelins. Il est coupé en deux, dans sa
largeur, par une formidable écluse, faite de poutres
et de cuivre, manoeuvrée par un mécanisme
puissant, composée de six arches et faite pour vider
la Hollande quand elle s' emplit trop et pour
s' opposer à ce que la mer ne l' envahisse pendant les
hautes marées de l' équinoxe. Une seconde écluse est
plus loin, puis une troisième. Un ingénieur des
ponts et chaussées vous raconterait sans doute des
choses fort intéressantes à ce sujet, car il paraît
que les

travaux hydrauliques exécutés à cet emplacement sont très-curieusement remarquables, mais, à mon grand regret, ma déplorable ignorance me force à vous dire comme Toinette : " excusez-moi, je n' entends rien à ces matières. "

j' ai repris ma carriole qui a des prétentions à être une calèche et, revenant par la même route jusqu' au village de Valkenburg, nous avons continué notre chemin dans la direction du nord. Leyde, la glorieuse patrie de Rembrandt, des Elzévir, d' Otto Venius, de Jean (le prophète), de Miéris, de Gérard Dov, de Jean Stein, de Van De Velde, m' est apparue, voilée sous la brume, derrière un rideau d' arbres que l' hiver fait transparent, avec son haut clocher, ses innombrables moulins et ses maisons à toit rouge. Quel pays que cette Hollande, toutes ses villes sont délicieuses !

La rivière que nous franchissons maintenant, c' est encore le Rhin, qui baigne près de la ville une promenade que je trouverais belle, si je ne me rappelais le bois de La Haye ; ce moulin que nous voyons sur une sorte d' îlot, ce vieux moulin de briques dont les ailes pirouettent en babillant, et dont le meunier en veste blanche parle à des mariniers qui passent au-dessous de lui, c' est, dit-on, le moulin où est né Rembrandt. On le dit, mais rien ne le prouve, et, comme je n' admetts que les pèlerinages guidés par la foi, je ne ferai pas celui de cette demeure apocryphe.

Leyde s' appauvrit ; Leyde se vide ; Leyde ressemble à un vrai Versailles, avec ses rues silencieuses que n' anime même pas la gaieté des étudiants de l' université, avec ses quais déserts, ses maisons trop vastes et ses canaux que nul bateau ne fatigue plus de ses rames. Il y a eu quatre-vingt mille habitants jadis, aujourd' hui il y en a trente mille à peine ; c' est ce qui fait à cette ville charmante une apparence de déshéritée et une tournure de veuve qui pleure.

Soyez heureux, cher ami, il n' y a pas de tableaux à voir ici, et, pour cette fois du moins, vous serez débarrassé de cette espèce de catalogue descriptif que je me crois obligé de vous envoyer ; car je ne vous dirai rien d' une grande toile moderne qu' on montre trop orgueilleusement à l' hôtel-e-ville, qui

est " due au pinceau " de M Van Brée, et qui est tout ce qu' il y a de plus médiocre dans le goût littéraire de Marchangy mis en peinture par M Louis Ducis.

C' est un singulier monument que cet hôtel-de-ville de Leyde ; large et plat, sans relief, sans un profil d' ornement ; ça a l' air d' une grande architecture en pâtisserie, un décor regardé de près ; très-prétentieux cependant, avec des pinacles et un tas de petits obélisques qui font le plus étrange effet du monde ; j' y ai vu quelques portraits de bourgmestres, un *jugement dernier* peu intéressant de

p79

Van Leyden, de beaux vieux coussins aux armes de la ville, qui sont d' argent aux clefs entrecroisées de gueules ; la salle du tribunal où lesavocats sont mieux assis que chz nous, et l' établi où travaillait le tailleur qui s' appelait Jean Beukelz, Bokelson, Bocold ou Békold, fut connu sous le nom de Jean De Leyde et régna dans Munster comme chef des anabaptistes. Malgré moi, et vous qui connaissez mon enthousiasme pour la musique de Meyerbeer, vous me croirez, je chantais le final du *prophète*, qui est un chef-d' oeuvre de rage contenue et d' enivrement affolé. On montre encore ici la maison de ce Jean, ou plutôt la maison qui a été construite sur l' emplacement de la sienne ; dans la muraille on a mis une pierre qui porte des ciseaux et la date de 1661 ; or, comme Jean fut mis à mort le 22 janvier 1536, à l' âge de vingt-six ans, il me paraît difficile qu' il ait habité cette demeure qu' on donne comme sienne. Ce fut un homme très-fort et surtout très-calomnié par les historiens catholiques et protestants ; car les anabaptistes, révolutionnaires trop logiques, furent en horreur aux deux partis principaux qui divisent la secte des nazaréens. Il était jeune, il avait souffert, il eut sa folie ; lui, peuple, une fois parvenu à la plus haute des puissances, la puissance religieuse, il fut pris de vertige et voulut vivre à son tour, une bonne fois, comme tous ces petits seigneurs, électeurs, évêques,

p80

princes et ducs qui étaient d'insupportables tyranneaux, d'autant plus cruels et sensuels qu'ils étaient plus petits ; il s'enivra de femmes, de vin, de sang et d'or, et regarda Luther comme l'ennemi dangereux, car Luther s'arrêtait timidement dans la réformation et reculait devant ses conséquences relatives au temporel : " il y a quatre prophètes, deux vrais et deux faux ; les vrais sont David et Jean De Leyde ; les faux, le pape et Luther ; mais Luther est pire que le pape ! " ses espérances trompées lui donnaient presque raison. Il se défendit jusqu'au dernier jour dans Munster, à travers la famine et la trahison ; son interrogatoire le montre intrépide, convaincu et très-supérieur à ses juges. Il soulève la question, résolue à cette heure, du fameux verset : mon royaume n'est pas de ce monde ; Jésus a dit : mon royaume n'est pas *maintenant* de ce monde ; ce royaume, lui et ses anabaptistes ont voulu le fonder ; ces pauvres gens étaient sincères. Sur la transsubstantiation, il dit un mot sublime qui est une révolution dans le dogme et dans la morale : " elle ne s'opère que dans celui qui a la foi ! " Dieu meurt dans l'incrédule ! Quand, le jour de sa mort, on le torture pendant deux heures ; quand on lui mordait les chairs avec des tenailles rouges, on ne lui arracha qu'un cri : père, ayez pitié de moi ! On l'acheva d'un coup de couteau ; puis, on mit son corps dans un panier de fer et on le hissa

p81

au sommet de la cathédrale. L'évêque de Munster présida à tout ; que dites-vous de ce représentant d'un dieu qui a dit : tu ne tueras pas ? Je vous ai déjà parlé souvent, et avec admiration, de la propreté des hollandais ; dans les rues, les marteaux et les clous en cuivre des portes reluisent comme un système planétaire sur un ciel noir. Or, pendant que je me hâtais de déjeuner, j'ai entendu une musique militaire. Je suis parisien et badaud. J'ai ouvert ma fenêtre pour voir et mieux écouter. C'était la garde montante qui allait relever les postes, car Leyde est ville de guerre. Jugez de mon étonnement et presque de mon effroi en voyant les musiciens souffler à toute haleine dans des clairons et des bugles ternes, oxydés, vert-de-grisés et dont l'état de malpropreté eût fait honte aux dangereuses casseroles de nos cuisinières ! Des cuivres sales, en Hollande, et à la bouche des soldats qui sont si coquets de leur équipement ! Il y avait là un mystère que je voulus éclaircir,

et, à force de questions, j' arrivai à savoir que c' était par ordre supérieur que les instruments de musique militaire languissaient dans cet état de honteuse négligence qui les fait rougir d' eux-mêmes. En effet, avant cette ordonnance, on frottait tant, et si bien, et si fort, et si fréquemment les trompettes, qu' on en réduisait les cuivres à l' état de pelures d' oignons, que des crevasses s' y déclaraient et que l' instrument

p82

devenait impropre au service ; ce que voyant, le ministre de la guerre, estimant que tout son budget s' épuiserait à renouveler incessamment les trombones et les ophicléides, a fait supprimer courageusement le tripoli dans l' armée musicale et a ordonné que nul instrument de musique ne serait plus fourbi ; il n' y a point d' exception, même pour les clarinettes.

J' ai été au musée d' histoire naturelle : je comptais y voir les sirènes, les vraies sirènes, les seules sirènes qu' on ait jamais aperçues et qui descendent en ligne directe, par généalogie prouvée, de celles qui chantaient si bien pour le fils de Laërte assourdi par la cire molle ; mais, hélas ! Il se trouve que l' ancien directeur a été remplacé, et que son successeur, un esprit fort, voulant faire du zèle e prouver qu' il n' était pas de ces âmes naïves qui croient aveuglément aux fables de l' antiquité, a donné ordre d' enlever les susdits monstres composés, sans doute, de boudruche rembourrée de vieux foin et peinturlurée de goudron. Ant bien que mal, je me suis consolé de cette déconvenue, en parcourant le musée qui est très-riche, surtout au point de vue de l' ostéologie, bien emménagé, éclairé suffisamment et traité avec le respect que méritent ses belles collections. Les fossiles y sont peu nombreux : quelques coquilles, des feuilles d' ardoise gravées d' images bizarres, des moulages du plesiosaurus dolichodeirus

p83

et de l' animal de Maëstricht, donnés par Cuvier, et c' est tout. La collection des reptiles empaillés, surtout pour les sauriens, est d' un intérêt réel. L' ornithologie est au grand complet ; je me suis arrêté longtemps, retenu par les

bavardages de mon souvenir, à regarder ces chers oiseaux d'Égypte et de Nubie que j'ai tant poursuivis et parfois atteints jadis ; j'ai retrouvé les spatules, les flamants roses, les goîtreux pélicans si lents à se mouvoir à terre et si rapides sous le ciel, les demoiselles de Nubie qui ne sont point aisées à saisir quand elles sont démontées, les vautours au cou déplumé renfoncé dans les épaules, et cent autres, qui, cette fois, se tenaient immobiles à jamais et me regardaient en vain par leurs yeux d'émail. À côté des oiseaux, il y a sous des verrines précieusement fermées une réunion de nids des plus curieuses. Je ne connais rien de plus attendrissant à voir que ces pauvres petites demeures aériennes bâties par tant d'efforts, de peine et de courage, avec la plume emportée au vent et ravie au passage, avec le brin d'herbe desséchée, avec la mousse des bois, avec ces mille éléments perdus qui vont devenir le lit tiède et douillet où éclora, où pépiera, où s'ébattra la jeune famille ; je les ai tous contemplés avec recueillement, depuis le nid de l'eider, doux et léger, trouvé sur quelque rocher glacé du Groënland, depuis le large nid d'algues marines qui

p84

vogue sur les flots, ainsi qu'un radeau de sauvetage ; jusqu'à ces nids suspendus aux branches comme des balancelles de nouveau-né ; jusqu'à ces nids artistement entrelacés, par les fauvelles d'eau, autour des rotins flexibles de mûrage. Plus loin, ce sont les oeufs : oeufs de tortues, ronds et blancs, semblables à des billes de billard ; oeufs de casoars, noirs, tachetés de blanc comme un granit oriental ; oeufs de crocodiles, allongés et arrondis aux extrémités ainsi qu'un gros étui grisâtre ; oeufs de toutes formes et de toutes couleurs.

La collection conchyliologique passe pour être la plus complète qu'on connaisse ; je crois qu'elle mérite sa réputation, du moins elle en a l'air, car je dois avouer que j'y ai trouvé peu de charme pour ma part ; je distingue avec une certaine perspicacité une huître d'un colimaçon, mais c'est à peu près à cela que se borne mon savoir. Cependant, j'ai vu là des huîtres perlières très-intéressantes en ce sens qu'elles montrent la formation de la perle à ses différents degrés et dans les différents pays : Panama, Beyrouth, Baharem, Hong-Kong, et aussi des huîtres traitées par les procédés des

ingénieux chinois pour obtenir une roduction artificielle ; les soulèvements de nacre que j' y ai remarqués ressemblent plus à un feston de broderie qu' à des perles, je dois le dire ; mais le procédé, que vous connaissez sans doute et qui consiste à blesser l' huître et à imiter la piqûre

p85

qui lui fait former une perle, n' en est pas moins curieux. Je vous citerai quelques *argonautes* qui m' ont paru les plus grands que jamais j' aie aperçus, et j' arrive enfin au *taret*, pour lequel la Hollande a un intérêt national facile à comprendre, car le taret a failli l' inonder et la faire rentrer sous les eaux dont elle était sortie avec tant de courage et de persévérance. On a dit qu' il avait rongé les digues ; c' est une niaiserie ; les digues sont en fascines ; il avait troué, perforé, dévoré les écluses qu, rompues, auraient livré passage à l' océan. On s' est aperçu à temps de ce sinistre, on y a remédié, et maintenant les battants d' écluses sont garnis et doublés de cuivre comme la coque des vaisseaux. Le bois rongé par le taret, et dont il y a là plusieurs spécimens, ressemble à une éponge coupée ; un nombre infini de trous s' entre-croisent irrégulièrement, mais d' un diamètre presque toujours semblable. Les hollandais ont tenu à coquetterie de réunir auprès de leur taret particulier tous ceux qu' ils ont pu se procurer en pays étranger : celui de Bruxelles est très-médiocre ; celui des Indes Occidentales ressemble à un énorme salsifis à la sauce blanche. Le musée des antiques, célèbre autrefois pour sa collection égyptienne, m' a peu étonné ; nous sommes gâtés à Paris sous ce rapport, et puis après l' Italie, l' Angleterre et la France, il faut, pour m' émouvoir, autre chose que les modèles en liège des

p86

temples et de la basilique de Poestum, que les moulages des statues d' égine et que la représentation en miniature d' une tombe de Corneto ; les antiquités romaines trouvées dans le pays, près de La Haye même, n' ont qu' un intérêt d' amour-propre local ; les quelques vases étrusques que j' ai aperçus m' ont remis en mémoire le fameux

musée du vatican ; et comme la plupart des papyrus sont pour moi lettre morte, j' ai passé vite devant cette collection qui, cependant, est extrêmement importante au point de vue scientifique. En revanche, je me suis arrêté longtemps dans une salle du rez-de-chaussée où l' on a réuni un nombre fort respectable d' idoles hindoues. Une vache mélancolique, celle sans doute qui vomit le Gange, est couchée dans sa rigidité de granit au milieu de la chambre. Plus loin, voilà un Ganésa à tête d' éléphant comme il convient au dieu de la sagesse, assis ou plutôt accroupi à la mode orientale, au milieu d' un cercle formé par des têtes de morts. Vous connaissez l' histoire de Ganésa ? Il est le fils de Siva et de Parvati ; il venait de naître et recevait la bénédiction de tous les dieux ; le terrible Sani, monté sur son vautour, était accouru comme les autres ; mais sachant que ses yeux consomment tout ce qu' ils regardent, il les détournait, au grand scandale de Parvati qui, prenant sa prudente action pour une insulte, le contraignit, à force

p87

d' insistance, à contempler son fils, dont la tête disparut immédiatement en fumée. La déesse voulut tuer le meurtrier ; mais Brahma s' avança et dit à Sani d' aller prendre la tête du premier être qu' il trouverait endormi vers le nord, qui fait toujours mourir ceux qui dorment tournés dans sa direction. Sani rencontra un éléphant, lui coupa la tête, la plaça sur les épaules du jeune Ganésa. Pour consoler la mère du sort de son fils ainsi défiguré, Brahma lui promit que dans les prières il serait invoqué avant les autres dieux. Un nouveau malheur attendait Ganésa ; un jour que Wichnou, dans son avatara de parasou-rama, voulait parler à Siva, il trouva Ganésa qui, ne le reconnaissant pas sous cette apparence nouvelle, lui défendit l' entrée du palais ; les deux divinités se battirent ; dans la lutte, Wichnou brisa d' un coup de poing une des défenses de Ganésa. à côté, voici sa mère, Parvati, sous forme d' ouma-kali, la féroce déesse qui danse sur le corps du géant Dourga ; elle ébranle la terre, les montagnes s' écroulent, les dieux épouvantés ne savent que faire pour sauver le monde ; tout à coup, son mari, Siva, se jette au devant d' elle, et, au moment de le fouler aux pieds, elle s' arrête en le reconnaissant, et l' univers n' est point trop bouleversé. Il est là lui-même, ce Siva farouche,

le dieu destructeur et impitoyable, coiffé,
enguirlandé, ceint et entouré de crânes, en tenant
un dans une de ses

p88

quatre mains et avec les trois autres brandissant
des instruments de guerre. Il est assis sur son loup
et regarde en menaçant. Au près de lui s'élève un
trimurti paisible et contemplatif ; les trois
dieux réunis semblent méditer les grandes choses de
la création, et Brahma est absorbé dans la
contemplation de l'oeuf du monde qu'il tient dans
ses mains réunies. Bouddha est là aussi, ce
christ des Indes, ce calme et beau Bouddha, avec
ses cheveux bouclés, ses yeux fendus en amande,
son visage imberbe, ses épaules larges à porter la
terre et à ouvrir le ciel, ce Bouddha qui créa
une si merveilleuse religion dont les lamas ont fait
la jonglerie que vous savez.

Puisque nous sommes au Thibet, traversons la
Chine, enjambons la mer et entrons au Japon. Le
docteur Siéboldt, qui y vécut longtemps, tantôt
prisonnier et tantôt médecin de l'empereur, en a
rapporté une collection d'objets qui, même après
celle de La Haye, mérite d'occuper sérieusement.
Moins nombreuse, moins variée, moins complète
sous beaucoup de rapports, sous d'autres elle lui
est supérieure, ne serait-ce que par les bronzes
anciens et par les vieux ivoires. Il n'y en a pas en
grande quantité, mais les échantillons que
M Siéboldt possède sont d'une qualité sans prix.
Rien n'est plus fantastique et en même temps d'un
goût plus précieux que ces flambeaux de bronze
formés

p89

de cigognes debout sur une tortue, contournant leur
cou démesuré pour couper du bec une fleur de
roseau. Des yaks au galop portant un paysan ahuri,
des vases gravés comme des pierres fines, des gardes
de poignards, ouvragées comme par un
Benvenuto Cellini, à bouton de jade ; des bijoux,
véritables merveilles d'art en bronze noir relevé
d'ornements d'or, comme les bronzes dits de
Tonquin, sont précieusement couchés dans des
boîtes vitrées qui permettent de les voir, mais
prudemment ne les laissent pas toucher aux

visiteurs. à côté de ces fantaisies violentes, ce peuple baroque, qui a l' air de marcher sur les mains et de faire la roue à chaque pas, sait, quand il le veut, imiter la nature jusqu' à l' illusion ; les vieux ivoires figurent, pour la plupart, des animaux pris sur le fait et dans l' exercice de leurs habitudes les plus familières ; ce sont des coqs, des tigres, des buffles, des lapins blancs ; c' est étudié plume à plume, poil à poil ; c' est étourdissant de vérité, d' exactitude ; c' est comme une seconde création refaite par l' homme. Il n' y a pas un sculpteur de Dieppe qui ne se pendît de désespoir en voyant ces chefs-d' oeuvre extraordinaires. Au reste, ils sont rares aujourd' hui, même au Japon, et à grande somme on ne pourrait s' en procurer. Au musée d' anatomie (vous voyez que Leyde ne manque pas de musées de toutes sortes), j' ai rapidement vu la collection de crânes humains qui

p90

contient toutes les races et leurs principales variétés ; mais je m' étais attardé en assistant dans une salle voisine, et grâce à l' obligeance des opérateurs, à l' autopsie d' un pauvre diable qui était mort avant-hier de la petite vérole ; je ne vous ferai aucune description pour n' être pas désagréable à la délicatesse de vos nerfs, mais c' est à mon vif regret, car je ne connais rien de plus beau que l' étude *in anima vili* de cette magnifique machine qui est le corps humain. J' ai donc eu à peine le temps de parcourir les galeries, mais cependant j' ai pu apercevoir deux objets qui veulent qu' on en parle. Ce sont simplement deux têtes coupées conservées dans un bocal plein d' esprit-de-vin. La première appartenait jadis à un homme de la côte de Coromandel, un zingar sans doute. Cette tête est d' une beauté admirable, couverte d' une longue chevelure si noire qu' elle en est bleue, ornée d' un front intelligent où se dessinent deux larges sourcils abritant un oeil profond qui devait regarder loin et ferme lorsqu' il vivait ; le nez est droit et mince ; il s' abat sur une moustache très-longue dont les poils séparés laissent voir la bouche ouverte et les dents qui mordent la lèvre inférieure, épaisse et sensuelle ; le menton, carré, s' harmonise bien avec les pommettes aplaties ; c' est le plus beau chef de saint Jean-Baptiste que jamais j' aie vu : Salomé aurait hésité. Cette tête se trouve au musée par suite d' une gracieuseté d' un

capitaine hollandais. Ce brave homme était en relâche ; le zingar mourut ; le capitaine acheta le corps, mit la tête dans une dame-jeanne de tafia et, revenu à Leyde, en fit honnêtement hommage à sa patrie. Son pendant est d' une grâce moins plastique ; il grimaça autrefois sur les épaules d' un namaquois qui fut pendu au cap de Bonne-Espérance pour avoir commandé quelques-uns de ses amis qui ne respectaient pas suffisamment la propriété. Jamais figure entrevue dans les rêves désordonnés d' un cauchemar, jamais guivre, jamais gorgone, jamais vampire, jamais face de coquin branché à dix pieds de terre avec un corbeau qui croasse sur son crâne, jamais idole des îles Sandwich ne fut plus lippue, plus hideuse, plus sinistre, plus épouvantable à voir que cette tête formidable nageant dans son liquide transparent et jaunâtre. Une mousse de corruption flotte vaguement autour de ses babines froncées, ses oreilles sont larges et écailleuses comme des huîtres fermées, un poil rare et grisonnant court sur sa peau plus ridée qu' une pomme de reinette centenaire ; son front fuit et semble se prolonger par derrière jusqu' à son cou, qui n' est plus qu' un moignon livide ; son nez aplati, ses lèvres épaisses comme les rebords d' un vase et collées contre les parois de verre, donnent à tous les traits un air épaté et une mollesse repoussante. Jadis ce visage était noir, naturellement, puisqu' il

appartenait à un nègre ; il a déteint dans l' alcool, aujourd' hui il est vert-chou : c' est à en rêver. Ces monstres, les idoles hindoues, les fantaisies japonaises, les squelettes, les vautours empaillés, les dieux égyptiens me martelaient un peu le cerveau, je l' avoue sans honte ; pour me reposer et me remettre dans mon assiette, je voulus aller voir le quartier de rapembourg, où les Elzévir eurent leur imprimerie. C' est l' aimable et pompeux Parival qui me servait enore de guide : " or, dit-il, notre académie a ses auditoires séparés, pour chaque faculté, et dans la grande cour, du côté du nord, est l' imprimerie de M Jean Elzévier, tant renommée par toute la chrétienté pour son beau caractère, et qui met derrière elle les plus glorieuses de ce siècle et des précédents. Elle est bâtie sur le

rapembourg, non-seulement la plus belle rue de la ville, mais de tout le pays. Il passe au milieu un canal fort large, et des deux costés des grands arbres plantés depuis un bout jusqu' à l' autre, qui rendent un très-agréable ombrage et un promenoir délicieux. " hélas ! Je ne vis rien que deux grandes places bordant un canal et que maintenant on appelle la ruine. En 1807, un bâtiment chargé de poudr de guerre était amarré contre le quai, il fit explosion et renversa les quartiers environnants. La maison des Elévirs disparut. Ce fut un réel chagrin pour moi ; car j' aurais aimé à voir le lieu d' où sont sortis tant de chefs-d' oeuvre

p93

typographiques d' un prix inestimable et qui maintenant n' apparaissent plus que portant ces *marques* chères aux bibliophiles, et par lesquelles un volume acquiert une valeur extrême : *ex museo caroli nodier ; un livre est un ami qui ne change jamais, Pixérécourt ; l' ancre aldine et l' R de Renouard ;* ou enfin d' une grosse et ronde écriture, ces mots qui sont le vrai signe de noblesse pour un livre : *collationné complet, J J De Bure l' aîné, c d m m.* j' essayai de me consoler en relisant la lettre suivante que Balzac, l' épistolier, écrivait, à grand renfort de phébus, aux célèbres éditeurs, qui sont moins une famille qu' une dynastie :
" messieurs,
" je vous suis obligé à peut-être plus que vous ne pensez... etc. Balzac. "

p94

mais j' avoue que ce pathos n' eut pas le don de me divertir.
J' allai visiter l' église, autrefois dédiée à saint Pierre, et aujourd' hui consacrée au culte réformé. Elle est fort belle et de la bonne époque du quatorzième

p95

siècle. Extérieurement, elle est pressée de maisons qui cependant laissent apercevoir son entrée principale, énorme pinacle escorté de deux frêles et élégantes tourelles qui élèvent haut leur toiture pointue. Intérieurement, elle est badigeonnée de frais, à l'exception de la voûte, composée d'un vaste vaisseau de charpente qui a des tons bruns presque noirs. Elle a un transept, un chœur avec une galerie semi-circulaire et une grande nef accompagnée, sur chaque côté, par deux nefs latérales. Elle contient le tombeau monumental d'un certain Jean Kerchove, représenté en marbre couché sur son sépulcre ; la sculpture n'est pas mauvaise ; elle est signée : Verhulst, 1663. Ce qui m'a frappé dans cette statue, c'est que la tête à longs cheveux, fortement modelée et bien accentuée, a quelque rapport avec celle de Molière. Plus loin est le monument élevé à Boerhaave. C'est noir et blanc et d'une médiocrité absolue. J'ai parcouru la ville, j'ai admiré ses quais, ses promenades, ses canaux et ses jolies maisons en briques, dont les pignons à redans s'élèvent comme les hauts degrés d'un escalier triangulaire. Tout cela est tranquille et peut-être un peu trop solitaire ; puis, je suis rentré à mon auberge, et, comme j'allais me mettre à vous écrire ces notes rapides, j'ai entendu un tumulte de rires et d'éclats de voix qui bruissait dans la rue. Surpris que des hollandais,

p96

ces hommes si doux, si réservés et d'apparence si triste, pussent s'amuser avec tant de fracas, je me suis avancé et j'ai vu des étudiants qui jouaient en se poursuivant dans la rue. On regardait sans trop s'émouvoir, car Leyde possède une des trois universités de la Hollande ; les deux autres sont à Groningue et à Utrecht.

p97

vi 18 février 1857.

je voudrais en vain le cacher, cher ami, je suis amoureux de la Hollande ; il n'y a rien en Europe de plus charmant que ses larges paysages, uniformes peut-être au premier aspect, mais pleins, pour l'observateur, d'une variété sans cesse

renouvelée et toujours souriante. De Leyde à Haarlem, le chemin de fer parcourt des prairies vertes comme le printemps, plates, s' étendant à l' infini sous le regard, et montrant aux yeux mille chaumières enviables. Il y a beaucoup de ces cottages devant lesquels j' ai poussé l' exclamation familière aux voyageurs : je voudrais vivre là ! Quelle étrange et perpétuelle contradiction de l' esprit ! Quand la vapeur vous emporte à grand fracas, rapide comme le vent et forte comme la mer, on pense au repos dans une

p98

maison tranquille, auprès d' un petit jardin, avec les livres aimés, le soleil à la fenêtre et la porte fermée pour tous, excepté pour ceux qui savent dire : sésame, ouvre-toi ! Puis, lorsqu' on est dans cette maison, dans ce repos, dans ce bien-être de l' âme et du corps, le rêve vient et nous montre les pays inconnus, les vaisseaux à larges voiles voguant sur les océans bleus, les longues caravanes traversant le désert, les gîtes imprévus, et, chaque soir, la route inachevée qu' on recommence le lendemain. J' ai souvent cru que c' étaient les promesses de la vie future ou les réminiscences indécises des existences premières qui, formulées ainsi par ces vagues aspirations, nous font inquiets et nous poussent à travers le voyage. Ici, du moins, il n' y a pas de dromadaires aux yeux tristes ni de campement sous les étoiles ; nous sommes dans un pays aussi civilisé que possible ; les auberges sont bonnes et les wagons du chemin de fer d' un confortable qui n' a rien à envier aux autres nations. Dans certaines caisses de première classe on peut fumer : une inscription vous l' apprend ; à côté de chaque voyageur, près de la glace, on a disposé une petite boîte carrée en cuivre, solidement fixée, et qui est destinée à recevoir la cendre des cigares ; les wagons, doublés pour la plupart en beau velours d' Utrecht rouge, sont larges et capitonnés d' importance ; de grosses cordes de

p99

soie très-artistement tressées et rappelant le travail des orientaux, qui excellent en ce genre, forment les brassières. En me promenant, j' ai déjà

remarqué à des voitures campagnardes des rênes ainsi cordelées, en même temps solides et flexibles comme il convient. C' est sans doute à leurs relations japonaises que les hollandais doivent l' art de ces élégantes corderies.

L' observation que j' ai faite à Roosenwaal pour les douaniers n' a point été démentie depuis ; la politesse, l' empressement même de tous les employés, à la poste, aux musées, aux chemins de fer, paraissent extraordinaires, surtout pour nous qui n' y sommes point trop accoutumés, comme vous le savez. Dans les hôtels, les garçons qui vous servent et qui parlent souvent un français à faire dresser Lhomond dans sa tombe, ne vous offrent jamais rien sans dire : s' il vous plaît ; qu' ils prononcent volontiers : siviplé. à Amsterdam, d' où je vous écris maintenant, il y en a un qui a renchéri encore sur les autres ; à table, il m' offrait des légumes et me dit avec un sourire engageant : excusez-moi de haricolles ! La transition m' emmènerait trop loin, car nous ne sommes pas encore à Amsterdam ; arrêtons-nous à Haarlem avec le chemin de fer.

La ville est petite, bâtie sur le modèle de ses soeurs plus grandes ; rues bordées de constructions en briques lavées, peintes, rechampies de blanc ;

p100

canaux enfermés entre des quais plantés d' arbres et où passent des bateaux au ventre rebondi. Beaucoup de maisons, qui sont vieilles et d' une époque déjà respectable, paraissent bâties d' hier, grâce aux soins méticuleux dont elles sont l' objet. Elles sembleraient presque neuves si leurs pignons ne s' avançaient quelquefois un peu trop pour voir ce qui se passe dans la rue, et si la date de leur fondation ne se lisait sur le linteau de la porte : 1617, 1620, 1683. J' ai traversé un vieux quartier qui va vers la porte de l' est. C' est là qu' habitent les pauvres, dans de petites maisons, toutes pareilles, et qui forment une rue entière ; ils sont logés là gratuitement ; une femme charitable a fait ce legs en 1617 aux malheureux de Haarlem ; les fenêtres sont encore garnies de vitres étroites serties dans des croisillons de plomb ; c' est bien la vieille maison telle que nous nous la figurons avec ses couloirs étroits, ses escaliers tournants, ses plafonds à poutres saillantes et ses croisées en guillotine, près desquelles verdoie un pot de basilic ; c' est la maison peinte par Ostade, par Téniers, et où

Rembrandt fait glisser le rayon de soleil qui éclaire la mère allaitant son enfant.
Au bout de cette rue, tout aussi soignée que si elle était habitée par des millionnaires, je me trouve sur les bords d' un canal qui jadis servait de fossé à la ville lorsqu' elle était fortifiée. On démolit les remparts aujourd' hui ; il n' en reste plus qu' une

p101

demi-tour fort insignifiante et un curieux bastion qui a dû servir de tête de pont. Il est carré à sa base, portant quatre échauguettes (une à chaque angle) en nid d' aronde, coiffées en éteignoir, et reliées les unes aux autres par une galerie à machicoulis dont on a bloqué les ouvertures avec du mortier. Il est surmonté d' une grosse tourelle, forte et résistante, en apparence du moins, que termine un haut toit pointu. L' ensemble est plaisant à l' oeil, brique et ardoise ; le soleil qui frisait dessus en dessinait nettement les lignes et en faisait ressortir la pureté. L' intérieur est une voûte à nervures, à retombées d' arc, à pendentifs de bon style ; les baies où jouaient les bras du pont-levis, les rainures de la herse se voient encore. Un pont de bois dormant enjambe le canal et conduit au quartier habité par les marchands de fleurs ; vous savez avec quel emportement les hollandais aimèrent les tulipes : ce fut de la folie furieuse. L' oignon l' *amiral Lieksens* valait 4, 400 florins ; le *semper augustus*, 2, 000. Un jour, de ce dernier il ne resta plus que deux exemplaires, l' un à Haarlem, l' autre à Amsterdam ; on offrit pour l' un 4, 600 florins et une voiture attelée de deux chevaux frisons harnachés ; pour l' autre, on offrit douze arpents de terre, et l' on ne put les obtenir. Vous avez lu dans tous les *ana* l' histoire de ce marin qui, fatigué d' attendre chez son armateur et voyant des oignons sur une planche,

p102

s' imagina de déjeuner pour tuer le temps ; il tira un morceau de pin de sa poche, prit un oignon, mordit dedans, le trouva amer, le jeta, en prit un autre et ainsi de suite pendant onze fois. L' armateur intervint trop tard et chassa à coups de

trique le matelot dont le repas frugal lui coûtait plus de trente mille florins. Un déjeuner de Cléopâtre ! Le malotru avait assaisonné son pain sec avec onze oignons uniques.

Une assez agréable route m' a conduit jusqu' au palais habité par le roi lorsqu' il vient à Haarlem. C' est un palais comme tous les palais ; il fut bâti par le banquier Hope et fait face à une immense pelouse entourée de hêtres, sur laquelle des daims et des biches se promènent e paissant. Il contient une collection de tableaux modernes qui est presque aussi mauvaise que notre musée du Luxembourg, dont elle est l' équivalent.

Dans le nôtre, il y a peu de choses, trois ou quatre paysages au plus ; ici, il n' y a rien. Un Monsieur Navez, quel nom prédestiné et qui est digne de lui être un surnom ! Se signale par deux immenses toiles, genre noble, qui représentent *élie ressuscitant le fils de la sunamite* et la *rencontre d' Isaac et de Rébecca*.

c' est à en rire pour le reste de sa vie, et quand on a vu cet Isaac blond, frisé, potelé, rose et frais, vêtu d' un simple caleçon, portant sa houlette et regardant avec admiration une

p103

Rébecca habillée en singe de foire, on n' a plus le droit de se plaindre de l' existence. Une *toilette de Psyché*, par M Paelinck, m' a beaucoup réjoui aussi ; c' est à déguster pour toujours de l' antiquité, puisqu' on peut la comprendre et la traduire ainsi. La meilleure toile est la *bataille de Waterloo*, par M Pienemann ; on y voit, du moins, quelques portraits curieux, et ce n' est pas, en somme, moins mauvais que toutes les batailles qui encombrent le musée de Versailles ; seulement, M Pienemann s' est beaucoup trop inspiré, comme composition générale, de la *bataille d' Austerlitz* de Gérard.

Je suis rentré dans la ville. La cathédrale est d' un grand style : une nef, une galerie à chaque bas-côté et un transept ; la voûte en bois est d' un agencement fort précieux, simulant les nervures, les coupes renversées et les pendentifs de la maçonnerie ; au-dessus du transept, elle est fond blanc égayé de fleurs rouges et de feuillages verts. Elle porte deux dates, 1530, 1532, sans doute celles de sa restauration. Dans la muraille badigeonnée à grand lait de chaux, je n' ai pas besoin de vous le dire, on montre encore un boulet avec le millésime 1577 ; c' est un souvenir du siège fait par les

espagnols. Le chœur est séparé de la nef par une grille en cuivre et par des balustrades en bois d' un travail précieux et réellement d' orfèvrerie ; toutes sortes de figures, jusqu' à des chiens habillés et portant

p104

des rats dans leurs capuchons, grimacent dans les cartouches entourés de rinceaux ; malheureusement, une affreuse peinture jaunâtre déshonore toutes ces curiosités. Les orgues de Haarlem ont une réputation européenne que semblent bien mériter leurs dimensions considérables, et que je ne leur contesterai point, car je ne les ai pas entendues. Mozart y joua lorsqu' il n' avait encore que dix ans. Au-dessous d' elles, et en guise d' autel, s' élève un groupe de trois femmes allégoriques en marbre blanc, d' un bon aspect, d' une sculpture savante, quoique un peu amollie par les afféteries du dix-huitième siècle, et qui est signé Xavery, 1731. Près de la chaire s' alignent des bancs symétriquement rangés, couverts en crin noir, et portant à leur extrémité un bec de gaz, qu' on allume pendant les services du soir. Le gaz dans une église, c' est un peu le diable dans un bénitier.

Sur la place où se dresse la cathédrale, entourée, selon l' habitude du moyen-âe, par de basses maisons qu' elle domine de sa vaste tour où sonne un carillon, je vois la statue élevée à Laurent Koster, que les hollandais proclament opiniâtrément l' inventeur de l' imprimerie avant Guttemberg ; une

p105

inscription malmène fort ceux qui oseraient en douter. Si les hollandais ont raison, ce serait donc toujours l' histoire de Christophe Colomb, l' éternel *sic vos non vobis* dont sont faites les annales de l' humanité ! En face de la statue s' étend l' hôtel-de-ville, qui est une belle vieille maison en briques, innocemment crénelée, précédée d' un avant-corps ajouté après coup avec la date 1663 et la devise à écouter : *vicit vim virtus !* à droite de la statue de Koster et tout proche de la cathédrale, s' élève un de ces monuments singuliers, dans le genre de l' hôtel-de-ville de Leyde, et qui offrent comme une aberration

du goût espagnol mêlée à quelque chose d' exotique et d' indien. ça a l' air fait à l' emporte-pièce dans d' immenses feuilles de papier rouge et blanc. Un énorme pinacle sur la façade, un pinacle moins grand sur les deux faces latérales, pointus tous les trois, anguleux, chargés de petits obélisques, de petits éteignoirs ; puis une frise ornée d' têtes de boeufs et de béliers. C' est papillotant à l' oeil, malgré une certaine lourdeur essentielle qu' on ne sait trop définir. Autrefois c' était la boucherie aujourd' hui c' est l' hôtel des ventes publiques.

En rôdant par les rues, en béant aux corneilles, en m' arrêtant pour voir un bateau filer dans un canal, ou passer une fille frisonne coiffée de ses ornements d' or, j' aperçus sur une porte une sorte de large pelotte en soie rose enrichie de dentelles

p106

j' allai vite aux renseignements et j' appris qu' à Haarlem, lorsqu' une femme vient d' accoucher, on l' apprend aux passants en mettant sur la porte cet objet dont le nom hollandais, impossible à retenir, à prononcer et même à écrire, signifie : preuve de naissance. Il est rose pour les filles et bleu pour les garçons. Ce bizarre usage fut introduit ici, dit-on, du temps des espagnols. Quand le *signe de naissance* était sur une porte, les créanciers devaient respecter pendant neuf jours le mari de l' accouchée. Quel bon moyen pour augmenter la population !

J' ai repris le chemin de fer. Le rail-way court sur une digue qui, d' un côté, est battue par les lames du détroit de l' Y, et de l' autre borde une immense prairie veloutée, sombre et s' étendant à perte de vue. C' est l' ancienne *mer de Haarlem*, aujourd' hui desséchée, cultivée ; jadis le centre de cette plaine était un marais auquel une violente inondation survenue à la fin du seizième siècle réunit quatre lacs voisins ; les terrains adjacents furent engloutis avec les villages qui les couvraient et la mer de Haarlem fut formée, une mer de onze lieues de circonférence. En 1839, les états généraux décidèrent le dessèchement de ce lac immense ; des canaux furent creusés qui le mirent en communication avec les écluses de Katvyck, trois machines à vapeur furent construites sur des emplacements désignés à l' avance, et, ces préparatifs une fois faits, on se mit à l' oeuvre, dix ans

p107

après le vote des chambres, en 1849. Cinq années
suffirent pour pousser cette mer dans l'océan et
pour donner à l'agriculture une terre merveilleuse
où les prairies verdissent comme par enchantement,
où des villages apparaissent au lointain, où des
maisons de campagne commencent à s'entourer
d'arbres, où les troupeaux marchent par centaines :
c'est un miracle ! Que deviennent les travaux
d'Hercule ? Que pensez-vous de ce *petit*
peuple qui a tiré sa patrie du fond de la mer
et qui rejette la mer hors de son sein quand
cela lui plaît ? Il n'en est pas plus fier et
il pense modestement à dessécher le Zuyderzée.
Nous devrions bien tâcher d'imiter ses grandeurs,
nous qui sommes la nation la plus injustement
vaniteuse du monde et qui avons en France,
selon les rapports officiels, neuf millions
deux cent quatre-vingt-cinq mille quatre cent trente
et un hectares de terres improductives ; nous qui
avons six cent mille hectares de marécages et qui
n'avons pas encore trouvé le moyen de nous mettre
à l'abri des inondations.
Nous entrons à Amsterdam, la grande cité bâtie
sur pilotis, la Venise du nord, comme disent les
gens à belles manières. Je la traverse en voiture
pour me rendre à l'hôtel du vieux Doëlen ; ce que

p108

j'en vois me rappelle *le marché aux herbes*
de Metz qui est au Louvre ; en passant sur le
quai j'aperçois une flottille de bateaux pêcheurs
qui voguent vers le Zuyderzée, avec leurs voiles
rouges brillant au soleil et déjà bleuies par le
brouillard de la mer.

p109

vii 19 février 1857.

j'ai couru aujourd'hui dans Amsterdam, et cette
visite a confirmé ma première impression ; c'est
bien la ville représentée dans *le marché aux
herbes*, elle n'a pas changé ; des maisons en
briques, des fenêtres peintes en noir, un haut

pignon orné au sommet d' une poulie abritée sous un petit appentis en bois peint, des canaux bordés d' arbres où passent des barques sans voiles, des échoppes où sont étalés des légumes ; des gens affairés qui vont, viennent, se hâtent et ne se retournent pas ; une ville populeuse et pleine, une vraie capitale commerciale, en un mot. Le dieu Mercure semble cependant l' avoir délaissée ; il a touché de son caducée

p110

fécondant la jeune Rotterdam qui maintenant, et chaque jour de plus en plus, appelle et retient le commerce de la Hollande ; la facilité des arrivages, je ne sais quel esprit plus moderne et plus hardi y attirent le vrai et respectable négoce pour ne laisser à Amsterdam que l' agiotage et le jeu de bourse. Ceux de Rotterdam parlent de leurs rivaux avec un certain mépris : ce sont des tailleurs de coupons, disent-ils. Cela peut être exact, je les crois sur parole, mais ce n' est pas à un voyageur qui passe, aime les paysages et regarde amoureuxment les tableaux, à décider si grave et si grosse question.

C' est jour de liesse aujourd' hui pour la Hollande, à propos de la fête, de l' anniversaire de la naissance ou de l' avènement du roi, je ne sais au juste ; la ville est pavoisée ; les consuls ont hissé leurs pavillons et le drapeau tricolore des Pays-Bas flotte dans l' atmosphère introublée. J' ai visité le musée d' abord et avant toute chose, vous devez vous en rapporter à moi ; mais je ne veux rien vous en dire encore ; je n' ai fait que l' apercevoir ; j' ai pris langue simplement ; mes impressions sont confuses ; demain je vous en parlerai en détail, car j' y passerai la journée. Le palais royal, auquel je suis parvenu à travers des rues animées, bruyantes et parcourues par une foule rapide, est un grand quadrilatère bâti en pierres de taille, avec de hauts pilastres corinthiens appliqués à sa façade, un fronton très-embrouillé,

p111

trois statues décorant le sommet du tympan et les angles de la corniche, et une coupole en dôme soutenue par des arcades plein-cintre appuyées sur des colonnes ; c' est froid, prétentieux,

et, quoi qu' on ait tenté, un peu caserne. Comme presque toute la ville, il est bâti sur pilotis ; il en a fallu treize mille neuf cent quatre-vingt-quinze pour soutenir sa masse, une forêt ! C' est là son côté vraiment curieux. Je l' ai visité néanmoins, quoique j' aime peu à me promener au milieu de ces demeures désertes, froides et humides, dans lesquelles plane je ne sais quel fade parfum de fainéantise et de servilité. Ce sont des chambres, des salons, des galeries et encore des galeries, des salons et des chambres. Une haleine glaciale s' abat sur vos épaules, à chaque nouvelle porte que vous ouvrez ; quelques rares gardiens errent comme des ombres et récitent aux voyageurs d' aujourd' hui la leçon qu' ils ont psalmodiée aux voyageurs d' hier. C' est l' ancie hôtel-de-ville ; c' est là que se réunissaient ces vaillants bourgmestres, pour la plupart oubliés à cette heure, qui, s' appuyant sur le droit et l' équité, ont affranchi leur pays, ont poussé dehors les espagnols et ont tenu en échec ce qu' on est convenu d' appeler les deux plus grandes nations du monde : l' Angleterre et la France ; ce sont eux, quand Louis Xiv s' écrivait : *quos ego !* qui avaient le droit de répondre :

p112

*maturate fugam, regique hoec dicite vestro :
non illi imperium pelagi !*
qu' y ai-je vu ? Je ne me le rappelle pas trop. Qui a parcouru un palais les connaît tous. Essayons cependant de me souvenir ! à tout seigneur, tout honneur : la chambre du roi ! Elle en dit philosophiquement plus long que bien des livres, car elle a conservé l' ameublement empire qui l' ornait au commencement de ce siècle, alors qu' un soldat couronné couchait dans ce lit à bateau, tout brillanté de rinceaux de cuivre doré. C' est la même tenture en soie jaune plissée, ce sont les mêmes fauteuils, c' est le même tapis. Le dessus de la cheminée est curieux par le tableau qu' il contient, toile importante de Nicolas De Helde Stokade, représentant le *marché aux blés en égypte sous l' administration de Joseph*. ce Joseph passe encore aujourd' hui pour un modèle de timidité et de vertu, et cependant c' est par sa *rouerie*, passez-moi le mot, que, pendant les années de disette, les pharaons s' emparèrent successivement des biens meubles d' abord, ensuite des terres et enfin de la liberté

de leurs peuples ; ce petit mnéger est assez habile pour un innocent. Peu importent l'histoire et ses appréciations ; le tableau n'est pas mauvais, vif en couleur, mais il aurait besoin d'être mieux éclairé pour être vu dans ses détails. Aux murs d'un salon voisin, je

p113

vois un *M C Dentatus refusant le présents des samnites*, peint par Govert Flink, dans ce haut style de fantaisie orientale que Rembrandt avait mis à la mode en Hollande ; c'est assez bon ; seulement, les ambassadeurs samnites sont habillés en turcs du temps de Soliman Le Magnifique, et Curius Dentatus ressemble à un vieux juif qui tient une bourse ; à part cet anachronisme de pittoresque, cela ne manque pas de tournure ; les hommes sont fièrement campés et le coloris est plaisant ; en passant, je regarde un *fabricius dans le camp de Pyrrhus*, par Ferdinand Bol, qui est d'un mélodramatique outré et en dehors de toute proportion. En me penchant du haut d'une balustrade, je puis apercevoir le vestibule où descend l'escalier spécialement réservé au roi ; c'est l'ancien tribunal de la ville. Une frise de marbre soutenue par quatre cariatides abrite trois bas-reliefs très-saillants représentant : *Brutus faisant décapiter son fils ; le jugement de Salomon* et un troisième sujet que je ne puis définir ; ce que je réussis à distinguer, aussi mal commodément placé que je suis, me laisse croire que cette sculpture, un peu violente, a de bonnes qualités de modelé et de mouvement. La salle du trône est une salle sans grandeur et sans caractère ; au fond, sous un dais, le fauteuil orné des armes des Pays-Bas et de leur prétentieuse devise : *je maintiendrai* ; au plafond,

p114

le nom des provinces qui composent le royaume ; dans une armoire vitrée, quelques pennons usés, fanés, réduits en étoupe, jadis conquis pendant les guerres. La galerie de la salle de bal est pavoisée aussi de ces sortes de trophées troués dans des batailles dont nul ne parle plus ; pourquoi ne pas

brûler ces loques inutiles qui ne servent qu' à entretenir des animosités regrettables et dont les peuples ont fait justice depuis longtemps ? Cette salle où l' on danse, et qui ne devrait point être affligée de semblables oripeaux, est ornée en outre de lustres et de girandoles, sujet-empire, à cercles de cuivre, à paillons de cristal, que désavouerait la dernière guinguette des environs de Paris. Je n' ai pas besoin de vous dire qu' il y a là beaucoup de marbre, de pilastres, de cartouches, de statues, de bas-reliefs, enfin tout ce qui constitue l' appareil nécessaire et usité en pareil cas. Cela pouvait être très-beau lorsque c' était un hôtel-de-ville, lorsque ces grands appartements déserts s' animaient aux libres discussions, lorsque la justice s' y rendait, qu' on y envoyait des ordres par delà les océans ; mais maintenant, déshabité et refroidi par la solitude, c' est triste et navrant à parcourir. Je suis monté sur le dôme pour voir la ville. Au-dessous de moi s' arrondit la place du *Dam*, au milieu de laquelle s' élève un petit monument en granit gris que je ne m' attendais guère à voir là, car

p115

il est commémoratif de la guerre soutenue en 1832 par la Hollande contre les belges. Si la Hollande célèbre sa défaite par de telles architectures, que fera donc la Belgique afin d' honorer son triomphe ? Il me semble que, pour être dans la vérité, ce monument devrait être expiatoire. à cause de cette fête royale dont je vous ai parlé en commençant ma lettre, la place est pleine de troupes qui évoluent au battement des tambours et aux fanfares des clairons ; il y a presque autant de soldats que dans les pantomimes de Franconi. Ne riez pas, j' en ai été touché. Un peuple qui, à notre époque, après le vertige dont l' Europe a été saisie récemment, a le courage de n' avoir qu' une armée absolument inutile, est un peuple sage, sérieux, et qu' il faut respecter. Il y a peu de soldats en Hollande, c' est vrai ; mais il n' y a pas un pouce de terrain qui ne soit cultivé, mais les villes s' épanouissent en réel commerce, mais on va aux Indes, on a des colonies immenses, on a fait des prairies avec une mer, on va conduire l' océan à La Haye, on travaille, on élève ses enfants et l' on meurt après avoir bien mérité de la vie. La France a quatre ou cinq cent mille hommes sous les armes, soit ; mais

l' Algérie, à l' heure où j' écris, après vingt ans de possession, n' a pas encore un kilomètre de chemin de fer. Ces quelques compagnies en uniforme que, de si haut, je voyais manoeuvrer, m' ont ému plus

p116

que n' aurait fait le spectacle de dix armées rangées en bataille.
Sur la place descendent les marches de la bourse, précédée d' un portique d' ordre ionique ; la nôtre est corinthienne ou fait semblant ; le veau-d' or n' est pas mal logé à notre époque, et Moïse aurait peut-être quelques raisons de redescendre de la montagne. Des toits rouges, des cheminées qui fument, de hauts clochers pleins de sonneries, des canaux dont l' eau paraît dormir, les mâts des navires qui, dans la brume transparente, s' élèvent comme une forêt ébranchée, le détroit de l' Y, et tout à l' horizon, à peine visible à travers un brouillard de couleur rousse, le Zuyderzée ; dans une prairie un canal s' allonge à perte de vue sous le soleil, et ressemble à une route bleue damasquinée d' argent.
Près du palais s' ouvre, non point le portail, mais la porte de la nouvelle église (niewe-kerke) ; c' est son nom actuel et je ne sais à qui elle était dédiée jadis ; elle a chœur, transept et deux bas-côtés ; elle est badigeonnée à frais, cela va de soi ; la retombée des arcs de la voûte médiale du transept est soutenue par des amours bouffis, peints à neuf et qui se penchent en avant comme s' ils voulaient cracher sur les fidèles. C' est là qu' est ensépulturé l' amiral Ruyter, qui sincèrement fut un très-grand homme. Son tombeau est lourd, d' un style qui rappelle cet insupportable *cavalier* Bernin qui a perdu

p117

saint-Pierre de Rome avec ses oeuvres ; cet artiste fut le Jordaens de la sculpture ; de pareilles mollesses sans la couleur qui peut, au besoin, les excuser, jugez de ce que ça doit être. Je ne vous parlerai donc pas de la grosse Renommée ventrue qui sonne de l' trompette, ni des génies éplorés qui crèvent de gras-fondu, ni des tritons qui soufflent dans leurs conques et qui cependant sont très-habilement

enguirlandés de plantes et de coquilles marines ;
mais je vous dirai que Ruyter, vêtu de son
armure, tête nue et le bâton de commandement à la
main, dort sur sa tombe les yeux clos et les
sourcils froncés encore. Si j' en crois ses portraits
peints (et ils sont nombreux en Hollande), il doit
être fort ressemblant ; son front très-large et
aplati sur sa façade, son nez caré, ses lèvres
épaisses, son menton accusé, ses joues puissantes,
quoique amollies par l' âge et l' obésité, donnent
à sa physionomie une expression peu commune de
fermeté et de volonté implacables. Cet homme devait
avoir l' entêtement du devoir et de la droiture.

De la nouvelle église à l' ancienne église
(oude-kerke), il n' y a que quelques rues, quelques
canaux, quelques ponts ; cela fut vite franchi. En
passant par la maison du gardien, maison proprette
à corridors garnis de carreaux blancs de faïence,
j' arrivai dans une belle nef qui date évidemment
du douzième siècle ; l' ogive est ferme et en
lancette ;

p118

une galerie à contre-arcatures la surmonte ;
l' église est droite, sans transept ; il n' y a
latéralement qu' un seul bas-côté et quelques
chapelles ; elle menace ruine et s' écroulerait
vite, sans doute, si elle n' était soutenue par de
fortes poutres qui traversent le vaisseau et prennent
leur point d' appui contre les pendentifs au-dessus
des piliers ; des clefs de fer consolident aussi
les murailles qu' éclairent, le soir, des candélabres
allumés au gaz, comme dans la cathédrale de
Haarlem. Sur des vitraux brillent en transparence
de grandes peintures et les armes des bourmestres.
Il y aurait, je crois, un grand parti à tirer du
vitrail dans l' architecture moderne ; la facilité
que l' on a maintenant de couler le verre par vastes
plaques, les fours à cuisson que l' on peut faire
bâtir de toute proportion, permettent de donner à
ce genre de peinture des dimensions que
l' insuffisance des moyens industriels lui
interdisait autrefois. Nul tableau, de quelque
façon qu' il soit éclairé, n' aura jamais la vigueur
des tons que l' on admire dans les verrières.
L' avenir, qui certainement ne tardera pas à
formuler une nouvelle architecture, trouvera là,
je n' en doute pas, un de ses meilleurs et un de ses
plus sûrs éléments.

Tous les carillons de la ville étaient en danse et
jetaient leurs vives chansons dans les airs ; du

haut des clochers, des voix d'airain, parfois graves
comme

p119

un mugissement de taureau et parfois claires comme un cri d'alouette, s'appellent, se répondent et sautent allègrement, cadencant leurs mesures et babillant à perdre haleine ; ce sont des cascades de notes cuivrées, de trilles affolées, des fioritures extravagantes, des gammes sonores qui s'élancent sous le ciel, ainsi qu'un concert aérien ; on dirait la fête des cloches.

Savez-vous où j'ai été ensuite, tout en écoutant ces bruits joyeux ? Je vous le donne en cent ! Au jardin zoologique, comme un vrai badaud que je suis. Il est petit, peu ombragé, mais bien distribué. Son entrée n'est pas gratuite, et je n'ai pas regretté le demi-florin que j'ai donné en franchissant le tourniquet. Dans d'étroits enclos où s'élèvent des cabanes, j'ai vu des bisons, des boeufs de l'Inde, avec leur bosse graisseuse sur le cou, leur pelage gris de fer et leurs cornes rabattues derrière les oreilles ; des buffes au museau noir et humide ; des cerfs dont on a scié le bois, par prudence sans doute ; des axis mouchetés ; des lamas à la mâchoire inférieure si disgracieusement avancée ; des yacks aux longs poils et des kangourous au museau pointu. Accroupis derrière les barreaux de leurs cages, trois lions et deux tigres m'ont regardé de leurs yeux jaunes, fixes et pleins d'étincelles ; je passe devant des jaguars, des onces, des chacals, un gros ours blanc couché la tête dans un baquet ;

p120

des perroquets piaillards, des hocco, des grues, d'énormes pélicans qui ont poussé à mon aspect un rugissement guttural très-étrange, des outardes et des phénicoptères. Je me suis arrêté près de cygnes noirs qui allongeaient leur cou à travers les grillages pour attraper du bec quelques brins d'herbe verte. Ils se sont mis à chanter ; le grincement d'une tabatière déjetée est plus harmonieux que leur rauquement aigu. Au reste, ils n'étaient pas mourants, ils n'étaient pas blancs comme ceux de l'Eurotas, et je n'avais pas le droit d'exiger d'eux une symphonie suprême. J'aurais été

heureux cependant de vérifier l'assertion de l'auteur de la *description des eaux de Chantilly*, qui affirme, *de auditu*, que le cygne mâle mourant chante les tons *mi, fa*, et la femelle les tons *mi, re*.

la petite rivière de l'Amstel, qui a donné son nom à la ville (*Amstel-Dam, digue de l'Amstel*), coule près du quartier juif, que j'allai visiter. Figurez-vous ce que peut être, dans une de ces villes de la Hollande, villes propres, soignées, fourbies et dont on dirait que chaque matin on a fait la toilette, figurez-vous l'effet que produit sur le voyageur une sorte de *ghetto* boueux, pouilleux, lépreux, une Babylone d'immondices, une Ninive d'ordures et de trognons. C'est là, dans ce quartier traditionnellement spécial, autrefois fermé chaque nuit par de lourdes portes, que vit, grouille et

p121

pullule une population en haillons troués, en savates éculées, en chapeaux effondrés ; c'est là que, pour la dernière fois, au milieu du dix-septième siècle, fut vu le juif errant. Dans les rues puantes, des vendeuses de vieux chiffons étalent leurs sales marchandises à l'odeur fade, des friturières font crier la graisse infecte ; sur les portes, des enfants qu'on n'a jamais débarbouillés se roulent pêle-mêle avec des épluchures de salade et des arêtes de hareng saur ; aux fenêtres, le long des perches, pendent et flottent au vent les guenilles rapiécées, les chemises effilochées, les jupons sordides. Il sort de là un nauséabond parfum de vieille crasse doublé d'humidité malsaine. Les mendiants vous y assiègent avec des mines quémandeuses, des yeux de travers, des nez crochus et des barbes grisonnantes qui leur couvrent le menton comme une moisissure de mauvais aloi. Ils croupissent dans leur pourriture, poursuivis, par le préjugé qui les pourchasse partout, dans tous les pays du globe, au milieu de toutes les religions, expiation terrible qui ne peut prendre fin, malgré les efforts des hommes sages, et que leur valut le crime d'avoir voulu tuer l'esprit. Et cependant leurs livres ont dit : " celui qui tuera Caïn sera puni sept fois comme Caïn ! " au milieu de ces tanières s'élève un haut bâtiment de bonne mine, à larges fenêtres, où j'entends

ronfler le bruit d' une machine à vapeur. C' est l' établissement où se taillent les diamants ; vous savez que c' est ici que sont taillées toutes les belles pierres de l' Europe ; j' entrai ; les ouvriers sont israélites pour la plupart, mais c' est entretenu par des hollandais, donc c' est propre ! On m' a montré complaisamment et en grand détail la manière de procéder, c' est fort simple.

Le diamant natif, tel qu' il sort des mines, ressemble assez exactement à un morceau terni de gomme arabique ; quelquefois on le livre dans cet état à la taille, mais le plussouvent on le coupe. Ainsi que vous le savez, le diamant seul entame le diamant.

J' ai assisté à trois opérations ; toutes trois exigent une longue habitude et une adresse extrême : *première opération. Coupe.* -sur un court mandrin de bois, on fixe, dans un ciment malléable à la chaleur et très-facilement durci par le refroidissement, la pierre brute ; on étudie et on reconnaît sa veine ; puis, à l' aide d' un fragment de diamant tranchant, également assujetti dans la pâte, on appuie avec force sur l' endroit précisément choisi de la pierre qu' on veut couper, en donnant un mouvement de va-et-vient ; quand la fente est obtenue, on y introduit la lame d' un couteau très-trempé, on frappe un coup sec dessus et la pierre se sépare en deux fragments.

seconde opération. Première taille. -un diamant, fixé comme ci-dessus est frotté fortement contre un autre diamant également immobilisé de la même manière ; c' est une sorte de polissage qui a besoin, pour être bien exécuté, d' une force considérable. Les mains des ouvriers sont entourées de gants qui ressemblent à de véritables armures. Le travail se fait, dans les deux cas, au-dessus d' une petite boîte profonde, afin qu' aucune molécule, si impalpable qu' elle soit, de la poudre de diamant ne soit perdue. Cette première taille se fait en rose ou en brillant, selon le choix des pierres, ou suivant l' indication du contre-maître.

troisième opération. La taille définitive. -le diamant coupé et poli est serti dans un oeuf de plomb, de façon à ne laisser paraître que la portion qu' on veut tailler ; à l' oeuf est fixée une tige

qu' on saisit dans une pince très-forte manoeuvrée comme un étau. On applique la facette du diamant sur une meule de fer plate, qu' une machine à vapeur met en mouvement, qui fait deux mille tours à la minute et qui est enduite de poudre de diamant mêlée avec de l' huile. La pince qui maintient le diamant demeure absolument immobile entre deux pieux de fer, dont l' un s' appuie à sa gauche et l' autre à sa droite, aux extrémités. On charge cette pince avec des poids en plomb, afin d' appuyer plus fortement la pierre contre la meule, et, ainsi,

p124

d' accélérer la taille. L' ouvrier qui me donnait ces renseignements en travaillant devant moi est un vieux juif, le plus habile qui soit dans son métier ; sa besogne lui est payée à la tâche, et il gagne facilement deux cent cinquante francs par semaine. C' est lui qui a taillé le fameux koynor, ce dont il parle avec fierté, et ce qui lui a valu dix mille florins et en outre un beau cadeau de la reine d' Angleterre ; à l' exposition universelle de Paris, il a obtenu une grande première médaille d' honneur.
-et, me disait-il, c' est une chose bien douce pour un ouvrier.

p125

viii 20 février 1857.

les portes du musée n' étaient pas encore ouvertes ; je suis retourné vers le quartier juif, non pas, comme vous pourriez le croire, afin de parcourir de nouveau ses rues malflairantes, mais pour visiter la grande synagogue que les israélites portugais y firent bâtir en 1670. Extérieurement, avec ses murs en briques percés de nombreuses et larges fenêtres, elle ressemble à une de nos fabriques de Normandie ; intérieurement, elle a l' air, avec ses bancs alignés, sa chaire peu élevée et sa malpropreté générale, d' une vaste salle d' école primaire. En haut, derrière des grillages, usage importé d' Orient, les femmes se tiennent dans des galeries particulières ; ce gynécée est soutenu de chaque côté par deux énormes colonnes ioniques. Au fond de la

salle, une sorte d' armoire monumentale en bois du Brésil sert de tabernacle pour enfermer les livres de la loi ; du plafond pendent des chaînettes qui supportent quatre énormes lustres flamands à boule de cuivre et à flambeaux contournés. Cela n' a ni la pompe des cathédrales, ni la froideur sèche des temples protestants, ni la gracieuse élégance des mosquées ; c' est terne et suranné.

En face de cette synagogue, dont les juifs d' Amsterdam semblent très-fiers, et où, selon la coutume orientale, on demeure la tête couverte, s' ouvre un petit portail surmonté des armes de la ville et de deux figurines peinturlurées représentant un mendiant et une mendiante. Je sonnai, on ouvrit, et je me trouvai dans l' ancienne léproserie fondée en 1402, et qui maintenant sert d' asile à des indigents et à quelques fous tranquilles. C' est petit, très-retiré, et les pauvres ladres d' autrefois devaient y vivre en paix. J' ai vu là, dans les chambres de l' établissement, un assez curieux tableau (historiquement parlant) de Van Nieuwland ; il représente la procession que les lépreux avaient accoutumé de faire le premier lundi de janvier ; on les voit dans de grands traîneaux sans roues, vêtus de manteaux rouges et recueillant sur un plat d' étain les aumônes qu' on leur jette de loin ; ils s' avancent en tournant des crécelles dont le bruit avertit de cette contagion qui passe ; le peintre les a

représentés bien propres pour des lépreux, car, s' ils étaient en Hollande ce que je les ai encore vus à Damas, ils devaient être horribles. Une toile tout à fait magistrale de Ferdinand Bol montre cinq administrateurs admettant un petit garçon coiffé d' une gourme épaisse : n' est-ce pas ce que les nourrices appellent le *chapeau* ? les personnages sont fort bien peints, dans la manière un peu froide du maître, mais avec des détails savamment étudiés, des mains merveilleuses et des têtes vivantes qui font penser aux bonnes toiles de Van Dyck. Le nom des recteurs de l' ancienne léproserie et de l' hospice moderne se lit dans un coin sur une belle pancarte de satin ; le premier est Jean-Lambert Hygh, 1511 ; le dernier Gilles Van Der Woort, 1849. J' aurais voulu me procurer le règlement de

l' ancienne léproserie, cela m' a été impossible ;
mais, à son défaut, j' ai trouvé dans une
très-curieuse brochure la façon dont on procédait
en France contre les lépreux, pour les reléguer
loin de la société ; écoutez ces terribles formules
et pensez à ce que devait être la vie de ces pauvres
misérables :

" c' est la manière de recevoir le ladre et mettre
hors du siècle et rendre en sa borde.

" primo. La journée quand on le veult recevoir,

p128

fault qu' il viene à l' église et soit à la messe,
laquelle est chantée du iour, ou aultrement selon la
condition du curé, et ne doit point estre des morts,
si comme aucuns curés ont accoustumé de
faire... etc. "

p130

qui écrira l' histoire vraie de cette effroyable
maladie qui a épouventé le moyen-âge ? Au
quatorzième siècle, il y avait dix-neuf mille
léproseries en Europe (deux mille en France
seulement). Ajour' hui, dans nos pays, on sait
le nom de la lèpre et voilà tout ; en Orient,
sa contrée natale, elle existe à peine. J' ai rencontré
quelques lépreux à Rhodes et à Jérusalem ; à
Damas, il exist encore une léproserie ; je vous
fais grâce des monstres que j' y ai vus ;
les têtes que j' ai regardées, verdissantes dans
les boccoux du musée de Leyde, sont gracieuses et
d' un agréable souvenir en comparaison de ces êtres
innommables qui me demandaient l' aumône avec
une voix sans palais, sans lèvre, sans langue et
sans dents, et qui tendaient vers moi une main
dont les doigts pourris retombaient comme de la
charpie humide et ensanglantée.

En revenant sur mes pas, je me suis arrêté à un
faisceau de tourelles qui étaient les anciennes
prisons de la ville et qui aujourd' hui servent de
magasin à un marchand de meubles. Elles sont au
nombre de six, élégantes, coiffées en éteignoir, et
ceignent de leur gerbe une maîtresse tour bien
bâtie. En face s' arrondit une place où se font les
exécution, qui, grâce à dieu, deviennent de plus
en plus rares en Hollande, où l' on pend encore par
le

vieux système. Les gens progressifs réclament la guillotine comme amélioration ; il me semble qu' il n' y a qu' à abolir la peine de mort purement et simplement ; cela vaudra mieux que les outils les mieux perfectionnés et constituera un réel et vivant progrès.

Avant de vous promener dans le musée, je dois vous dire que je n' en connais pas un au monde qui soit plus mal éclairé ; les jours viennent de côté, et, par conséquent, noient les tableaux, frisent dessus ou les laissent dans l' obscurité ; il y a donc bien des toiles que je n' ai pu voir qu' imparfaitement ; quelques-unes m' ont absolument échappé et j' ai dû prier les gardiens, fort complaisants comme toujours, de vouloir bien en décrocher deux ou trois petites afin que je pusse les regarder. Il faudrait que les gouvernements sussent bien qu' il ne suffit pas, pour avoir un musée curieux, d' accrocher de bons tableaux dans une chambre ; il faut qu' ils soient disposés de certaine façon, sous un angle facile à trouver, exposés à une lumière d' en haut appropriée à leur nature ; certaines toiles ont besoin du grand jour, d' autres d' un éclat très-modéré ; enfin, et pour ne pas me laisser entraîner dans cette digression qui me mènerait trop loin, chaque tableau a, pour ainsi dire, son tempérament particulier qui exige des soins particuliers aussi. Parler de ce sujet, c' est parler dans le désert.

Avez-vous jamais, à notre époque, rencontré quelque part un gouvernement qui se souciât des arts ? Je le cherche encore.

Les honneurs de la meilleure salle ont été faits à la *garde de nuit* de Rembrandt. C' est peut-être le tableau le plus étrange que j' aie vu, et j' en ai vu beaucoup. On n' est pas encore d' accord sur ceci : l' artiste a-t-il voulu représenter une scène de nuit ou une scène de jour ? Le sujet n' est point un chaos, comme on l' a dit ; il est fort simple et se débrouille de lui-même avec facilité.

Un tambour bat le *rappel* et tous les bourgeois de la milice arrivent en se hâtant derrière le capitaine et le lieutenant, qui marchent les

premiers. Il n' y avait point d' uniforme dans ce temps-là, chacun s' équipait à sa guise, *s' habillant d' une loque et s' armant d' un poignard*, selon sa fortune, les circonstances ou son goût. Rembrandt a su tirer un merveilleux parti, au point de vue du coloris, de cette diversité de chapeaux ronds ou pointus, de casques, de morions desquels la lumière tire de larges reflets ; hauts-de-chausse, pourpoints, fraises à l' espagnole, rabats, manteaux, vestes courtes, vestes longues, aiguilletes, noeuds de rubans, bottes à entonnoir, souliers à hauts talons, bas de toutes couleurs, se côtoient et s' avoisinent sans se heurter jamais, tant

p133

leurs teintes diverses sont réunies et comme jumellées par des glacis habiles et merveilleusement choisis. L' harmonie générale de la composition est fauve clair s' appuyant sur un ton brun, où presque toutes les têtes se détachent en vigueur. Le vrai soleil du tableau, l' astre éblouissant qui projette ses lueurs et d' où rayonne une lumière essentielle, est placé au second plan. C' est une petite fille d' une douzaine d' années qui, à travers les jambes de ces gens pressés, court, le corps placé de profil et la tête tournée de trois quarts vers le spectateur. Pour les autres personnages, Rembrandt n' était point libre ; ils étaient des *portraits*, et l' artiste devait les traduire dans leur réalité ; c' est à cause de cela, sans doute, que, pour sa fantaisie grandiose, ce personnage secondaire est devenu principal, et que de cette petite fille il a fait l' héroïne de ce tumultueux rassemblement. Elle est charmante ; la vie jaillit autour d' elle comme la clarté d' une étoile. Il lui a donné cette façon de costume oriental qu' il a toujours affectionné et qu' il sait traiter mieux que nul peintre. Une pèlerine vert très-pâle, orpaillée d' orfévrerie, couvre ses minces épaules et jette un ruban d' ombre transparente sur sa large robe en moire blanche glacée de tons blonds comme du miel ; à sa ceinture pend un poulet blanc attaché par les pattes et une bourse pleine flottante au bout de ses longs cordons. (je vous dirai plus tard

p134

pourquoi ce détail, insignifiant en apparence, me semble prouver que la scène ne représente pas une *ronde de nuit* et se passe en plein jour.) ses cheveux débouclés, d' un ton roux et presque léonin, tombent autour de son cou et sont serrés sur le front par un cordelet de perles d' où s' échappent quelques plumes si légères, si fines qu' on les voit à peine, et qui n' apparaissent plus que comme *repentir*. devant cette enfant, lumineuse et belle comme une petite reine de Saba, s' avance précipitamment un vigoureux gaillard, jeune, brun, accentué, vêtu de rouge, qui marche à grands pas en tirant la baguette de son fusil. On parle, pour la louer, de la couleur de Rembrandt ; soit, c' est là un lieu commun sur lequel je ne veux pas revenir ; mais que dire de son dessin après avoir vu cet homme le pied levé, la tête en avant, le dos incliné, qui paraît s' élancer hors du cadre, tant il est merveilleusement compris et justement saisi dans l' harmonie complète d' un mouvement auquel concourent tous les muscles du corps ? à droite s' avance le capitaine : pourpoint de velours noir serré d' une écharpe rouge, sombrero, fraise tombante et gaufrée, laide figure, rouge et enluminée malgré sa maigreur qui laisse deviner une grosse charpente ; il va, tenant sa canne et son gant à la main, montrant de face son visage ombragé d' une lourde moustache blonde et éclairé de deux yeux bruns ; près de lui, et comme

p135

établissant le parallélisme lumineux avec la jeune fille du second plan, marche le lieutenant, vêtu d' un justaucorps blanc, le cou défendu par un gorgerin d' acier damasquiné d' or exécuté en manière de trompe-l' oeil, et portant, de son bras détendu, une hallebarde dont le dessin en raccourci ferait aujourd' hui reculer tous nos peintres ; il est petit, maigre ou plutôt chétif ; de profil son visage, où pend une longue moustache acajou, accuse une certaine fermeté ; il est impassible, et pourtant un imprudent, encasqué d' une salade ornée d' une couronne de feuilles de chêne, et qu' on n' aperçoit que de dos, flambe une arquebuse jusque sur le bord de son chapeau de couleur grise. Dans le coin, un homme déjà vieux, à la face épatée, un buveur, sans doute, pour ne pas dire un ivrogne, tape sur son gos tambour constellé de clous d' argent. Derrière eux la compagnie se presse en

désordre, pêle-mêle : les uns, ceux du fond, tenant leurs piques ; les autres, ceux du premier plan, arrangeant leurs mousquets, les chargeant ou avivant la mèche ; debout sur les marches d' un monument qui se dessine confusément, l' enseigne agite le drapeau ; à gauche de la bannière déployée se montre un groupe de trois hommes, dont l' un porte une rondache, et qui ont des têtes accentuées avec un si profond sentiment de la vie, que l' oeil ne peut s' en détacher. De ce côté, la toile se ferme par un garde

p136

tenant sa pique et assis à moitié sur une borne ; près de lui court un enfant portant une large poudrière. Je n' ai pu détailler tous les personnages, dont, au reste, les noms sont écrits sur un cartouche fixé à une colonne qui surgit au fond ; je n' ai pu vous décrire une à une toutes ces physionomies qui regardent, qui parlent, qui écoutent. Ces figures sont des portraits, je vous l' ai dit ; quelques-unes sont donc forcément, pour rester dans la vérité du sujet, communes, lourdes, sans beauté ; d' autres, au contraire, sont charmantes et d' une finesse extraordinaire ; je citerai, entre autres, celle d' un jeune homme debout, à droite, près de la colonne ; il tient sa pique en main et a la tête serrée d' un morion ; ses traits délicats et un peu maladifs, la douceur de son regard, la régularité ingénieuse de ses yeux et de ses lèvres en font un des plus parfaits modèles de beauté qu' on puisse rencontrer. Au reste, vous l' avez remarqué souvent, sans doute, dans les têtes les plus laides, dans les bourgeois les plus impossibles, dans les servantes les plus dépenaillées, Rembrandt sait toujours découvrir et faire voir le trait saillant, le trait divin, celui qui, entre tous, sépare l' être de la brute. Chez les uns, et je parle des plus repoussants, ce sont les yeux, auxquels il sait donner une profondeur qui traverse l' âme et une intensité de regard qui fait presque peur à la longue. Chez les autres ! C' est la bouche ! Qu' il sait

p137

entr' ouvrir pour des douceurs d' haleine inconnues, pour des sourires sérieux que l' intelligence connaît

seule, pour la vie, enfin, qu' il sait surprendre et fixer dans chaque trait, dans chaque ligne, dans chaque geste, et cela, chose étrange, sans une seule exagération de mouvements, sans violence d' attitudes, par la seule force et la seule connaissance de la vérité. Ce tableau de la *garde de nuit* est une preuve de ce que je vous dis : au premier aspect, c' est une grande confusion, c' est une sorte de tohu-bohu d' ombres et de clartés où l' oeil cherche en vain son point de repère ; ces gens courent et se heurtent ; ce n' est pas une foule, c' est une bousculade ; puis, peu à peu, quand le regard, accoutumé à cette surprise de la couleur, a reconquis sa sérénité, on voit la scène se débrouiller, chaque personnage prendre sa place, chaque figure s' animer de son expression, et on comprend alors que ce qu' on avait cru être du tumulte n' est que la vie telle qu' elle a dû se manifester au moment même choisi par l' artiste, et on ne conçoit pas que ces miliciens empressés puissent avoir, à cet instant précis qui les représente, d' autres attitudes, d' autres gestes, d' autres physionomies. C' est là le comble de l' art, et c' est là ce que j' admire surtout et avant tout dans Rembrandt.

Quant à la façon dont il a distribué la lumière dans cette toile, elle est tout à fait arbitraire, ce

p138

qui, je le dis à regret, lui est arrivé souvent et selon les besoins de ses colorations préconçues. Les deux points lumineux sont la petite fille et le lieutenant, deux *blancs* qui se détachent et reluisent sur l' ensemble général ; tout le reste de la composition est dans l' ombre ou du moins dans la demi-teinte, à l' exception des têtes qui brillent en relief sur les fonds bruns. Je crois l' art des clairs obscurs moins difficile à pratiquer savamment qu' on ne l' a dit ; les oppositions violentes d' ombre et de lumière sont d' une réussite presque toujours certaine au premier aspect ; souvent renouvelées elles fatiguent, car leurs effets sont presque constamment et forcément les mêmes. Je crois qu' il est plus aisé de peindre des personnages sous des jours frisants, éclairés par des clartés de convention et distribuées, avec préméditation, en dehors des lois physiques, que de les représenter en pleine lumière, je dirais même en plein air, avec l' éclat presque uniforme d' une atmosphère ambiante autour d' eux, comme excellait à le faire Paul Véronèse, qui est

certainement le plus grand luminariste de tous les peintres. Il est facile de donner du relief et de la vigueur à un visage, lorsqu' on noie d' ombre toutes les parties qui l' environnent ; mais c' est un inconcevable tour de force que de peindre des personnages, sous le ciel ouvert, sans projection d' ombre, sans autre modélé que celui de leurs propres formes, dans un

p139

jour d' aplomb qui ne cherche par ses angles pour obtenir des oppositions factices, ainsi que je le vois dans les *noces de Cana* que nous possédons, ou dans l' *enlèvement d' Europe*, du palais des doges, à Venise. Dans la *garde de nuit* l' effet obtenu est immense, mais le moyen est trop visible ; or, il ne faut jamais dévoiler son dieu.

La couleur de ce tableau est devenue proverbiale ; elle est étourdissante, elle aveugle, elle est poussée aussi loin que possible, au delà elle serait dangereuse, j' allais dire coupable ; elle procède par empâtements violents reliés entre eux par des glacis que les restaurations ont un peu fatigués ; mais, parfois aussi, elle semble affolée et comme prise de vertige lorsqu' elle s' élève en reliefs réels sur les fraises blanches et sur les damasquinures des gorgerins.

Quoi qu' il en soit de ces observations, que l' impartialité placée dans l' absolu a toujours le droit de faire, ce tableau est un chef-d' oeuvre, moins peut-être par sa beauté que par son étrangeté et sa force saisissante. Il étonne, il éblouit, il écrase, mais il ne charme pas ; il manque de ce qui fait la grandeur des maîtres, même dans leurs violences les plus excessives, il manque de sérénité, et n' a point modifié en moi cette opinion que la *leçon d' anatomie*, peinte dix ans avant, est la véritable pièce capitale de l' oeuvre de Rembrandt.

Dans cette dernière toile je trouve autant de

p140

lumière, autant de composition, autant de dessin, autant de difficultés vaincues, autant de vérité, autant de coloris, et je ne vois pas ces exaspérations inutiles de la brosse, ces effets conquis à force de recherches, ces négligences

intentionnelles, il est vrai, mais blâmables. Dans la *leçon d'anatomie*, il me paraît un maître absolu ; dans la *garde de nuit*, il me semble presque en décadence sur lui-même ; car l'exagération outrée n'est souvent que de la faiblesse.

Est-ce une garde de nuit ? Je ne le crois pas ! Nulle torche ! Nulle lanterne ! Ce ne sont pas, comme on l'a cru, des bourgeois qui sortent en hâte, le soir, pour aller recevoir je ne sais quel prince étranger ; ce sont de braves miliciens de la ville qui se réunissent, au son du tambour, pour aller faire l'exercice de la cible, et qui recevront des mains d'une jeune fille, selon l'habitude, le modeste prix de leur adresse, cette volaille qu'elle porte pendue à sa ceinture ; les piquiers qui les escortent feront, selon l'usage, la haie autour d'eux ; car c'est ici un simple exercice commandé, et non point un de ces importants concours d'arquebusiers où les prix, décernés en grande pompe, étaient des vidercômes d'ivoire orfévrés d'argent ou des roehmer montés en vermeil. Rembrandt a été payé par un certain nombre de miliciens pour faire leurs portraits (leurs noms inscrits en font foi), il les a

p11

groupés, selon les besoins de sa composition, dans l'exercice d'une de leurs occupations les plus fréquentes. S'ils s'élancent le soir afin de recevoir un prince, pourquoi chargent-ils leurs armes, et pourquoi le lieutenant est-il si peu surpris qu'on lui flambe un fusil jusque sur son chapeau ? Ils vont à la cible, et voilà tout ; la scène se passe en plein jour. Le doute seul est une preuve que, trop emporté par ses rêveries de clair-obscur, l'artiste n'a point donné à son tableau la coloration que le sujet exigeait.

Il y a aussi dans une autre salle un tableau de Rembrandt qui représente les *syndics de l'ancienne corporation des marchands de draps à Amsterdam*. Ce sont six hommes vêtus de noir, à rabats blancs, assis derrière une table couverte d'un tapis de Perse rouge. C'est fort beau, plus sage que la *garde de nuit*, quoique trop empâté aussi et déjà fait dans cette dernière manière qui a donné à quelques-uns de ses tableaux l'apparence de bas-reliefs colorés.

Le *banquet de la garde civique à Amsterdam, à l'occasion de la paix de Munster en 1648*, fait pendant, dans la salle principale, à la

garde de nuit. ce tableau est de Van Der Helst ; une belle gravure en a été envoyée à notre exposition universelle. C' est le diamant de la Hollande, dit-on : je ne trouve pas. Le sujet était ingrat à traiter ; des bourgeois, plus ou moins habillés en soldats, ne sont pas faits pour

p142

donner naissance à un bien illustre chef-d' oeuvre, à moins qu' ils ne soient *traités* par un artiste surhumain, comme Rembrandt ; les uns boivent, les autres mangent, assez malproprement même, car ils tiennent sans façon leur viande d' une main et leur couteau de l' autre ; ils causent entre eux, se serrent les mains, s' offrent des coupes d' orfèvrerie, tiennent de longs verres de Bohême où moussent les vins dorés du Rhin, et se livrent à une joie hollandaisement calme. Je reconnais toutes les qualités qui dominant dans cette vaste composition, où chaque figure est un portrait ; j' admire le modelé, je dirai mieux, la ressemblance des têtes, le fini des mains, l' habileté des étoffes ; mais je vois des nuances mal associées et criardes, je vois des contours secs et nerveux ; je vois, au premier plan, un étrange abus de détails, qui donne toute l' importance au tambour qui a joyeusement battu pour répandre la bonne nouvelle, je vois, pour tant de personnages, une toile trop basse qui ne laisse pas au ciel le développement dont il a besoin pour faire suffisamment valoir les figures ; je vois au centre de la composition des bleus exagérés qui tirent l' oeil et le fatiguent ; enfin je vois que c' est une première toile de troisième ou quatrième ordre, mais je vois que ce n' est point un chef-d' oeuvre. à La Haye je vous ai parlé des frères de Witt ; voici leurs portraits peints par J De Baan. Jean, le

p143

grand pensionnaire, est costumé de velours noir ; son visage busqué, aux yeux foncés, à la lèvre autrichienne, est d' une grande bienveillance ; il est maigre, grand et d' une élégance qu' augmente encore la beauté extraordinaire de ses mains. Son frère Cornélis a une physionomie plus douce encore, et ressemble quelque peu à un chien épagneul ;

ses traits sont à la fois maigres et mous et indiquent, par leurs grosses lèvres et leurs yeux franchement ouverts, une bonté prévoyante et pleine de pardon. Le même peintre a représenté les deux frères après leur mort, pendus par les pieds, à un gibet, noyés de sang, la tête coupée, la poitrine ouverte, le coeur arraché, le ventre déchiré, horribles et effroyables.

On montre ici avec orgueil un Gérard Dov qui a une réputation européenne, c' est l' *école du soir* ; c' est puéril à force de minutie, c' est peint avec des cils d' enfant nouveau-né, et j' avoue que je ne me suis pas senti le courage, les yeux encore pleins des lumières de Rembrandt, de m' extasier sur quatre différents effets de chandelle.

Je cite simplement, et pour mémoire, de très-vigoureuses *natures mortes* de Hondekoeter ; un beau cadre de Van Dyck contenant le doux et radieux portrait des *enfants de Charles Ier* ; deux harmonieux tableaux de Van Ostade, l' un représentant l' *intérieur de son atelier* et l' autre un

p144

paysage ; une magnifique et verte *cascade* de Ruysdaël ; un joli sujet de genre de Terburg très-semblable à celui que nous possédons à Paris ; une *bénédiction de Jacob par Isaac*, qui a un grand style et de fort belles têtes, par Flinck ; un terne et assez grisâtre tableau représentant *une femme et un enfant dans un vestibule*, par P Hoog, peintre souvent trop vanté, selon moi ; une théâtrale, molle, mais bien composée *descente de croix* par Crayer ; un très-beau *paysage* de Guyp, vert, transparent et profond ; un *massacre des innocents* par Van Haarlem, qui n' est que la reproduction légèrement modifiée de celui que j' ai vu à La Haye ; un *Orphée*, une *vache rousse* de Paul Potter qui ont des qualités de paysage une *chasse à l' ours* que je trouve hideuse, dure, sèche, en bois, sans vérité et ridicule de mouvement, car j' y aperçois un chien, ceci est littéral, qui grimpe à un arbre pour atteindre un ourson fuyant à travers les branches.

p145

ix 21 février 1857.

j' ai fait aujourd' hui ce que les touristes aiment à appeler " le pèlerinage à la maison de Pierre Le Grand. " à neuf heures du matin, j' étais sur un des quais d' Amsterdam qui baigne dans le détroit de l' Y, et je montais à bord d' un bateau, ou plutôt d' un bac à vapeur. La ville, toute voilée encore par les brumes matinales, s' élevait confusément dans le brouillard. En face de moi débouche, par de larges écluses, le grand canal de la Hollande, canal qui, partant du Texel pour aboutir à Amsterdam, est, au dire des gens du métier, un chef-d' oeuvre de difficultés vaincues, et qui, par la cherté et la lenteur obligée du halage, donne à Rotterdam un avantage dont elle abuse aujourd' hui pour se développer sans mesure

p146

aux dépens de son ancienne capitale. Nous sommes partis, nous avons côtoyé un beau bric revenant des Indes, et qui entrainait, les vergues en berne, remorqué par un steamer. Dix minutes après, nous étions débarqués sur une languette de terre, c' est-à-dire sur une digue, où nous trouvions une voiture qui promptement fut attelée et prête à partir pour Saardam.

La route suit la digue ; d' un côté elle s' appuie contre des prairies quadrillées de canaux ; de l' autre elle descend, par une pente talonnée de larges dalles, jusque dans la mer, où j' aperçois des goëlands qui se laissent bercer paresseusement par les vagues et qui ressemblent de loin à un chapelet d' oeufs posé sur les flots. Tout est calme ; le soleil se lève et dévore le brouillard ; dans les prés, les paysans travaillent parmi les troupeaux : montés dans une sorte de bateau plat, ils curent les canaux à l' aide d' une large cuiller emmanchée d' une perche, et retirent une vase épaisse et noire qui leur sert plus tard à engraisser leurs terres, qu' ils exhausent ainsi peu à peu. à l' horizon, parfois le ciel est rayé par le panache de fumée d' un paquebot qui passe ; çà et là apparaissent de petites maisons abritées sous des arbres, et d' où sortent des enfants qui courent en criant après la voiture ; au loin on voit poindre, comme un guidon, le clocher de Saardam.

Mais ce n' est point Saardam qu' il faut dire, c' est

p147

Zaandam. en effet, la petite rivière de Zaan, qui traverse la ville, lui a donné son nom ; la géographie a été trop bonne courtisane, car, en commémoration du séjour du czar Pierre, elle a débaptisé la ville et l' a appelée Saardam (*czardam*). les hollandais ne se laissent point prendre à cette flatterie, et ils ont conservé l' ancienne et seule vraie dénomination ; je ferai comme eux, si vous voulez bien le permettre. *Zaandam* s' arrondit autour d' une anse mignonne formée par le détroit de l' Y. C' est vif, joyeux et très-monté en couleur. Les bateaux avancent leur beaupré jusque sur les quais, où sont rangées des maisons de bois peintes en vert, en gris, en rose, réchampies de nuances claires qui sont d' un effet imprévu et d' une gaieté agréable pour les yeux fatigués, en Hollande, par les tons uniformément rouges de la brique. La construction de ces espèces de châlets, couverts en tuiles souvent vernies, ressemblent à celle des barques normandes : elle est à *clins*, c' est-à-dire que les planches qui forment les murailles sont légèrement uperposées les unes aux autres, comme les ardoises d' un toit ; cela tend encore à rompre la monotonie des surfaces planes, et donne à ces petites demeures des apparences pleines d' une fantaisie amusante. J' ai vu bien des moulins depuis que je suis dans les pays-bas, mais jamais encore je n' en avais tant vu qu' autour de *Zaandam* : c' est un tourbillon d' ailes qui voltigent à tous les coins

p148

de l' horizon. Dans les prairies même, les cultivateurs en mettent sur le bord des canaux, moulis ignes de Lilliput, il est vrai, mais qui, vannant les eaux de leurs petites aubes, en facilitent l' écoulement.

Sous l' apparente modestie de cette ville étroite, on sent je ne sais quelle richesse de bon aloi : elle est cossue, comme on dit à Paris ; aussi les gens y sont peu empressés, et c' est avec bien du mal, bien des lenteurs, bien des pourparlers, que j' ai enfin obtenu de manger à peu près un bifteck qui n' était pas cuit. Il n' y a qu' une auberge dans la ville, et l' on s' en aperçoit vite à la façon piteuse dont on y est servi. N' en déplaise au crédit mobilier, j' aime assez la concurrence ; chacun y gagne.

La fameuse maison de Pierre Le Grand tombe en

ruines, elle craque, elle se disjoint, elle est à jour. Pour la protéger, on l' a enveloppée d' une construction en briques, de sorte qu' elle ressemble à ces miniatures de châlets qu' on achète en Suisse et qui sont contenues dans des boîtes qui ont elles-mêmes la forme d' un châlet. C' est une vraie cahute de pêcheur, composée de deux pièces, garnie de fenêtres croisillonnées de plomb, et si basse qu' on touche de la main les poutres du plafond. Le lit ressemble à une planche dans une armoire ; la table est large ; les fauteuils, il y en a trois, ont un siège triangulaire en bois dont le sommet s' appuie contre un dossier

p149

formé d' un simple rondin d' où s' élancent deux bâtons qui sont les bras. C' est peu douillet, et le cuir de Russie seul peut s' en accommoder. Dans la chambre à coucher, une haute cheminée à chambranle plat de faïence émaillée, à plaque de fonte, à manteau de bois noir, s' élève contre un des panneaux. Dans le linteau supérieur on a encasté une tablette de marbre blanc sur laquelle je lis : *petro magno, alexander.* cette familière inscription m' a paru d' une modestie douteuse. Plusieurs souverains, venus en curieux dans cette chaumière à laquelle je trouve, malgré moi, quelque chose de puénil et de *poseur*, ont fait graver leurs noms, leurs titres, la date de leur visite, sur des marbres blancs accrochés aux murailles. Ces murailles, du reste disparaissent littéralement sous les inscriptions de toutes sortes dont on les a affligées ; tous les badauds, tous les béotiens des quatre parties du monde ont tenu à honneur de graver là leurs noms inconnus et ridicules. J' espère que le gouvernement hollandais aura un jour la bonne idée de faire donner quelques coups de rabot sur cet amas d' inepties, qui rappelle involontairement ce vers si fréquemment cité au collège : *nomina stultorum semper parietibus insunt.* et cependant, sur une table, trente-deux cahiers très-gros sont entassés, qui contiennent les noms

p150

de tous les visiteurs. Des drapeaux russes et hollandais s' étendent contre le plafond comme une

tenture bigarrée de blanc, de rouge et de bleu.
à côté de cette chambre s' en ouvre une autre
décorée des portraits de Pierre et de sa femme
et d' un tableau donné par M Anatole Demidoff.
Là aussi, sur les portes, les murs, les solives,
les linteaux, les volets, je vois des noms plus
nombreux que les sables du désert. Ai-je besoin
de vous dire que quelques riches enthousiastes
ont abusé de leurs bagues en diamant pour rayer les
vitres, toujours sous le prétexte d' inscription.
C' est révoltant de bêtise.

Dans cette maison de bois, datée 1696, qui a été
durement secouée par une inondation en 1825, et
dont le parquet est tout déjeté, je n' ai eu aucune
pensée philosophique de circonstance, je ne me suis
point attendri à l' idée de ce législateur à coups de
hache dormant sur ces quatre planches, je n' ai point
fait de parallèle historique, je n' ai point récité
les vers de *la pétréide*, je n' ai point admiré
l' inscription dictée par l' empereur Alexandre :
rien n' est trop petit pour un grand homme ; je
n' ai point évoqué l' ombre des vieux rois ; je n' ai
point frémi en pensant à l' avenir de la puissance
russe, parce que je n' y crois guère, et je m' en
suis allé, comme un simple mortel, sans demander
à Dieu de donner au monde un génie pour le diriger,
car j' ai cette

p151

conviction baroque que les peuples sont assez grands
pour se gouverner tout seuls.

Il y a, selon moi, à Zaandam quelque chose de bien
plus curieux que cette impériale mesure, c' est la
rivière, c' est la Zaan, qui, au moment où je la
regardais, brillait au soleil avec de longs filets
d' argent. Elle est large, limpide, peu encaissée ; je
n' ai pas besoin de vous le dire, l' encaissement des
fleuves est inconnu en Hollande ; sur chacune de
ses rives s' élèvent ces jolies maisons colorées,
tout entourées d' arbres, de jardins, et derrière
lesquelles on voit tourner les moulins agiles. Ces
constructions peintes m' ont presque rappelé les maisons
de Constantinople. Grâce à une batelière, qui
navait rien de commun avec celles qu' on célèbre
dans les romances, j' ai traversé la Zaan ; puis
je me suis promené dans la ville, admirant son
bien-être, son élégance irrégulière et le repos
profond dans lequel elle paraît endormie.
L' habitude de voir fréquemment des étrangers a
donné à ses habitants l' usage de saluer
indifféremment les étrangers d' un *bonjour*

ou d' un *good night*, quelle que soit l' heure
de la journée.

Je suis remonté dans ma carriole ; nous avons refait
en partie la route que nous avons déjà parcourue
sur le dos de cette large digue serpentant à grandes
courbes au-dessus des prairies qui semblent plus
basses que le niveau de la mer ; puis nous avons

p152

brusquementourné à gauche, vers le nord, à
travers un village étalé au bord du détroit. Nous
longeons un canal où passent des navires
remorqués et des bateaux qui reviennent d' Amsterdam,
où ils ont été le matin porter du lait au marché.

L' air est froid, l' horizon est clair ; la prairie,
galonnée par l' argent des canelets, s' étend douce
et grasse sous les yeux avec un charme infini ;
au lointain, quelques bouquets d' arbres
se groupent autour de maisons à toit rouge ; des
vanneaux fouillent la terre et voltigent
auprès des moutons ; des canards s' ébattent dans
les petits étangs ; des oies, blanches comme des
cygnes, lustrent leurs plumes à coups de bec ; des
vaches noires lèvent la tête en mugissant ; les
paysans qui cheminent soulèvent leur bonnet pour nous
saluer ; c' est la sérénité du calme, de l' abondance
et de la force. C' est un beau pays que la Hollande,
et je ne puis me lasser de l' admirer.

Cependant, malgré cette admiration, il faut que
je vous dise quelques mots du village de Broeck,
qui est bien la fantaisie la plus cocasse que jamais
chinois ivre d' opium ait pu rêver. Quitte à me
répéter souvent, je vous ai parlé plusieurs fois
de cette méticuleuse propreté qui donne à la
Hollande, entre les autres pays, un caractère
absolument spécial. Dans les villes, j' ai vu des
marchands parcourir les rues et vendre aux
ménagères toutes les poudres et tous les liquides
en usage pour le polissage et le

p153

nettoiemment : émeri pour les fers, rouge de Venise
pour l' argenterie, blanc d' Espagne pour les vitres,
tripoli et charbon pulvérisé pour les cuivres,
briques anglaises pour les planchers, grès porphyrisé
pour les dalles de marbre, eau-forte, eau seconde,
brosses, peaux, tampons, plumeaux ; une pharmacie

et une quincaillerie complètes ; j' ai lu, sur des placards, qu' il est interdit aux domestiques de jeter devant les maisons des eaux et des ordures ; j' ai vu des conducteurs de tombereau aller chaque matin frapper aux portes et recueillir, les uns les cendres de tourbe brûlée, les autres les épluchures de cuisine ; j' ai vu partout, chez les hollandaises, un besoin de frotter, de laver, de nettoyer ; j' ai vu partout une inconcevable propreté ; mais à Broeck, cette manie devient furieuse, c' est de l' hystérie. Il est défendu d' entrer dans le village avec des chevaux ou des chiens, dans un but que vous comprendrez facilement ; les rues sont formées de briques de trois espèces : les unes agencées en trottoirs, les autres en bordures, les dernières enfin en chaussée proprement dite : toutes sont, chaque jour, fourbies et savonnées à la main : les premières avec de larges brosses, les secondes avec des brosses à ongles, les troisièmes avec des brosses à moustaches ; les interstices même sont soigneusement nettoyés avec des cure-dents ; on n' y aperçoit pas un brin d' herbe folle, pas une plume d' oiseau, pas un grain de poussière,

p154

ça en est aride. Le long des maisons on voit de larges crachoirs en pierre, garnis de grès pilé, à l' usage des fumeurs, qui ne peuvent se promener qu' avec une pipe garnie d' un couvercle, et, sous aucun prétexte, jamais avec un cigare allumé, afin d' éviter que les cendres ne se répandent sur ce pays immaculé. Les domestiques sont tenus d' aller le matin, à cinq heures en été, à six heures en hiver, battre les vêtements et cirer les chaussures dans les prairies voisines, à cinq cents pas au moins du village et sous le vent. En automne, des enfants payés *ad hoc* sont chargés de ramasser les feuilles au fur et à mesure qu' elles tombent, et vont les jeter dans des trous recouverts d' un plancher et d' où le vent ne peut les enlever pour les éparpiller de son haleine. Si la salle de la loterie, à La Haye, est le paradis des araignées de la Hollande, Broeck en est l' enfer.

J' ai visité un jardin ; sur sa grille principale je lis ces mots : *vrede zydeningang* : paix en entrant ! On ne peut savoir jusqu' où va la puérité humaine, et je ne sais comment des hommes peuvent vivre dans cette nature factice, rapetissée et odieusement mesquine. Sur de petits canaux, de petits ponts rustiques et japonais ont jeté leurs petites arches ; de petits obélisques s' élèvent à côté de

petits pavillons chinois, de petites chapelles gothiques, de petits temples corinthiens ; sur les bassins

p155

nagent des cygnes et des canards en zinc qui se heurtent avec un bruit de casseroles quand le vent souffle trop fort ; dans une chaumière, des automates, grandeur naturelle, d' hommes et de femmes, mis en mouvement par une criarde mécanique, filent, tissent et dévident ; çà et là, sous des bosquets taillés en losanges, en berceaux, en triangles, en couronnes, en étoiles et en croix, apparaissent des divinités de l' Olympe, si fort badigeonnées tous les ans que leurs formes engluées de peinture n' offrent plus que des contours empâtés et douteux. On fait la barbe tous les matins au buis des allées ; on peigne les arbres verts, et d' heure en heure on ratisse les allées pour effacer la trace des pieds indiscrets empreinte sur leur sable bluté au tamis. Chaque maison a deux portes : l' une sert aux usages journaliers ; l' autre ne s' ouvre que dans les trois grandes circonstances de la vie : le baptême, le mariage et l' enterrement. Une couche de frais badigeon est chaque année appliquée à ces maisons reluisantes ; on visite leurs toits pour arracher les mousses parasites ; on lave les tuyaux de cheminées salies quelquefois par les oiseaux du ciel, et l' on change de chaussure avant de franchir le seuil. La vie doit être horrible ici, et cependant cette propreté folle est préférable à l' outrecuidante et catholique saleté de nos villages français.
Par la même route, je regagne mon point de

p156

départ, mais en chemin je m' arrête pour visiter une métairie. Là, j' admire. Ce n' est point une ferme, à proprement parler, c' est une vacherie ; car, dans ce canton, il n' y a que des prés et point de champs ; la litière des animaux est en foin. C' est d' une santé et d' un confortable extraordinaires. Dans une chambre où jouaient cinq marmots frais, roses, blonds et débarbouillés, ce qui ne s' est jamais vu dans une ferme française, je suis reçu par une jeune femme d' aspect maladif, qui me montre la maison

où tout est solide et reluisant ; par une salle pavée de dalles de marbre blanches et noires et où sonne une belle horloge à carillon, nous entrons dans la laiterie, si propre qu'elle n'a point d'odeur, où sont rangés sur de larges tables ces gros et ronds fromages de Hollande, à la célébrité desquels je ne me sens pas le courage de concourir, car ils me rappellent trop les tristes soupers du collège. Les meubles sont lustrés, les cuivres brillent ; aux murailles pendent quelques images encadrées, sur le plancher s'étendent des nattes de roseaux. Nous parcourons la vacherie ; une sorte d'ornière, ménagée dans la brique, suit l'étable dans toute sa longueur et arrive juste au niveau des pieds de derrière des vaches ; vous comprendrez facilement à quel usage cette fosse étroite est destinée. À l'aide d'une corde fixée au plafond, la queue de l'animal est attachée de manière à lui laisser sa position

p157

naturelle et la faculté de s'émoucher lorsqu'il est debout, mais aussi de façon à la lui retrousser lorsqu'il se couche et à le garantir des souillures grossières qu'elle ne manquerait pas de ramasser et de répandre. C'est fort ingénieux, très-simple et ne peut être que bon pour la santé des animaux, qui, je crois, n'ont rien à gagner en se vautrant, comme chez nous, à travers les ordures dont leur litière est toujours encombrée. Autour de la maison s'élèvent des tas de foin, carrés et abrités par un toit mobile, glissant à volonté à ses quatre angles sur des poutres fichées en terre, ce qui permet de le monter ou de le descendre suivant la hauteur des meules.

Les paysans sont très-riches dans cette partie de la Hollande ; les bestiaux et le fromage leur rapportent gros. Leur luxe principal, celui dont ils font volontiers parade, consiste en une tabatière d'or massif, d'une dimension et d'une pesanteur extraordinaires ; ils ont presque tous une voiture particulière, et quand ils vont à la ville, les jours de marché, ils ne reculent pas devant un copieux déjeuner arrosé de plusieurs bouteilles de vin de Champagne.

Nous sommes repartis, nous hâtant pour ne pas manquer le bateau à vapeur, mais en vain, car il fumait déjà au milieu du petit détroit lorsque nous arrivâmes. Nous prîmes un canot qui nous conduisit

p158

facilement à Amsterdam, en passant à travers les barques de pêcheurs qui rentraient. La nuit planait déjà au-dessus de la ville lorsque j' ai mis pied à terre sur ses quais ; les rues étaient presque désertes ; la brume bleuâtre donnait aux canaux des profondeurs inaccoutumées de perspective ; les clochers carillonnaient dans le lointain ; les mâts des navires noyaient leur sommet dans l' obscurité ; cela était calme et très-grand.

p159

x 22 février 1857.

j' ai traversé bien des rues et bien des ponts ce matin pour arriver au bateau à vapeur qui doit me conduire à Harlingen. C' est en passant dans les quartiers peu fréquentés, où les canaux sans quai et sans bordure baignent directement le pied des maisons, que j' ai compris la ressemblance qui existe entre Amsterdam et Venise. Cette ressemblance est bien lointaine, en tous cas, car à la cité hollandaise il manquera toujours le silence, la solitude et l' aspect artistiquement monumental qui font de la vieille " reine de l' Adriatique " une ville unique et incomparable. C' était la première fois de l' hiver que les glaces chassées de la mer du Nord dans le Zuyderzée permettaient au steamer de reprendre son service ; aussi le pont était-il fort encombré

p160

de passagers, parmi lesquels un groupe animé se distinguait par ses rires et ses éclats de voix. C' étaient des commis voyageurs belges ou français ; j' eus soin de m' en tenir prudemment à l' écart.

Amsterdam eut bientôt disparu derrière nous. Les villages que nous apercevons ressemblent, dans l' éloignement, à des ombres chinoises de couleur grise ; les toits des maisons, construites derrière les digues, paraissent comme de petites pyramides ou comme ces tumulus gaulois qui, sur les côtes de notre Bretagne, servent de point de repère aux navigateurs. Au-dessus des flots, et les rasant

de leur aile infatigable, passent des bandes de canards, de cette espèce que les orientaux nomment des âmes en peine ; les voyant sans cesse parcourir la surface de leurs mers bleues, ils pensent que ce sont des esprits criminels que Dieu a condamnés à errer toujours, sans jamais pouvoir se reposer. Les rivages sont naturellement si bas en Hollande que, par moments, on les perd de vue dans le Zuyderzée ; parfois nous sommes, selon la vieille expression, entre le ciel et l' eau, et l' on peut s' imaginer qu' on est emporté sur les océans lointains. Chaudement enveloppé, assis sur un banc, bercé par la monotonie des flots, j' avais fermé les yeux et je m' étais assoupi. J' entendais vaguement le bruit des roues, je ressentais, à travers mon demi-sommeil,

p161

les secousses de la machine ; la fraîche haleine de la mer glissait sur mon visage ; je me croyais rajeuni de sept années, car je retrouvais une à une et involontairement toutes les sensations que j' avais éprouvées, triste et malade, pendant ma traversée de Marseille à Alexandrie. Souvent dans votre vie n' avez-vous pas été tout à coup rejeté en arrière par une impression rapide et inattendue, par un air qui résonne, par un parfum qui passe, par un aspect qui surgit ? Je rouvris les yeux. Ce n' est point la Méditerranée bleue et *perfide*, car c' est bien pour elle que les poètes ont inventé cette épithète, que je vois se dérouler devant moi ; c' est une mer calme, verte et brumeuse. En face de nous un haut clocher se dresse vers lequel nous nous dirigeons ; c' est Enkhuizen, où nous relâchons quelques minutes pour charger des sacs de blé, pendant que le carillon chante onze heures et demie. Le capitaine se tenait sur la passerelle, deux timoniers servaient la barre, le mécanicien était sur le pont prêt à crier des ordres à ses chauffeurs, un matelot en vigie regardait à l' avant, car on redoutait des glaces ; elles ne tardèrent pas à paraître, d' un gris sale et jaune, immobiles au centre et légèrement agitées sur leurs bords que ronge le mouvement des flots. Des goëlands, des mouettes, des mauves courent sur elles en glapissant. Beaucoup de glaçons ont déjà fondu, car nous traversons les

p162

longues traînées blanches qu' ils laissent en s' effaçant et qui ressemblent à ces sentiers d' écume que trace le sillage des navires. Nous côtoyons pendant près d' une lieue une norme banquise mamelonnée de petits monticules pareils à des tas de neige salie ; sur l' un d' eux une grande pygargue à tête blanche nous regarde, immobile comme une aigle de bronze, puis elle étend ses lourdes ailes et prend son vol en poussant un cri.

Lorsque nous arrivâmes à Harlingen, toute la population du dimanche nous attendait sur la double jetée du port, où nous entrions au moment où la marée baissait si fort que nous faillîmes ne plus trouver assez d' eau. Croiriez-vous que cette ville est si propre qu' elle ne sent pas même le poisson ? C' est à n' y rien comprendre. Pendant qu' on attelait et qu' on chargeait les voitures, ce qui exige en Hollande un temps considérable, je me promenai sur la place, à la vive inquiétude des gamins que ma casquette ronde intriguait beaucoup, et je vis passer un chien qui portait une croix de bois pendue au cou ; puis un second, puis un troisième, enfin je m' aperçus que tous les chiens de la ville étaient décorés d' un ornement semblable. Cela me parut d' une dévotion si outrée et, en général, si peu en rapport avec les moeurs de la race canine, que je pris des informations à ce sujet, et j' appris que tout chien non muni de sa croix était, dans le canton de

p163

Harlingen, immédiatement appréhendé aux oreilles et conduit en fourrière ; car les croix sont remises par la municipalité et prouvent que le chien a acquitté la taxe dont il est frappé en Frise comme en France.

La voiture où je montai, et qui devait me descendre à Leuwarden, pouvait avec quelque peine contenir six voyageurs ; on les tassa si bien, les uns par-dessus les autres, que je m' y laçai moi neuvième. La carriole ainsi bourrée de créatures humaines, surchargée de paquets, s' ébranla à grand-peine et partit enfin traînée par deux pauvres rosses qui n' avaient rien de commun avec les chevaux frisons si célèbres jadis ; elles allaient au petit trot ; quand cela les fatiguait elles allaient au petit pas, et puis elles s' arrêtaient ; le cocher donnait un coup de fouet et on repartait cahin-caha. Il y a cinq lieues de Harlingen à Leuwarden ; nous restâmes cinq heures en route,

mais l' on s' arrêta deux fois, d' abord pour donner l' avoine aux chevaux, ensuite pour les faire boire. Je prenais philosophiquement mon mal en patience et regardais le paysage, sans même prêter attention à ds matelots qui se disputaient de belle sorte et s' aboyaient force injures, à plein museau, dans cete affreuse langue hollandaise, langue bâtarde qui ressemble à de l' allemand mâtiné d' anglais. Nous traversâmes la petite ville de Franeker

p164

où j' ai le temps d' apercevoir, comme toujours ici, des canaux, des bateaux, des ponts tournants, des rues propres, et, sur les maisons peintes, quelques devises avec une date : 1741, *nosce te ipsum* ; 1640, *ou bien, ou rien*. des prés verts, des canaux, des saules, des moulins immobiles, car ils chôment le dimanche, des paysans endimanchés qui passent, quelque village fumant à l' horizon ; coucher de soleil magnifique ; le ciel est un champ de feu labouré, dont les sillons roses bordent un océan d' or. La nuit est close quand nous arrivons à Leuwarden ; les commis voyageurs ont si bien rempli l' auberge du *nieuw-doëlen*, où je voulais m' arrêter, qu' il n' y a plus de place ; je ne m' en plains pas, car je trouve un bon gîte à l' hôtel du Phénix, qui est excellent.

p165

xi 23 février 1857.

ici c' est la vieille Hollande, mais elle a été nettoyée si souvent qu' elle paraît neuve. La petite ville de Leuwarden a eu l' esprit de faire des promenades avec ses anciens remparts ; elle plaît aux yeux par ses canaux frangés d' arbres et par ses rues claires où le soleil entre à pleins rayons. Jadis elle avait une vieille église importante, d' un beau et simple gothique ; mais, dans le cours du dix-septième siècle, un ouragan formidable se déchaîna sur elle, la renversa et n' en laissa debout que le clocher, qui maintenant lézardé, fendillé, ouvert, s' incline comme la tour penchée de Pise. La construction remonte au commencement du quatorzième siècle ; les ogives en lancette, la pureté des nervures, l' élégance

et l' élancement des meneaux le prouvent suffisamment.

p166

J' y suis entré ; elle sert de magasin à tourbe et d' atelier à un menuisier qui sifflait joyeusement en agençant à coups de marteau une boiserie d' orgues pour un village voisin. Du sommet de la tour la vue embrasse la ville couchée sous la fumée de ses toits rouges, et la verte campagne qui, avec ses mille canaux brillantés par le soleil, semble un immense écusson de sinople échiqueté d' argent. Quelques vapeurs blanches et abondantes montent au loin vers le ciel comme les tourbillons d' un holocauste, c' est l' haleine des fours à chaux, qui sont nombreux autour de Leuwarden. à l' horizon, les prairies noyées paraissent une petite mer semée d' îlots. Les inondations doivent être fréquentes par ici, car il n' est pas rare de voir les maisons bâties sur des monticules faits à mains d' homme. Ce qui rend Leuwarden agréable et toute curieuse, c' est qu' elle a conservé la bonne et joyeuse habitude de peindre ses maisons. Depuis le brun rouge jusqu' au vert clair, en passant par les nuances du lilas, du rose et du gris, toutes les couleurs s' étalent gaiement sur les vieilles murailles qu' elles rajeunissent. C' est un peu papillotant à l' oeil, mais qu' importe, cela donne aux villes un air de santé et d' allégresse que n' aura jamais une grande cité uniformément badigeonnée en ocre jaune ou en beurre frais. Sur la place du marché, je me suis arrêté longtemps

p167

devant une de ces maisons, au grand étonnement de son propriétaire qui suivait attentivement la direction de mes regards et aurait bien voulu savoir, sans doute, ce que j' écrivais sur mon calepin. La muraille est peinte en rose rechargé de blanc ; elle est tout en briques, soulevée entre les fenêtres par de petites arcades cintrées abritant deux médaillons qui, à la distance où je les voyais, m' ont paru remarquables. L' un représente un soldat nu jusqu' aux épaules ; la tête, à longues moustaches, à sourcils proéminents, est couverte d' un casque qui laisse flotter la chevelure bouclée sur

le cou musculeux ; l' autre est une jeune femme dont un lourd collier de perles entoure les seins nus ; elle est coiffée de cheveux très-frisés, relevés en torsade ; son masque un peu écrasé lui donne une apparence orientale tout à fait réussie.

La maison de détention est plus qu' une maison plaisante, c' est un petit palais qui ne déshonorerait aucune capitale. Elle est en briques rouges naturelles, zébrées de longues assises blanches ; elle a deux étages surmontés par un toit d' une élévation extraordinaire ; les fenêtres carrées, à arêtes vives, s' ouvrent sous des arcades plein cintre dont la retombée s' appuie sur des modillons sculptés qui, par leur ornementation, rappellent les rares bons monuments de la renaissance ; au tiers de la longueur du bâtiment environ, s' élance le pinacle ressorti sur

p168

la façade en colonnettes qui lui donnent l' apparence d' un vaste jeu d' orgues burelé de gueules et d' argent, comme on dirait en langage héraldique ; il se compose de quatre redans sur chaque côté et d' un degré de couronnement ; neuf statues y sont debout, statues blanches et figurant allégoriquement la vertu, la prudence, la justice, etc., etc. Devant la porte descend un perron protégé par une balustrade où quatre lions tiennent dans leurs griffes supérieures l' écusson des quatre principales villes du Friseland.

Quel était ce monument avant d' être une prison ? Je n' en sais rien ; il porte sur sa balustrade la date 1621, mais ce n' est évidemment pas celle de la construction ; peut-être indique-t-elle celle de sa destination actuelle. était-il la résidence des anciens stathouders de la Frise ? Cela est possible, et pourtant, sur une inscription effacée à dessein, je puis déchiffrer encore : ... *tori mdlxxi, vii-id-nov* ; ce ui semblerait indiquer que ce fut une église consacrée au rédempteur *le 19 novembre 1571. La rue était déserte ; une sentinelle se promenait gravement au pied du perron ; un petit canal poussait lentement ses eaux profondes ; le ciel était tout bleu, je regardais ce palazzino, et pendant un instant j' ai pu me croire à Venise.*

Je viens de vous parler des stathouders du Friseland ; j' ai voulu voir leurs tombeaux, qui jadis

existaient dans je ne sais plus quelle église d' où ils furent transportés au palais de justice. Dans " la demeure de Thémis, " à qui l' on a bâti un temple antique avec portique soutenu par quatre colonnes corinthiennes, personne ne savait ce que je demandais ; mon guide s' escrimait de son mieux, sans résultat, et l' on commençait à me prendre pour un de ces anglais entêtés qui s' obstinent à vouloir voir l' impossible, lorsqu' un grand jeune homme élégamment vêtu et d' une allure distinguée vint à moi et me demanda en bon français ce que je désirais : j' avais affaire au conservateur de la bibliothèque de la ville. Il m' expliqua que les tombes que je cherchais avaient été brisées et qu' on avait enterré leurs fragments ; puis, avec une grâce de bonne compagnie, il me fit parcourir la bibliothèque et un musée que l' on commence à former avec les antiquités frisonnes ; il est encore peu complet, mais l' idée en est excellente, et si l' on avait soin partout de réunir ainsi les ustensiles et les costumes provinciaux, les histoires locales seraient bien plus faciles à écrire, et, partant, les histoires générales. Je remerciai le jeune hollandais de son accueil et je me retirai.

La ville était pleine de bruit ; des gamins la parcouraient en chantant, je crus d' abord que le carnaval était pour quelque chose dans cette expansion de gaieté ; mais j' appris bientôt que le tirage

à la conscription excitait seul tout ce tumulte. Les enfants que je voyais passer étaient des conscrits. En Hollande, on les prend à dix-huit ans, mais on ne les appelle au service que l' année qui suit le tirage. Aussi tous les soldats que j' ai vus, à part quelques vétérans, ressemblent plus à des collégiens qu' à des militaires.

La Frise a la réputation d' avoir conservé encore intacts les vieux costumes et les anciens usages ; quant aux usages, je n' en puis rien dire, ne restant pas assez longtemps dans le pays pour les étudier ; mais en ce qui touche les costumes, cette réputation sera bientôt usurpée, car chaque jour les modes françaises envahissent de plus en plus le pays, et bientôt, des pittoresques accoutrements du temps jadis, il ne restera plus que le souvenir. Déjà les

paysans et les matelots hollandais sont vêtus comme nos matelots et nos paysans ; quant aux citadins, vous devez penser s' ils ont hâte d' être habillés à l' instar de Paris. c' est donc chez les femmes qu' il faut chercher les vestiges des modes d' autrefois ; celles de la Frise, de leur ancien habillement n' ont gardé que la coiffure, large cercle d' or qui entoure le crâne, presse les tempes et s' ouvre sur le front cmme les élytres d' un énorme scarabée ; un bonnet de dentelles, retombant jusque sur le cou, enveloppe de ses plis légers ce morion brillant ; cpendant quelques femmes dissimulent leurs cheveux

p171

sous un serre-tête noir et appliquent dessus leur coiffure nationale qui, dans ce cas, n' est plus composée que de deux plaques latérales reliées en arrière par un mince filet en métal ; ainsi, de loin, leurs visages ressemblent à de colossales têtes de mouches dont les yeux seraient en or. C' est plus étrange que joli, car cette coiffure a le tort impardonnable de cacher absolument les cheveux, qu' un lieu-commun bien souvent répété a appelé, avec raison, le plus bel ornement de la femme. Ici, en effet, la chevelure n' apparaît point, et presque toujours elle est coupée ras, à *la Titus*, comme disaient nos grand' mères. Mais, hélas ! De quoi les hollandaises ne sont-elles pas capables ? N' ont-elles point inventé, pour la plupart, d' enfermer leurs têtes brillantes et dorées dans des *bibis*, dans des chapeaux *paméla*, ornés de toutes sortes de fleurs et de fruits. C' est désolant. J' ai tenu dans mes mains, chez un orfèvre, un de ces *gouden-hoofdyzer* ; la lame d' or est mince, flexible à peu près comme du papier Bristol peu épais, de sorte qu' elle peut prendre facilement toutes les formes de la tête sans jamais la blesser.

L' heure de partir est arrivée, et pendant qu' on attelle les chevaux, longue opération, je regarde la maison qui s' élève en face de moi ; elle est de couleur rose tirant sur le lilas. Elle a un rez-de-chaussée, un premier étage et un second dont la fenêtre s' ouvre dans le pignon qui la surmonte. La porte, évidemment

p172

moderne, est en bois noir, avec quelques ornements dans le goût Louis XVI. Les deux fenêtres du premier étage sont contenues dans des arcades plein-cintre plates qui s'appuient sur des pilastres couronnés d'un simple tailloir et montés sur une petite base à deux moulures ; la fenêtre du second est abritée par une arcade également plein-cintre dont les retombées sont soutenues par des pilastres à chapiteaux approchant de l'ionique. Les arcades sont alternées de briques et de voussoirs en pierre. Le pinacle, à deux redans de chaque côté, est terminé par un couronnement cintré. Les corniches, les chapiteaux, les linteaux et les chambranles sont peints en jaune gris. Sur deux tablettes je lis : *anno 1668*, et sur une troisième, je vois un fer à cheval banderolé d'un noeud de rubans : quelque ancienne marque de maréchal-ferrant sans doute. Devant elle s'étend un petit trottoir en marbre noir où s'élèvent quatre bornes pentagones reliées par une chaîne de fer dont chaque anneau rond et armé de deux pointes figure assez exactement un collier de force. Toutes les maisons de Leuwarden ressemblent à peu près à celle que je viens de vous décrire : *ab unâ disce omnes !* on appela les voyageurs et nous montâmes dans la voiture, voiture primitive et quelque peu sauvage, composée d'un seul compartiment encombré de trois banquettes. Je regarde par la vitre qui est

p173

à côté de moi ; ce ne sont plus des prairies, ce sont des marais dont les joncs, grisonnés par la gelée, inclinent jusque dans l'eau leur tête courbée par le vent ; des canards volent au loin comme des points noirs sur le soleil couchant ; les canaux sortis de leurs lits se sont répandus autour d'eux ; sans les cépées d'arbres qui apparaissent çà et là, on croirait que la digue où nous roulons est construite au milieu d'un lac immense ; les teintes empourprées du ciel se reflètent dans les eaux immobiles et donnent au paysage des colorations fulgurantes et splendides.

J'étais parti trop tôt de Leuwarden pour avoir dîné. La nuit nous enveloppait depuis longtemps déjà, la route devait durer plusieurs heures encore, et j'avais faim. à trois relais successifs, je descendis dans des cabarets très-soignés, aux murailles desquels pendent de jolies gravures anglaises coloriées représentant des enfants jouant

la comédie et la tragédie ; dans chacune de ces auberges je demandai à manger ; à la première, on m' offrit du pain, du beurre et du fromage ; à la seconde, du fromage, du pain et du beurre ; à la troisième, du burre, du fromage et du pain. Je n' avais plus d' appétit en arrivant à Groningue ; le fromage de Hollande se vengeait des mauvais propos que j' ai toujours tenus sur son compte.

p175

xii 24 février.

Groningue, où je suis arrivé hier à onze heures du soir, n' a rien de curieux et me semble même une ville déplaisante. C' est ce que nous appellerions, en France, une belle ville de provinc ; c' est-à-dire top et trop peu ; ça n' a pas le cachet original des petites villes oubliées par la civilisation, et ça n' a pas non plus l' animation des vastes cités populeuses et industrielles. C' est quelque chose de bâtard entre les deux ; c' est indéfini et, par conséquent, désagréable. Je ne vous en diras rien, si son église, jadis dédiée à saint Mathieu ! N 42 tait fort belle et r 2 ellement importante comme sp 2 cimen des diff 2 rentes 2 poques du gothique. C' est une nef avec deux bas-côtés ; pas de transept. Le choeur, dont les hautes ogives rétrécies en lancette sont supportées par d' énormes piliers, est du

p176

commencement du quatorzième siècle ; il est abandonné aujourd' hui, et, quoique fort bien entretenu, il ne sert plus au culte qui, avec ses bancs de chêne protestants, ses chaires et ses becs de gaz, s' est réfugié dans la nef, dont l' ogive plus ouverte et le fleuronement des piliers indiquent le quinzième siècle. Les dalles de marbre noir ne sont qu' écussons et armoiries couvrant des tombes ; j' y aperçois celle d' une princesse Anne De Ligne De Barbançon. Quelques salles latérales, destinées actuellement aux assemblées d' administration intérieure, sont soutenues au milieu par un pilier décagone d' où s' élancent, comme une gerbe de palmiers, toutes les nervures de la voûte ; de longs et minces meneaux à biseau séparent les fenêtres, jadis

vitrées d' écussons dont quelques-uns ont échappé aux mains françaises.

La tour du clocher est à cinq étages, en retrait l' un sur l' autre, et s' appuie sur une base carrée percée d' une voûte élevée qui sert de passage. Les deux premiers étages, troués de hautes ogives bouchées par des abat-son, ornés de gargouilles aux angles, couronnés par des balustrades triflées et trilobées, indiquent le quinzième siècle, mais le quinzième siècle encore sobre et n' étant pas déjà tombé dans les folles exagérations du *flamboyant*. le troisième étage est octogone ; mais les tourelles parasites apparaissent aux angles, l' ogive s' aplatit, les meneaux se surchargent, les gargouilles se multiplient,

p177

la décadence apparaît ; les deux derniers étages ne sont d' aucun ordre, d' aucun genre ; le seizième et peut-être le dix-septième siècle y ont travaillé ; le goût hollandais y a ajouté ses petits obélisques et l' a couronné d' une boule à jour surmontée d' une croix.

J' y suis monté, j' y ai vu fonctionner le carillon, qui a trente-six cloches et cinquante-deux marteaux. Figurez-vous un énorme rouleau d' orgue de Barbarie, mis en jeu par le mécanisme de l' horloge, et dont les pointes, heurtant les touches d' un clavier de fer, soulèvent et font retomber le marteau qui doit frapper les cloches.

Il y a bien encore l' hôtel de ville qu' on montre avec orgueil et qui porte sur sa frise la date de son érection, mdcccx ; mais c' est affreux ; une chose carrée avec application de pilastres et portique corinthiens. En Hollande, un hôtel de ville antique ! Passe encore à Athènes, ce serait de tradition ; mais ici, c' est aussi bête que la bourse de Paris, l' église de la Madeleine et le reste, et ce n' est pas peu dire.

C' est aujourd' hui le mardi gras ; on ne s' en douterait guère ; chacun vaque à ses occupations le plus paisiblement du monde et sans paraître savoir que c' est jour de liesse et de réjouissance. Il y a marché sur la place de breemarkt qui s' étend sous mes fenêtres, j' entends grogner les cochons et

p178

bramer les veaux, et quand je regarde, je vois la coiffure des femmes qui reluit au soleil comme des casques de pompiers.

Cinq lieues me séparaient d' Assen, où je voulais aller coucher ; je les franchis dans une carriole comme celle qui, la veille, m' avait amené à Groningue, mais avec le désagrément fort sensible d' avoir pour voisin un paysan ivre qui braillait à tue-tête et à chaque cahot retombait sur moi. Malgré l' ennui de subir un pareil compagnon, ce qu' il chantait m' a vengé de bien des admirations toutes faites qui m' ont agacé souvent ; il détonnait et en hollandais ! La *Normandie* de M Bérat et le *di tanti palpiti* de M Rossini ; à ces deux ponts-neufs, il ajoutait en onomatopées inénarrables les polkas qu' il avait entendues et dansées aux *musicos* d' Amsterdam. Quand il eut épuisé son répertoire, il s' endormit ; j' en fis autant et je ne fus réveillé qu' à Assen par des jeunes gens qui, sortis d' un café, crièrent trois fois : hip ! Hip ! Hip ! Hourra ! Et tirèrent un coup de pistolet ; je crois que cette manifestation hollando-saxonne avait lieu en l' honneur du mardi-gras.

p179

xiii 25 février.

un canal ombragé d' arbres, une grande rue bordée de maisons basses et neuves, c' est là tout Assen, où il n' y a rien à voir. Il fallait faire deux lieues pour aller visiter un monument druidique qu' on appelle ici *hunnebeden* (le lit des huns) ; mais ma curiosité celtique est tellement émoussée depuis mon voyage en Bretagne ; j' ai touché d la main tant de dolmens, de menhirs, de peulvans, de gas-gals, de barrows, de pierres branlantes et de lichavens ; j' ai parcouru tant de cromlechs, d' alignements et de roches aux fées, que je demeurai insensible à la nouvelle séduction de cette archéologie monotone. Cependant, ce *hunnebeden* offre cet intérêt singulier qu' il s' élève dans un pays absolument dépourvu de pierres, dans un pays où

p180

faute de cailloux pour le macadam, on dalle les routes avec des briques, où l' on importe à grands

frais d' Allemagne le pavé des rues, le marbre gris
des palais et la meulière des moulins. De quelle
Irlande, de quelles Ferroë, de quelle
Scandinavie furent apportées les six pierres
énormes qui composent ce dolmen ? Sur quelle barque
en bois de Norvège sont-elles venues ? Quels
efforts les ont poussées jusqu' à Assen ? Quel
langage parlait le druide qui les a consacrées
au dieu Kirk ou au dieu Tarann ? Voilà ce que je
n' aurais jamais pu vous apprendre, cher ami, quand
bien même j' aurais visité, examiné, mesuré et
dessiné ce muet témoin d' une civilisation disparue.
J' aurais bien pu, il est vrai, faire une petite
digression archéologique, vous parler du concile
d' Arles, en 452, et de celui de Tours, en 567,
qui défendirent le culte des pierres druidiques ;
vous dire que les gas-gals sont partout dans
l' univers ; que Pallas en a vu sur les
bords de l' Oural, Spartmann chez les cafres,
Barow chez les hottentots, Jefferson en Virginie ;
que Wormius décrit ceux du Dannemark, et que
Rudbeck en a compté plus de douze mille aux
environs d' Upsal. J' aurais pu ajouter quelques
paroles sur l' îlot de Gavr' Innis, à propos
duquel on n' a encore dit que des niaiseries ; mais
à quoi bon ? Vous rappelez-vous la légende ?
La fille du roi a quitté le château bâti sur le
bord de la mer ; à l' aide

p181

d' une longue corde tressée d' algues et de goëmons,
elle s' est laissé glisser du haut de la tourelle ;
elle s' est enfuie avec son amant. Le père, furieux,
a juré par la corne profonde, cerclée d' or et
reluisante d' émeraudes, où il boit l' hydromel,
qu' il retrouverait sa fille ; il la cherche à
grands fracas de cavaliers, de fanfares et de
hennissement ; il fouille les forteresses, les
villes, les hameaux, les masures ; les cavernes
et jusqu' aux huttes des bergers. Mais c' est en
vain, il ne la rencontre jamais ; car, chaque
nuit, les génies dressent pour les jeunes amants
le lit de roches, où ils s' aiment et dorment
en paix ; lit qui devient pour eux plus doux
qu' une peau d' ours blanc, et dont la vertu les
rend invisibles. Voilà certainement ce que l' on a
raconté de plus sage et de plus probable sur
l' archéologie celtique.
D' après ce que je vous en ai dit, vous comprenez
que la ville d' Assen fut bientôt vue : un coup
d' oeil m' avait suffi. Je voulais aller coucher

à Meppel ; mais j' étais las des voitures
hollandaises, cahotantes machines, peu suspendues
et à peine traînées par deux rosses poussives,
boîtes incommodes, point rembourrées, garnies
de paille, et où les voyageurs ont la fâcheuse
habitude de dormir sur l' épaule les uns des
autres. Je pris donc un *treschuit*. le
treschuit est un coche ; non pas le coche
d' Auxerre, qui fit tant parler de lui autrefois,
plein de futailles, de vaches, de soldats,
de trop galants marinières, de

p182

maris inquiets, et d' où sortaient indéfiniment des
nourrices, mais un petit coche hollandais, peint à
neuf, poncé, verni, coquet, abritant deux chambres
bien chauffées sous son habitacle, et tout à fait
engageant.

Je m' y installai. L' heure du départ allait sonner ;
on agitait une cloche pour appeler les
retardataires ; le cheval qui devait nous haler
arriva, monté par un enfant d' une douzaine
d' années, blond, disparu dans une redingote trop
large, bleui par le froid, abrité d' une casquette
tombée sur ses yeux, un peu bancal, tout à fait
bossu, juché sur un paillason qui faisait office
de selle, et soufflant à toute poitrine dans une
trompette d' où une nichée de canards s' envolaient
en faisant des *couacs* abominables. Le cheval
ne valait guère mieux que son cavalier, avec
ses jambes qui se heurtaient aux genoux, ses
naseaux flétris, ses sabots en pied de vache,
son étroite poitrine, sa queue absente, sa
lèvre trop longue, ses trop visibles côtes et son
poil de caniche qui fumait à l' air froid du matin.
Derrière lui, fixé à deux traits, pend un palonnier
auquel on attachait la corde de traîne ; la bête prit
un petit trot balancé, le gamin écorcha une
fanfare, et nous partîmes.

Nulle façon de voyager n' est plus agréable que
celle-là : on va lentement, il est vrai, mais les
eaux du canal sont si paisibles, la traction est
si douce,

p183

qu' on ne sent aucun mouvement et qu' on n' entend,
pour tout bruit, que le sillage presque muet du

bateau, à moins, toutefois, qu' un coup de barre mal donné ne jette le treschuit sur une grosse barque chargé de briques, ce qui nous arriva ; alors le poêle se démantibule, les *colis* roulent sur les passagers, les femmes s' effrayent, les hommes rient un peu, le patron jure comme un templier ; on échange quelques injures à bonne distance avec les autres mariniens, et l' on repart, chacun s' accommodant de son mieux, les uns pour dormir, les autres pour causer en fumant, et moi pour regarder.

En Hollande, le canal s' entretient par le péage des ponts, comme la route par le péage des barrières. Les ponts sont fréquents, les écluses nombreuses ; le petit conducteur sonne de la trompette ; d' une maison sort quelqu' un, presque toujours une femme ; elle se pend aux chanes du pont, les montants s' abaissent peu à peu, par secousse, le tablier se redresse, puis la lourde machine s' ouvre tout à fait et nous passons.

Aux écluses on s' arrête ; lentement et à grands efforts de leviers n soulève la vanne ; l' eau se gonfle, se crève en quelques bulles dont les cercles blanchâtres tournoient comme des anneaux d' argent, se brise en petites vagues heurtées les unes contre les autres, s' étend en longs ruisseaux

p184

rapides, bouillonne avec fracas, et, pénétrée par le soleil, brunie par les tourbières qu' elle traverse, elle ressemble aux tourbillonnements d' une cuve immense pleine de curaçao en ébullition ; puis, tout se calme peu à peu, l' eau a gagné son niveau, les grandes portes roulent avec bruit sur leurs gonds humides, et la barque entre dans le bassin en attendant que la seconde écluse s' ouvre à son tour. Alors, les voyageurs descendent, ils entrent au *bouchon* ; on boit un verre de genièvre, on allume sa pipe et l' on repart aux appels du patron.

Tout le long du canal, qui est le *suilder waart*, il y a des maisons, petites et pauvres, presque des chaumières. Beaucoup de monde en vit, de ce canal ; à chaque écluse, à chaque pont, à chaque passerelle il y a des cabarets ou des magasins de combustible. C' est ici surtout le canton où l' on fabrique la tourbe ; les bateaux que nous côtoyons en sont chargés jusqu' à demi-hauteur du mât. Avez-vous remarqué, vous qui avez beaucoup voyagé, qu' en dehors de son aspect

particulier chaque pays a une odeur spéciale
qui le fait reconnaître : l' égypte sent la fleur
des fèves, l' Italie sent la cire et l' encens,
l' Angleterre sent la fumée de houille, la Grèce
sent l' araki, la France sent le pain de munition ;
la Hollande a aussi son parfum à elle et tout à
fait distinct : elle sent la tourbe humide.

p185

Le soleil, plus haut sur l' horizon, avait fondu peu
à peu la gelée blanche qui argentait les plats-bords,
le temps s' était adouci ; je suis monté sur
l' habitacle et je me suis accroupi dans cette
posture musulmane que j' affectionnais à l' époque
où ma cange remontait le Nil toujours regretté. Ce
n' est plus la terre légère et noire des environs
de Haarlem ; ce ne sont plus les prairies
verdoyantes qui bordent le grand canal du nord,
entre Zaandam et Broeck, ce sont des terrains
sablonneux que je vois, couverts de maigres
bruyères brûlées par le froid, plantés de pins parmi
lesquels s' élance la haute tige de quelques épicéas ;
ce sont des marais où des vaches vont paisiblement
avec de l' eau jusqu' aux genoux et de l' herbe
jusqu' au ventre.

Le paysage s' étend à perte de vue sans soulèvements,
sans ondulations, uniforme et plat. à le
considérer attentivement, on y découvre mille
singularités d' aspect, mille variétés de lignes et
de couleurs, et, malgré son apparente monotonie, on
ne se lasse pas de le regarder. Et puis, vous
l' avouerez-je, j' aime les paysages plats ; les pays
accidentés ne me sont pas agréables et les
montagnes ne me plaisent plus ; non pas que je les
trouve inutiles dans l' harmonie générale, non pas
que je veuille faire du monde une grande machine
sans relief et sans imprévu, non ; mais, une fois
en ma vie actuelle, j' ai contemplé de telles
montagnes, que

p186

maintenant je ferme les yeux lorsque j' en
rencontre.

Quand, debout sur les crêtes décharnées, pleines de
serpents et de chacals, par où, suivant les
méandres pierreux d' un sentier désolé, l' on se rend
au monastère de saint-Saba, on a vu, au delà de la

mer Morte miroitant sous le ciel implacable comme un lac d' étain en fusion, les montagnes du pays de Hauran, soulevées ainsi que des mamelles gonflées de lait, profiler sur l' horizon bleu leurs lignes largement découpées et d' une simplicité magnifique, pousser en avant leurs contreforts rebondissants jusques sur les grèves stérilisées par les eaux maudites, rejeter en arrière leurs fronts couronnés de laves, montrer à nu leurs flancs blanchis par des rochers de sel, s' envelopper de tons si éclatants et si blonds qu' elles paraissent dans le lointain un écrin gigantesque où les aigues-marines, les saphirs, les rubis, les opales, les topazes brûlées, les améthystes se mêlent et se superposent sans se confondre, gardant chacun sa nuance particulière et s' harmonisant par transparence dans ce merveilleux concert de couleurs ; quand, charmé, ravi, stupéfait, on est resté de longues heures immobile, regardant ces teintes, limpides comme un regard, changer insensiblement du bleu pâle au violet foncé et du lilas au pourpre, et prendre, sous le soleil couchant qui les pénètre, un éclat violent, profond et toujours si

p187

doux qu' il en est attendrissant ; quand on a vu la montagne entière évanouie dans le crépuscule verdâtre, reparaître tout à coup sous la lune, ainsi qu' un cône d' argent brodé e peres fines, on a vu alors la nature dans sa plus grandiose manifestation de forme et de couleur, on conserve dans son souvenir cette apparition supérieure, on détourne ses yeux des monts les plus renommés, et, quelles que soient les montagnes que le hasard des voyages fait surgir sur votre route, que ce soient les chaînes apennines blanches de neige et noires de sapins, que ce soient ces belles collines qui portent Albano et Rocca-Di-Papa et ferment de leurs croupes gracieuses la mélancolique verdure de la campagne romaine, que ce soient les Pyrennées bleuissantes et coiffées de glaciers roses, que ce soit le Parnasse où coulent des fontaines sacrées, que ce soit l' Olympe d' où les dieux sont partis, jamais on ne peut chasser de sa pensée cette montagne forte, lumineuse et pénétrante ; elle reste dans votre mémoire comme un des chefs-d' oeuvre de la création, comme une de ces rares merveilles que Dieu a jetées sur la terre pour donner aux hommes un exemple inimitable, et, semblable à ce paysan de l' Attique qui après avoir vu Vénus en songe, avait pris toutes les

femmes en dédain, on a pitié de ces pauvres mamelons
qui arrondissent leurs lignes, renforcent leurs
teintes, se blanchissent de neige, s'empanachent
de forêts

p188

et versent bruyamment leurs cascades, sans jamais
parvenir à vous faire oublier cette immense pierre
précieuse que, pendant tout un jour, on a
contemplée auprès de Jéricho.

Ah ! Comme les souvenirs sont bavards et comme
les transitions de la pensée sont pleines de
trahison ; me voici loin, bien loin de cette
paisible Hollande, du canal où glisse notre
bateau et des bruyères, qui peu à peu
s'amointrissent, se mêlent à quelques rares
bouquets, et finissent par céder la place à des
prés qui n'ont pas besoin d'engrais, car
chaque année ils sont inondés naturellement, et qui
me rappellent, malgré leur très-vaste étendue, ces
plaisantes prairies de Sotteville qu'on aperçoit en
arrivant à Rouen par le chemin de fer ; seulement,
au lieu de la haute tour de Saint-Ouen, de la
ferronnerie inachevée qui sert ridiculement de
flèche à la cathédrale, des beaux ponts et des
larges quais, j'aperçois une petite ville tapie
derrière des arbres, entourée de moulins et
sur laquelle le soleil projette ses dernières
lueurs avant de se coucher : c'est Meppel.
La ville est franchement de province et n'affiche
point d'exorbitantes allures de capitale comme
Groningue ; elle est simple, coupée de canaux sans
quais ni parapets, où des bateaux carguent leurs
voiles rouges, et percée de trois ou quatre grandes
rues patriarcalement solitaires. à la bonne heure,

p189

voici de nouveau les jolies maisons à pignons étagés,
et en voilà une, assez étrange, en plâtre rugueux
peint en noir avec application de fragments de
vitres ; c'est d'un aspect sombre, praliné, relevé
par quelques points brillants de l'effet le plus
singulier. Ici, plus de coiffures d'or, plus de
ces beaux clinquants qui scintillent sur la tête
des frisonnes de Leuwarden, mais de grands bonnets
gaufrés, tuyautés, godronnés, à coiffe plissée,
à barbes tombantes, qui cachent les cheveux,

amaigrissent le visage et donnent aux femmes un aspect monacal déplaisant et prétentieux.

p191

xiv 26 février.

la route qui conduit de Meppel à Zwolle laisse loin à sa gauche, vers l' est, la colonie pénitentiaire d' Ommerschans que je voulais visiter ; je ne pouvais donc penser à prendre la diligence ; je fis prix avec un loueur de voitures, qui mit à ma disposition une carriole où je m' établis assez commodément. La journée devait être fort occupée ; aussi, presque au lever du jour, nous partîmes par un petit froid sec et une atmosphère limpide comme du cristal de roche. Partout j' ai vu, et vous aussi, sans doute : " la brumeuse Hollande ; " jusqu' à présent je n' y ai vu que du soleil et fort peu de nuages ; le dieu des voyages a reconnu en moi son plus fervent adorateur, et, en signe de protection, il m' envoie un de ces temps inespérés et joyeux qui embellissent toute

p192

chose, qui brillent sur les prairies, découpent en lignes pures la silhouette des villes et donnent aux horizons d' incalculables profondeurs ; les hollandais eux-mêmes n' en reviennent pas ; si les arbres avaient des feuilles, je serais l' homme le plus heureux de la terre.

La route est sablonneuse ; nos deux chevaux y vont au pas, tirant à grande peine la voiture, dont les roues enfoncent jusqu' au moyeu ; sur les talus quelques pins poussent leurs tiges résineuses hors des terrains blanchâtres ; au delà, des bruyères, des bruyères et encore des bruyères : cela me rappelle cette lande de Lanvaux qui, dans le Morbihan, va d' Elven à Malestroit. Les défrichements commencent, mais ils sont rares et difficiles, car les canaux ne coulent pas ici par où l' on apporte les engrais. La route est presque animée ; c' est jour de marché à Meppel, et les paysans qui s' y rendent sur leurs longs et étroits chariots passent près de nous en nous donnant le bonjour dans un patois particulier à cette partie de la Hollande et qui offre quelque analogie avec l' anglais parlé en Cornuailles. Le costume est bien moins spécial

que le langage, je vous jure : redingote, pantalon et casquette en drap gros bleu pour les hommes ; pour les femmes, robes de érinos, bonnet et fichu blanc, tablier en soie gorge-de-pigeon et parapluie ; à les voir, on les prendrait pour de minces propriétaires des environs

p193

de Paris, de Carpentras ou de Lyon, si l' on ne se savait sur la limite des provinces de Drenthe et d' Over-Yssel.

Pendant que notre voiture s' en allait cahin-caha, criant dans les sables et me secouant de ses cahots, je lisais la brochure du docteur Haring sur les colonies que j' allais visiter et dont voici rapidement l' historique.

Les années 1816 et 1817 furent calamiteuses ; les récoltes de céréales manquèrent ; ce fut plus que de la disette, ce fut presque de la famine. Le pain atteignit un prix exorbitant ; les petits cultivateurs ruinés, les paysans sans ouvrage, les artisans incapables de se nourrir se répandirent en Hollande, racontant leurs misères et tendant la main ; la mendicité acquit de telles proportions qu' elle devint une sorte de danger public et que de grands efforts furent faits pour y remédier.

Dans ce but, une société de charité, fondée sous les auspices du roi Guillaume Ier, présidée par le prince Frédéric des Pays-Bas, se constitua avec le titre de *société néerlandaise de bienfaisance*. vingt mille personnes s' inscrivirent pour une cotisation annuelle de trois florins et demi, et l' on put ainsi réunir une somme d' environ cent cinquante mille francs, à l' aide de

p194

laquelle on acheta dans la province de Drenthe, aux confins de l' Over-Yssel, treize cents acres de terre passable et deux mille six cents acres de landes stériles. Sur ces terrains, quatre colonies furent établies : deux, celles de Frederiksoord et Wilemsoord, réservées aux mendiants valides et aux familles pauvres qui obtiendraient l' autorisation d' y résider ; les deux autres, Veenhuizen et Ommerchans, destinées à servir de maisons pénitentiaires aux colons libres réfractaires, aux mendiants récidivistes, et enfin d' asile et

d' école aux orphelins abandonnés. On avait fondé aussi quelques colonies dans la province d' Anvers, mais depuis la révolution de Belgique elles ont cessé d' exister.

La pensée qui avait donné naissance à ces établissements mérite des éloges ; la méthode d' entretien des mendiants y est fort économique, car on a rigoureusement calculé, sur un laps de vingt-deux ans, de 1818 à 1840, qu' ils n' y reviennent pas annuellement à plus de soixante-dix florins par tête ; mais la cotisation est réduite à deux florins et demi, et le nombre des souscriptions va s' affaiblissant chaque jour. De 20, 000 qu' il était au début, en 1839 il n' est plus que de 10, 666, ; à la fin de décembre 1847, il tombe à 7, 300 ; j' ignore ce qu' il est aujourd' hui, mais je le crois absolument insuffisant, car il est, dit-on, très-sérieusement question d' abandonner ces établissements de charité.

p195

Le but de la société était :

1 d' entretenir, non pas dans l' aisance, mais du moins dans la possibilité de vivre, des familles lires auxquelles en échange d' une somme de 1, 700 florins une fois versée, on donnait quatre hectares et demi de terre, une maison, un cochon et des instruments aratoires ;

2 de former des ouvriers et des agriculteurs, en détenant pénitencierement et en faisant travailler, soit à des métiers, soit à la terre, pendant trois ans au plus, les pauvres arrêtés en flagrant délit de mendicité ;

3 de donner un état et une instruction primaire aux orphelins qu' on garde jusqu' à leur dix-huitième année, et au besoin, mais sur leur demande, jusqu' à l' âge de vingt ans accomplis. On comptait, pour entretenir ces colonies de bienfaisance, sur des souscriptions charitables et sur la vente des produits fabriqués ou obtenus par les colons.

Malheureusement les résultats ne furent point aussi brillants que ceux que l' on espérait. On avait cru trop facilement, dans le principe, qu' on parviendrait à transformer des familles urbaines et artisanes en familles d' agriculteurs, et qu' avec la terre et les outils donnés, on en ferait de petits fermiers, vivant de leurs produits et pouvant en outre payer un bail à la société.

L' expérience a prouvé que ce projet n' était point aisément réalisable. En effet, en 1848,

sur quatre cent vingt fermes organisées d' après ce système, vingt seulement sont libres et louées à bail ; les quatre cents autres sont occupées, pour le compte de la société, par des ouvriers payés par elle.

On avait cru aussi que la plupart des mendiants, dont on évaluait le nombre à huit mille environ, étaient des gens *valides*, qui, hommes ou femmes, pourraient, se livrant sous une surveillance continuelle aux travaux de l' agriculture et des fabriques, arriver à se procurer ainsi leur entretien. L' expérience a encore démenti cette idée, car elle a prouvé que, sur neuf personnes expédiées aux colonies, quatre au moins étaient invalides, incapables de se livrer à un labeur régulier, et devaient être nourries, habillées et logées.

Le gouvernement a eu beau payer une pension plus élevée pour ces mendiants inutiles, afin de soulager la société écrasée par es charges, les colonies n' en sont pas moins encombrées de pauvres diables qu' il faut entretenir et soigner sans dédommagement.

Quant à la situation pécuniaire de la société, elle me paraît singulièrement compromise aujourd' hui. En effet, " peu de temps après la fondation, en 1818, dit M Haring, auquel j' ai emprunté les renseignements qui précèdent et que maintenant je copie, on a parfaitement compris qu' on ne pourrait continuer d' après le plan primitif, et que les colonies ne se

soutiendraient jamais de leur propre fait et au moyen des secours pécuniaires résultant des contrats conclus avec le gouvernement et les particuliers. Mais, au lieu d' en convenir franchement, on a cédé de son mieux' état des choses, on a tellement confondu les dépenses des différentes colonies, qu' il est à présent (1849) presque impossible de démontrer laquelle a le plus besoin de secours ; on s' est procuré clandestinement, et par suite d' ordonnances du feu roi des Pays-Bas, les fonds nécessaires, en y affectant les revenus des possessions néerlandaises aux Indes Orientales, jusqu' à ce qu' enfin, en 1841, on s' est vu forcé de demander du secours au pouvoir législatif. Après de grands différends et beaucoupde négociations, la société s' est reconnue débitrice

de l' état pour la somme de 3, 604, 464 florins qu' elle avait reçue depuis 1831. Elle a donné hypothèque pour cette dette, et l' état est devenu propriétaire des colonies de l' Ommerschans et de Veenhuizen. Depuis ce temps, les affaires restent *in statu quo*, parce que ni le gouvernement, ni les états-généraux n' ont le courage de régler, par un grand coup, les affaires embrouillées de la société. En attendant une réforme quelconque, la société a reçu, en 1843, un subside de 74, 635 florins ; en 1846, de 80, 000 ; en 1847, de 161, 000 ; et en 1848, de 86, 000, pour subvenir aux pertes énormes que les colonies ont souffertes par suite de la maladie des pommes de

p198

terre, et de la mauvaise récolte de seigle en 1846. " à ces détails précis, j' ajouterai, d' après des renseignements particuliers dont je n' ai pu contrôler l' exactitude, que, depuis 1849, la société reçoit une subvention annuelle de 80, 000 florins.

Les mendiants ne peuvent rester plus de trois ans dans les colonies (il est bien entendu que je ne parle point des *colons libres* qui demeurent à vie dans leurs fermes acquises au prix de 1, 700 florins une fois déposés), et c' est là, il faut le dire, un déplorable système. Trois ans ne suffisent pas pour changer des habitudes de paresse en habitudes de travail, ou pour donner à un homme accoutumé aux secours publics la volonté et l' énergie de chercher, de trouver, d' accomplir un travail e d' en vivre. Aussi, dès qu' un pauvre est congédié après les trois ans de *maximum* expirés, il se hâte de mendier de nouveau, afin de retourner aux colonies, où, du moins, il est abrité, nourri, et couché.

J' aurais voulu visiter tous ces établissements, mais ils sont trop éloignés les uns des autres, et le temps me manquait pour parcourir la distance qui les sépare ; je dus donc me contenter de l' Ommerschans. Voici ce qu' en dit le docteur Haring :

l' Ommerschans, près d' Ommers en Over-Yssel, sert de dépôt de mendicité. Un bâtiment central y est entouré de dix-huit fermes à trente-deux hectares chacune, ce qui forme en tout sept cent

p199

quarante hectares de terre cultivée. Il s' y trouve une église réformée et une école qui sert en même temps d' église catholique, en attendant que le plan projeté de construire celle-ci soit effectué, et une hôtellerie... etc.

p203

tels sont les renseignements les plus curieux que j' aie trouvés dans la brochure de M Haring. Quel a été le mouvement de ces colonies depuis 1848 ? Je l' ignore ; mais j' ai tout lieu de croire qu' il n' a point marché dans une progression satisfaisante ; car j' ai entendu dire que le prince Frédéric venait de donner sa démission de président de la *société de bienfaisance*, que les colonies étaient sur le point d' être supprimées, et que chaque ville allait reprendre ses pauvres. Ce serait un réel malheur pour le pays ; car, malgré certaines erreurs d' organisation au début, ces colonies ont rendu de très-importants services en abritant la population mendicante, en élevant avec quelque instruction de nombreux orphelins, et en faisant défricher plus de quatre mille hectares de terre inculte par des hommes dont on ne savait auparavant obtenir aucun travail.

J' arrivai à Ommerschans vers onze heures et demie, et je trouvai à déjeuner dans une auberge qui ne me parut point mauvaise, parce qu' elle est très-propre. Je franchis à pied, sur une belle route, les deux kilomètres qui me séparaient encore de la maison centrale. Le directeur, après avoir écrit mes nom et prénom, m' autorisa avec quelque amabilité à visiter la colonie et me donna un chef gardien pour guide.

Quelques hommes vêtus en paysans et armés d' un sabre briquet suspendu à un baudrier servent de gardes et se tiennent dans une salle ouverte sur l' entrée principale qui donne accès dans une immense

p204

cour divisée au milieu et entourée sur chacune de ses quatre faces par un long bâtiment composé d' un rez-de-chaussée et d' un étage. D' un côté sont les femmes, et de l' autre les hommes ; la séparation des sexes, quoique maintenue avec sévérité, n' est donc point absolue ; les époux seuls peuvent se

réunir pendant l'heure de récréation qui suit le dîner, dans une cour spéciale et attentivement surveillée.

Il était midi : c'est l'heure du repas ; je suis entré dans le bâtiment des femmes ; elles se tenaient assises en silence autour de tables longues sur lesquelles fumaient dans des assiettes d'étain des fèves cuites à l'eau qui répandaient un parfum désagréable. Une des détenues, debout et appuyée contre la muraille, lisait un chapitre des évangiles. Bien peu de ces malheureuses étaient jeunes ; pas une ne me parut jolie ; sur leurs visages maigris, la souffrance et la misère ont tracé des rides profondes. Elles inclinaient lentement la tête pour me saluer lorsque je passais près d'elles et me regardaient avec plus d'hébétement que de curiosité. La propreté hollandaise a pénétré jusqu'ici, et, d'après ce que me disait mon guide, la discipline n'a rien à faire pour l'imposer ; elle est tellement dans les moeurs de cette nation que ces misérables s'emploient d'elles-mêmes à fourbir les carreaux, à savonner les tables, à épousseter les plafonds et à nettoyer les vitres. Les réfectoires sont voisins les uns des autres, séparés seulement

p205

par une simple cloison et communiquant entre eux par une baie que nulle porte ne ferme. De même que les batteries d'un navire de guerre, ces grandes salles servent de réfectoire pendant le jour et de dortoir pendant la nuit ; aux poutres saillantes du plafond pendent les hamacs chargés d'un matelas et de deux couvertures. Près des réfectoires fonctionnent les cuisines garnies de larges fourneaux économiques servis par des détenues. Au bout du bâtiment des femmes, s'ouvrent deux salles destinées aux enfants ; là, point de hamacs, mais des lits si petits qu'ils peuvent bien passer pour des berceaux ; des femmes s'empressent autour de quelques pauvres *babies* couchés et les barbouillent d'une bouillie épaisse et grise où il est entré plus d'avoine que de froment. Des enfants plus grands sont dans une autre chambre ; les assiettes dont ils se servent sont en grosse faïence et laissent lire sur leur fond blanchâtre et fendillé une maxime morale tirée des livres saints.

Le bâtiment réservé aux hommes est semblable à celui que les femmes occupent. Quand j'y arrivai, le repas était terminé et les détenus se promenaient

dans les cours. Beaucoup d' entre eux sont jeunes et tous' ont paru porter avec insouciance, mais sans forfanterie, cete lugubre livrée de la misée. Quelques-uns sont vêtus de casaques et de pantalons jaunâtres zébrés de noir : ce sont ceux à qui l' air

p206

de la liberté a manqué et qui, pour le respirer à tout prix, ont essayé de prendre cette belle clef d' or qu' on appelle la clef des champs. Les tentatives d' évacion sont assez fréquentes ; mais sur soixante prisonniers qui, en moyenne, essayent de s' échapper dans le cours d' une année, cinquante-cinq au moins sont repris, et alors, non pas pour les punir, mais pour les signaler à l' attention des gardiens, on leur inflige ce laid costume bariolé. J' ai pénétré dans la cantine où ces malheureux ont la permission d' acheter certaines denrées désignées : j' y vois du fromage, de la cassonade, du tabac et du pain ; mais quel pain, pain de seigle, si mou, si chargé de son, si humide, qu' il ressemble à une brique de tourbe mouillée. La monnaie spéciale à la colonie est sinistre : un jeton de cuivre représente un florin ; un jeton d' étain, cinquante cents ; un demi-jeton, vingt-cinq cents. Je visite successivement la boulangerie, la forge, la clouterie, la charronnerie : tout assez confortable et bien outillé. Quand l' heure du travail eut sonné, on agita une cloche ; les détenus se rangent quatre par quatre, et, sous la conduite de chefs choisis parmi eux, ils se rendent aux ateliers ; c' est alors que, les voyant marcher, je puis remarquer combien, parmi eux, il y a de bancals, de bossus, de béquillards et d' estropiés ; je regardai curieusement défilier devant moi tos ces pauvres diables, cette cour des

p207

miracles de la Hollande, ces cagoux, ces marcandiers, ces rifodés, ces polissons, ces capons, ces malingreux, ces franc-mitoux, ces callots, ces hubains, ces orphelins, ces piêtres, ces coquillards, ces sabouleux, ces courtauds de boutange, ces marpaux, ces millards, ces drilles et ces narquois des Provinces-Unies. Au reste, cette truanderie paraissait assez honnête, et il

me semble que Pierre Gringoire n' aurait pas couru grand danger au milieu d' elle.

Je parcourus les ateliers où ils confectionnent les sacs destinés à contenir le café ; la fabrication de ces sacs suffirait seule à prouver combien le commerce est encore arriéré. La matière première est le *jute*, sorte de jonc très-textile qui croit en Bengale ; du Bengale on l' apporte en Angleterre, où la Hollande va le chercher pour le tisser chez elle et le reporter ensuite aux Indes Orientales, dans ses possessions de Java, sous forme de sacs, qu' on remplit de café et qui de nouveau reviendront en Europe. Pendant que les hommes s' occupent à ces sacs grossiers et aux dures professions de notre sexe, les femmes, à l' aide de métiers à navette, tissent ces mouchoirs à carreaux, façon de madras, qui sont bien la plus laide pièce de toilette que je connaisse. Tous les différents objets faits par les prisonniers sont vendus, et sur le produit on leur réserve seize pour cent, dont une partie est retenue pour les frais de leur entretien et dont l' autre partie leur est remise en cette monnaie dont je vous ai parlé.

p208

La maison contient deux mille trois cents détenus, et d' après le peu d' observations que j' ai pu faire dans les quelques instants que j' ai passés près d' eux, il me semble qu' ils sont traités très-paternellement, sans violence, sans cette grossièreté brutale dont ailleurs nous avons vu tant d' exemples, et qu' ils jouissent d' une certaine liberté relative ; enfin ils ont plutôt l' air d' être dans un hospice sévèrement dirigé que dans une maison de détention ; c' est, du reste, un des caractères du hollandais de ne faire que ce qu' il faut faire, avec bonté, sans rigidité inutile, sans excès de zèle, honnêtement et toujours avec une commisération naturelle et de bon aloi ; en un mot, dans toutes ses actions, le hollandais n' est jamais faiseur d' embarras, pardonnez-moi l' expression, et c' est là une qualité qui vous réjouit et vous repose quand on arrive de France.

Ommerschans est bâti sur l' emplacement d' une ancienne forteresse démantelée et dont les matériaux ont, je pense, été utilisés dans les constructions nouvelles ; de celles d' autrefois on a conservé deux casemates qui maintenant servent de prisons. On n' y est pas bien malheureux, sans doute, car en passant près d' elles, j' entends des voix qui

chantent et qui rient à gorge déployée. Les honneurs de l' infirmerie, petite, mais aérée et bien distribuée en quatre salles, me sont faits par le médecin, qui parle purement français, comme, du reste, presque tous

p209

les hollandais de quelque éducation. Je vous fais grâce des cas curieux que j' y ai observés et des furieuses attaques d' éclampsie dans lesquelles se débattait une jeune femme nouvellement accouchée. En me la montrant, le docteur me disait : -on a beau les surveiller et les punir, ces gens-là sont incorrigibles, et tous les mois nous avons deux ou trois baptêmes !

J' ai visité l' église et l' école, qui se ressemblent tellement qu' on les confondrait volontiers ; puis je pris congé de mon guide et je rejoignis l' hôtellerie.

Pendant qu' on mettait les chevaux à la voiture et que je fumais en me promenant de long en large, je me posais innocemment les questions suivantes : une société dont quelques membres ont trop, tandis que d' autres n' ont pas assez et souvent même n' ont rien, est-elle une société bien constituée ? Une société dans laquelle, sous peine de mourir de faim, un homme est contraint de mendier, est-elle une société respectable ?

Une société qui enferme pénitencièrement l' homme qui a mendié étant en état de légitime défense contre le besoin, est-elle une société juste ?

Enfin une société qui n' ose remédier à la misère que par des dépôts de mendicité, des colonies agricoles et autres mesures répressives, est-elle une société viable ?

p210

Je me répétais cette définition de Chamfort : " en résumé, la société n' est jamais composée que de deux grandes classes : ceux qui ont plus de dîners que d' appétit, ceux qui ont plus d' appétit que de dîners. " et je me disais : ne pourrait-on pas trouver enfin le moyen de rendre les dîners égaux aux appétits ? Mais j' avais fait plusieurs lieues déjà avant d' avoir pu me répondre, et j' étais arrivé dans une magnifique avenue de chênes, longue de

deux lieues, qui rejoint la grande route de Zwolle. C' est ici le pays des canards sauvages, car le marécage abonde et les convie à rester pendant l' hiver. On les voit se lever en longues bandes qui passent à l' horizon, battant l' air de leurs ailes rapides et tachant le ciel de leurs lignes irrégulières et noires. Les paysans les chassent à outrance et les prennent dans des filets tendus à travers les arbres, où ils les attirent à l' aide d' un appelant dressé à cet usage. Cette chasse, fermée à la fin du mois de mars, est une source de gros bénéfices pour les habitants de ces provinces qui sont beaucoup moins riches que les paysans de la Hollande occidentale ; dans ces premières, en effet, les cultivateurs ne fabriquent que du beurre, denrée peu exportable, qui se consomme sur place et ne rapporte qu' un gain modéré, tandis que, dans la seconde, on confectionne ce fameux fromage qui est une des causes les plus sérieuses de la richesse du pays. " ils transmutent le fromage en or, " a dit Michelet.

p211

Vers quatre heures, j' arrivai à Zwolle, qui est une belle ville plaisamment ornée et qui a conservé les vieilles allures d' une capitale de province. On sent, à la voir, qu' elle eut son indépendance, sa force et son gouvernement propre. De ses fortifications d' autrefois, il ne reste qu' une porte dans le goût de celle que j' ai vue à Haarlem, mais beaucoup plus grande et plus intéressante. Elle se compose d' un très-haut massif carré, ouvert de longues baies ogivales et s' unissant, sur chaque angle, à une tourelle qui, prenant naissance à neuf pieds du sol environ, appuie sa base arrondie sur des modillons trilobés, devient tout à coup heptagone et se termine par un clocheton pointu. Ces quatre tourelles sont reliées, sur les façades, par des galeries abritées d' un toit dont les machicoulis sont actuellement aveuglés par des moellons noyés de mortier. Des figurines, que la distance m' empêche de bien distinguer, se dressent aux angles contre la muraille ; au-dessus de la porte s' arrondit une petite niche où, sans doute, se tenait dévotement jadis le saint protecteur de la cité. Toute cette construction, en briques et couverte d' un vaste toit d' ardoises sous lequel court une galerie historiée qu' on a peinte en blanc, est percée d' étroites fenêtres garnies de solides

barreaux de fer. Par quel hasard cette forteresse, qui était évidemment une tête de pont, a-t-elle échappé aux démolisseurs qui démantelèrent la ville en 1672 ?

p212

Malgré la tempête extraordinaire qui submergea et ravagea Zwolle en 1825, on y retrouve encore ces maisons luxueuses que les hollandais aimaient à se faire bâtir, à grand luxe, pendant le seizième et le dix-septième siècles. Voici une maison qui sert aujourd'hui de magasin de modes et qui est un curieux spécimen de la renaissance. Elle porte sa date, 1571 ; mais, malgré les soins extérieurs de propreté qui la font reluire à l'oeil comme une construction récente, on voit que l'âge l'accable, car elle penche et semble s'affaïsser de vieillesse. Le fond est d'un gris lilas sur lequel l'ornementation se détache en blanc. Des piédestaux fleuris de rinceaux élégants à peine soulevés soutiennent une frise dont les triglyphes séparent les caissons où des massacres de taureaux montrent leurs orbites vides, leurs mâchoires dénudées et leurs cornes festonnées de guirlandes. Dans le pignon qui sert de timpan, des chimères à mamelles saillantes et des dauphins au dos bossu recourbent leurs queues et s'enlacent dans les accouplements étranges auxquels cette époque excellait. Le style empoulé, guindé, forcé de Louis XIV se retrouve par-ci par-là, et je vois sur les bords du canal une maison lourdement chargée de chevaux marins, de Neptune barbus armés de tridents, d'opulentes Thétys couronnées de glaïeuls, de Fleuves appuyés sur leurs urnes "murmurantes," qui certainement

p213

eût arraché un sourire d'admiration à celui que ses contemporains seuls ont surnommé le grand roi. Les promenades qui entourent la ville sont, dit-on, fort belles ; mais je n'eus pas le temps d'aller les visiter ; la nuit était arrivée pendant que je bayais aux maisons à travers les rues, et je suis vite rentré à l'auberge pour dîner, vous écrire et me coucher. Ah ! J'allais oublier de vous dire que c'est à Zwolle qu'est né Gerrit Terburg, un

peintre intime qui me plaît beaucoup et à vous aussi,
je crois.

p215

xv 27 février.

Zwolle est assise sur l' une des branches de
l' Yssel qui se jettent dans le Zuyderzée. Avant
sept heures du matin, j' étais installé à bord du
steamer qui doit me faire conduire à Amsterdam.
Nous sommes partis ; les bords du fleuve sont à
certains endroits cloisonnés de claies afin de
neutraliser le remou des vagues chassées par la roue
des bateaux à vapeur. Le ciel est zébré de teintes
couleur de safran coupé d' une ligne plus claire qui
ressemble à une bordure en vermeil dédoré. Une brume
pâle noie de ses tons uniformes les moulins, le haut
clocher de Zwolle, les arbres, et donne au paysage
un aspect si gris, si gris, qu' il en fait
frissonner.

Sous la tension de leurs voiles gonflées par le
vent, de lourds *kofs* hollandais remontent le
courant ;

p216

c' est une maison qui vogue, maison qu' on ne quitte
jamais et où vivent le mari, la femme et les
enfants. Les enfants jouent sur le pont, la femme
tient la barre du gouvernail, le mari s' occupe
aux choses de la manoeuvre. Quand le vent manque,
quand la voile alanguie retombe le long du mât,
on saute à terre, on s' atelle à une amarre et on
tire la pesante machine avec bien des coups de
reins et bien des efforts d' épaules. Souvent,
depuis que je parcours la Hollande, j' ai vu des
femmes courbées, haletantes, la poitrine écrasée
par une sangle, traîner les bateaux chargés de
tourbe, comme si elles étaient des bêtes de
halage.

Admirez-vous, mon ami, de quelle ingénieuse
façon et dans quelle limite l' homme admet l' égalité
de la femme ; c' est toujours en l' associant aux
travaux les plus pénibles ; voyez : elle hale les
barques, elle bat en grange, elle moissonne, elle
sème les pins dans les dunes ; attelée côte à côte
avec son mari, elle traîne le pesant *tonneau* ;
les répugnantes et dures besognes lui sont
attribuées ; et partout il en est ainsi ; mais,

en revanche, la législation la tient toujours en tutelle ; quand elle est coupable, des hommes seuls la jugent, et lorsqu' elle est veuve, on lui adjoint un tuteur pour élever ses enfants. En un mot, elle n' est égale que devant le travail et la pénalité. Est-ce juste ? Ne croirait-on pas que nous sommes gouvernés par les doctrines de Manou qui a dit :

p217

Dieu a donné aux femmes l' amour de leur lit, de leur siège et de la parure, la concupiscence, la colère, les mauvais penchants, le désir de faire le mal et la perversité... etc.

je ne sais ce que pensaient les divinités de la Hollande, mais les femmes que nous apercevions, penchées et comme roidies par cet effort de traction, s' arrêtaient à notre approche pour éviter les secousses dont leur bateau, agité par le passage de notre steamer, les eût remuées, mettaient leurs mains sur leurs hanches, relevant la tête, élargissant leur poitrine, aspirant une grande bouffée d' air comme pour reprendre haleine, nous saluaient d' un geste et recommençaient leur dur labeur, lorsque nous étions éloignés.

p218

Plus nous avançons, plus le fleuve s' étale ; de beaux cygnes blancs appartenant aux riverains y nagent magnifiquement ; des bandes entières de canards sauvages s' y abritent derrière les roseaux ; les arbres disparaissent tout à fait ; on ne voit plus que les prairies, noyées pour la plupart, et ressemblant à des lacs qui encadreraient la rivière.

à Hasselt, nous stopons à l' extrémité d' une large jetée ; quelques voyageurs montent à bord ; on va partir, mais on aperçoit au lointain, sur la route qui borde l' Yssel, deux lourdes voitures s' approchant au petit trot ; ce sont les diligences avec lesquelles le bateau à vapeur doit être en correspondance. On les hèle, on leur crie de se hâter ; elles n' en vont pas plus vite ; lentement, lentement elles arrivent ; les voyageurs en descendent, se secouent un peu, vont boire au cabaret voisin un verre de genièvre et se disputent avec le conducteur pour le prix des

places et le pourboire. Les portefaix détachent, en causant et sans précipitation, les courroies de la bâche ; on range les paquets à terre ; chacun vient reconnaître les siens ; on remise d'abord ceux qui doivent rester à Hasselt, puis on prend les autres, et, toujours causant, fumant, s'arrêtant, on les apporte jusqu' auprès du bateau ; puis les voyageurs viennent à leur tour, un à un, se gardant bien de se presser, ne faisant aucune attention aux clameurs du capitaine, qui crie : hâtez-vous ! La lenteur

p219

du sang-froid hollandais ne se trouble pas pour si peu ; ce transbordement dure une heure environ ; c' est une heure de perdue, mais qu' importe, nul ne paraît s' en préoccuper.

Après avoir navigué pendant une lieue entre deux digues, ou plutôt entre deux jetées construites en pierres d' Allemagne, nous entrons dans le Zuyderzée, que tachète au loin la voile des bateaux caboteurs, et à quatre heures nous entrons à Amsterdam.

Je comptais que nous y serions arrivés plus tôt et j' avais espéré pouvoir aller faire une dernière visite au musée pour regarder encore *la garde de nuit*, mais il était trop tard, et je me suis forcément contenté, après avoir expédié mon bagage à l' auberge, de me promener au hasard par les rues et les quais de la ville. Je n' y aperçois rien de bien nouveau à vous raconter, sinon sur Keisersgracht (le quai de l' empereur), une maison qui mérite qu' on en parle ; elle est datée 1622 ; elle a trois étages et se termine par un pignon surchargé de ces obélisques lilliputiens qui semblent avoir été, à une certaine époque, l' ornement favori de l' architecture hollandaise. D' une frise, qui sépare le premier étage du second, sortent six têtes d' hommes ceintes de lauriers ou coiffées de casques ; le style en est lourd et la sculpture médiocre ; je ne vous en dirais donc rien, si cette maison n' avait sa légende, que je vous donne humblement pour ce quelle vaut.

p220

Cette maison appartenait jadis à un négociant qui

y avait accumulé toutes sortes de richesses. Sept voleurs déterminés se réunirent dans le but de s'emparer de ces trésors que la renommée grossissait à plaisir. Ils attendirent un samedi soir, car ce jour-là le négociant, avec sa famille et ses domestiques, se rendait à Broeck, laissant sa demeure à la garde d'une seule et vieille servante. Les grinches, comme on dit en littérature moderne, se mirent silencieusement à l'oeuvre vers le milieu de la nuit, fouissant le sol de façon à creuser un souterrain qui aboutirait sous le plancher de la cuisine ; une fois là, il était facile de pratiquer une ouverture, d'entrer dans la maison, de s'y répandre et de la piller après avoir préalablement égorgé la domestique, ainsi que cela se passe dans les histoires de brigands qui ont des prétentions à être intéressantes. Or, cette nuit, la servante veillait, assise dans la cuisine, près de sa lampe et filait. Elle entendit confusément d'abord, puis plus distinctement ensuite, le travail de taupe auquel se livraient les voleurs. Elle eut cette peur vague que donne l'approche d'un danger inconnu, mais comme c'était une fille vaillante, elle ne se laissa pas effrayer, et, saisissant le plus long couteau qu'elle put trouver dans sa cuisine, elle se mit à l'aiguiser bel et bien sur la pierre de son évier ; puis elle baissa la mèche de la lampe de manière à n'avoir plus qu'une lueur presque obscure autour

p221

d'elle, et se blottit dans un coin, armée et prête. Elle vit tout à coup une des dalles du carrelage se soulever et retomber loin comme poussée par une force invisible, puis une autre et encore une autre, et enfin elle aperçut une tête hérissée, barbue, formidable comme doit être toute tête de brigand, apparaître au dessus de l'ouverture agrandie. La servante prit résolûment la tête aux cheveux et la trancha d'un seul trait de couteau ; cela fut si vite fait que la tête n'eut pas même le temps de pousser un soupir. La servante tira à elle le corps rest dans le trou et le rangea proprement contre la muraille ; elle croyait en être quitte et pensait à l'histoire d'Holopherne, dont elle avait entendu parler au prêche, lorsqu'elle aperçut une seconde tête qui émergeait au-dessus du soupirail ; elle la prit et la coupa comme la première. Six fois cette Judith enragée recommença sa sanglante besogne, car les voleurs marchaient un à un dans le souterrain, et

n' entendant aucun bruit, aucun cri, aucun appel, s' imaginaient chacun que leurs compagnons avaient réussi. Le septième cependant s' épouvanta de ce silence ; c' était un vieux filou très-retors et plein de prudence ; au lieu d' engager sa tête dans le trou fatal, il appela ses camarades ; la servante se garda bien de répondre ; il s' arrêta alors, respira fortement et sentit cette odeur fade et tiède qui est celle du sang ; il comprit qu' il venait de se passer au-dessus

p222

de lui quelque chose d' anormal et d' imprévu ; il n' eut point assez de curiosité pour aller à la découverte du mystère ; il tourna les talons, rampa dans le couloir creusé à si grand' peine, s' élança sur le quai et prit si bien sa course que depuis on ne l' a jamais revu. En commémoration de cette terrible aventure, le propriétaire de la maison la fit orner extérieurement de six têtes sculptées et donna à la servante une pension de six mille florins ; mille florins par brigand, ce n' était que justice. Comme je m' étais arrêté longtemps à regarder cette maison, la nuit était presque venue lorsque j' arrivai à l' hôtel pour dîner, action encore plus pénible en Hollande que partout ailleurs, car, ceci est une affaire de goût, j' y trouve la cuisine exécration ; elle ressemble au langage, elle est moitié saxonne et moitié germanique. à l' Angleterre elle a pris le roast-beef, les pommes de terre et les sauces violentes ; à l' Allemagne elle a emprunté la choucroute et les pommes cuites mêlées aux viandes rôties ; la France lui a prêté son beef-steak, mais la Hollande l' accommode à sa façon, c' est-à-dire au beurre noir. Quant aux boissons, il n' y en a pas ; les bières viennent de Bavière ou de Portsmouth ; les vins arrivent de France ou des bords du Rhin ; de l' eau, il n' en existe pas de potable en Hollande ; restent les liqueurs qui sont exquis et fabriquées ici avec un soin extraordinaire ; mais quelque goût que l' on ait

p223

pour le genièvre, le curaçao, le persico ou l' anisette, on ne peut en faire sa boisson ordinaire ; aussi, lorsqu' on est aussi mince buveur que moi, on est heureux de trouver les petits vins légers

de la Moselle ; ils sont fermes, secs et fort innocents. à ce propos, je me rappelle avoir lu, à Leyde, je crois, sur une carte de restaurant, l'indication suivante : " bordeaux naturel ; bordeaux *pas* naturel. " j' ai demand des explications sans pouvoir en obtenir. Depuis que je suis dans ce pays, j' ai toujours eu l' intention d' aller passer une soirée au spectacle ; mais le soin de vous écrire l' *historique* de ma journée, et aussi mon peu d' empressement pour le théâtre, m' ont empêché de mettre ce projet à exécution. Qu' aurais-je vu, du reste ? à La Haye, *de armen von pary* (les pauvres de Paris), et à Amsterdam, *de zoon van der nacht* (le fils de la nuit). Notre littérature des boulevards défraye les salles de spectacle du monde entier. Ce soir, j' ai longtemps hésité, cependant ; mais, la fatigue aidant, je reste paresseusement au coin de mon feu, ou plutôt de mon poêle en fonte ; et puis, j' ai mes paquets à faire, car mon temps est compté maintenant, et il faut que demain matin je sois à Utrecht.

p225

xvi 28 février 1857.

Utrecht se présente bien, à la sortie du débarcadère, avec son canal de ceinture qui jadis servait de fossé à la ville, avec ses remparts devenus aujourd' hui une magnifique promenade, avec les hautes tours de son clocher, avec ses rues larges et ses belles places. C' est jour de marché, il y a du bruit et du mouvement. Mais hélas ! Ma dernière illusion s' en va ; on ne fait plus de velours à Utrecht. C' est en vain que je chercherais ici une seule fabrique de cette bonne vieille étoffe à ramages, si dure qu' elle entrait dans la peau comme un paquet d' aiguilles quand on y appuyait le visage, si jaune qu' elle faisait rire, si usuelle qu' elle couvrait les meubles déjà surannés à notre naissance, et si

p226

solide qu' on en tapissait ces horribles fiacres, garnis de paille humide, conduits par un cocher en carrick et dont on descendait par un marhe-pied à six étages. à cette heure, la Prusse rhénane et

Lyon fabriquent tout le velours d' Utrecht qui se consomme dans le monde.

La ville est une ville de Hollande, semblable à celles que j' ai déjà vues : canaux sillonnés de barques, quais plantés d' arbres, maisons à pignons, élégance, confort et propreté. Sur le vieux quai (*oude gracht*), j' aperçois, en passant, une maison réellement moyen-âge, en briques rouges et noires, usées et comme rouies par le temps, avec trois étages d' ogives et un couronnement insensé en forme de balustrade italienne qui remplace, sans doute, les créneaux tombés. Cela penche et s' incline, fatigué par les années ; au-dessus de la porte d' entrée, je lis : *fresenburg* (château qui fait peur). Au quinzième siècle, c' était une maison forte, très-capable de soutenir un siège pendant une émotion populaire.

C' est dans cette ville qu' eut lieu l' acte le plus grand de la vie des Pays-Bas. En effet, ce fut ici qu' en 1579 se signa l' *union d' Utrecht*, par laquelle les sept Provinces-Unies se liguèrent contre le

p227

roi Philippe II, afin de conquérir leur indépendance qui ne fut diplomatiquement reconnue que soixante-neuf ans plus tard, par le traité de Westphalie. à propos de Ryswick, vous avez dû remarquer déjà l' extrême importance du rôle que la Hollande a joué dans l' histoire moderne, en voici encore une preuve : c' est ici même, en 1712, après la bataille de Denain, où Villars sauva peut-être la monarchie française, que fut conclue entre la France, l' Angleterre, la Hollande et l' Espagne, la *paix d' Utrecht*, qui mit fin à cette implacable guerre que nous valut l' élévation du duc d' Anjou au trône espagnol. Avez-vous fait cette observation que ne dément aucun fait de notre histoire : l' Espagne a toujours porté malheur à la France ? L' ancien hôtel-de-ville, où furent signés les deux actes dont je viens de parler, sert aujourd' hui de caserne ; c' est un grand bâtiment plat et sans intérêt. Du reste, il n' y a pas de monuments curieux à visiter à Utrecht, si l' on en excepte la cathédrale, autrefois dédiée à saint Martin. Ce fut certainement jadis une des plus vastes et des plus complètes églises de la Hollande ; mais, le 1^{er} août 1674, un tel ouragan souffla sur elle, que la nef s' abattit, ne laissant debout que le choeur, le transept et la tour (*dom*) qui servait de

clocher. Jusqu' en 1827, les décombres de cette immense ruine restèrent accumulés sur la place même de

p228

leur écroulement ; aujourd' hui tout est déblayé ; une lourde maçonnerie a pansé les blessures béantes de l' église qu' une large rue sépare de son ancien clocher, isolé maintenant comme un *campanile* italien.

Cette église a subi bien des vicissitudes ; édifiée d' abord vers l' an 700, sur les débris d' une chapelle de saint Thomas détruite par les danois, elle s' écroula, fut rebâtie en 1015, fut incendiée et enfin reconstruite de 1257 à 1267 par Henri De Vianden, un des évêques souverains d' Utrecht. Aujourd' hui on la restaure. Des maçons, grimpés sur des échafaudages appuyés contre les murailles extérieures, réparent les contreforts, refont les pinacles, réinstallent les arcs-boutants, comblent les trous, bouchent les lézardes et raccordent de leur mieux les fines sculptures du moyen-âge avec les lourds empâtements de l' imitation moderne. J' y suis entré. L' intérieur a maintenant la forme d' un t, car il n' y a plus que le chœur et le transept. Le premier est embarrassé d' une construction en bois, propre au culte évangélique et qui ressemble à une salle provisoire pour des députés. L' ogive est très-sobre, d' une lancette fine et sans décadence. Le chœur proprement dit se compose de huit arcades supportées par des faisceaux de colonnettes très-élégantes, fleuronées à la place du chapiteau, et traversées dans toute leur hauteur

p229

par un fût arrondi, très-mince, qui monte jusqu' à la voûte pour aller soutenir la retombée des nervures. Au-dessus des arcades s' ouvre une galerie circulaire étroite et protégée par une balustrade découpée en trois demi-lobes. C' est très-simple et très-grand. Au transept, l' église s' arrête tout à coup par un mur moderne en briques emplâtrées contre lequel s' appuie un jeu d' orgues. Dans un coin, j' avise un tombeau noir, en pierre de touche, orné d' un gothique déjà douteux, sans inscription et portant sur la dalle supérieure un prélat coiffé de

la mitre, écorné, rayé, camard, appuyant ses pieds rompus sur des lions casés, croisant sur sa poitrine des mains qui ne sont plus que des moignons informes, et dormant, mutilé chaque jour davantage par le temps et l'indifférence, à côté de son bâton pastoral dont la crosse est brisée. Cette tombe, sans nom ni date, est celle du dernier archevêque d' Utrecht, Frédérik Schenk de Tautenbourg, mort, je crois, en 1530. à côté de l' église s' ouvre un cloître abandonné qui, sans doute, servit de demeure aux quarante chanoines réguliers composant le chapitre de la cathédrale. à cette heure, c' est presque une ruine. Les herbes poussent entre les pierres disjointes, la mousse verdit son toit, les lichens rongent ses piliers écaillés, quelques nids d' hirondelles encore inhabités s' accrochent à ses angles ; c' est froid,

p230

triste et verdâtre. Il a naturellement quatre côtés ; mais l' un d' eux est formé par les murs de l' église qui rebondissent en tourelles romanes et s' ouvrent en larges fenêtres gothiques. Le côté qui fait face à celui-ci est composé de sept arcades, les autres n' en ont que six ; toutes sont égales, d' une bonne époque, un peu postérieure à la construction de la cathédrale, à l' exception d' une seule qu' une restauration récente a rendue plein-cintre. Chacune de ces arcades, séparées par un contrefort clochetonné d' où s' élance une gargouille, est surmontée d' un pinacle décapité qui contenait des images sculptées aujourd' hui méconnaissables. On distingue vaguement quelques draperies, un bras par-ci, une jambe par-là, mais il serait bien difficile, sinon impossible, de reconstituer les sujets que le temps a effacés pour toujours. Ce cloître est charmant ; il n' a pas la mystérieuse beauté du cloître de saint-trophime d' Arles ; il n' a pas la richesse élégante, orientale et comme féminine des cloîtres de saint-Jean-De-Latran et de saint-Paul-hors-des-murs, à Rome ; mais tel qu' il est, avec son aspect ravagé et attristé, avec sa couleur terne, avec les dalles tumulaires enclavées dans ses parois, avec ses gargouilles grimaçantes qui semblent vomir des touffes d' herbes remuées par le vent, avec ses piliers à demi-descellés, ses ogives penchantes et ses clochetons renversés, i m' a retenu longtemps à la grande surprise

des ouvriers qui en ont fait un chantier pour la taille des pierres.
 De l' autre côté de la place qu' autrefois occupait la nef détruite, s' élève le *dom*. on connaît exactement les dates de sa construction. Il fut commencé le 22 mars 1321 et terminé le 20 janvier 1382 ; c' est du moins ce qu' on peut lire sur une inscription gravée au côté occidental de cette tour qui a trois étages en retrait ; les deux premiers sont carrés, en briques, si réparés qu' ils n' ont plus de style, malgré les baies gothiques qu' on a tenté de conserver ; le troisième est coupé à six pans ; ses énormes fenêtres, séparées par des meneaux tétragones, sont soutenues à l' aide de tenons en fer qui empêchent cette ruine d' agrandir les lézardes qui la sillonnent déjà et de s' écartier tout à fait. C' est très-haut : deux cent quatre-vingt-cinq pieds au-dessus du sol, dit-on. Les balustrades qui servent de garde-fous aux plates-formes des deux étages inférieurs sont en fer forgé peint en gris ; que dites-vous de l' intelligence de cette réparation gothique ? Au reste, vous qui vivez dans la familiarité de nos monuments de Paris, vous savez à quoi vous en tenir sur la valeur de ce qu' on appelle, en architecture, une restauration. Les architectes ressemblent aux chirurgiens qui ne peuvent remplacer une jambe coupée que par une jambe de bois. Quand j' eus parcouru Utrecht pendant une heure,

je l' eus vue ; je ne vous parle ni de sa maison commune, ni de sa *monnaie*, qui sont de médiocres bâtiments modernes, car je n' aurais rien à vous en dire, et j' ai hâte de vous conduire à Zeist, qui est un beau village situé à deux lieues hors de la ville. En 1672, Louis XIV y posa son camp, mais cela ne nous émeut guère ; cet endroit a des importances plus curieuses que ce souvenir. Je m' y rendis par une large route, bordée de parcs où des villas, maintenant closes, s' ouvrent en été pour recevoir les riches négociants de Rotterdam ; le village éparpille gaiement ses maisons près d' un bois magnifique plein de merles qui volent en sifflant. C' est doux et reposé. Une colonie de frères moraves s' est établie là, et c' est elle que je venais visiter. J' étais désireux

de voir les descendants directs de ces vaudois et de ces hussites qu' au nom calomnié de Dieu, on a brûlés sur tous les bûchers, pendus à tous les gibets, frappés de tous les glaives, cloués à toutes les croix, rompus à toutes les roues, écartelés à tous les chevaux et poussés vers tous les exils. J' ai trouvé des hommes humbles, recueillis et silencieux. était-ce bien le dogme, était-ce bien seulement le pouvoir spirituel que Rome protégeait avec tant de chaudières, de chevalets, de carcans, de tenailles, d' huile bouillante et de plomb fondu ? Les frères moraves dérivent directement des sectes

p233

de Valdus et de Jean Huss qui, elles-mêmes, se rattachent, en quelque sorte, au grand schisme grec de 861. Si ces protestants anticipés s' étaient contentés de demander l' usage de la langue vulgaire dans l' exercice du culte et la communion sous les deux espèces, il est probable que Rome aurait fini par céder ; mais ils exigeaient que le clergé ne pût posséder aucun bien temporel ; alors la papauté usa de toutes ses forces pour les combattre. Les vaudois chassés et poursuivis s' étaient réfugiés et résistaient vaillamment dans les vallées de la Savoie ; quelques-uns d' entre eux passèrent en Bohême et répandirent peu à peu leur nouvelle et austère doctrine qui condamnait la confession auriculaire et le culte des saints et déclarait que tout chrétien était prêtre et devait connaître l' écriture, ce qui renversait tout le gouvernement de l' église. Comme toujours, le catholicisme s' imposa et voulut extirper par la violence ce qu' il appelait une hérésie ; c' est en vain que les ducs de Bohême réclament auprès du pape pour leurs sujets le droit d' un culte libre. On leur répond par l' érection d' un évêché à Prague et l' introduction du rituel latin.

p234

De ce moment le protestantisme naquit ; on se réunit, on prêcha, on communia secrètement ; mais partout on faisait des prosélytes et la réforme future étendait ses invisibles racines. Lorsque le doux Jean Huss surgit en Bohême,

éclairé par les écrits de Jean D' Oliva, de Marcile De Padoue, de Wiclef, et par les prédications des livres franciscains, les hommes qui, sans repousser la foi chrétienne, ejetaient le pouvoir temporel et l' organisation

p235

hebraïque du catholicisme, se réunirent en foule autour du nouvel apôtre et s' abreuvèrent de sa parole. En somme, il n' attaquait aucun pouvoir essentiel, ni l' absolution, ni la confession, ni même la vente des indulgences ; il en blâme seulement l' abus. Mais il déclame contre l' ignorance, les mœurs et les richesses du clergé ; Jean XXIII faisant prêcher une croisade contre le roi de Naples Ladislas, Jean Hus déclare qu' on peut refuser obéissance, que la loi de l' évangile est dans le précepte : aimez-vous les uns les autres ; qu' en ordonnant la guerre, le pape prouve qu' il est plus éclairé que Jésus, ou que la dignité du fils de Dieu fut moins précieuse que les prérogatives du saint-siège, puisque le christ n' avait point permis à saint Pierre de s' armer pour lui sauver la vie. Selon lui, le pape ne peut excommunier pour des causes personnelles, car, dans ce cas, l' excommunication ne sépare point les fidèles du corps de l' église. Une semblable opinion brisait l' autorité du clergé. Il conclut que l' église peut subsister sans pape et sans cardinaux, et déclare enfin que les peuples ont le droit de refuser la dîme. Il fallait en finir avec un si dangereux novateur ; on l' expulsa de Prague, mais cet exil ne fit qu' augmenter son influence ; aussi, dès que le concile de Constance fut réuni, Jean Huss, y fut dénoncé ; il reçut, à la demande du roi de Bohême, un sauf-conduit

p236

de l' empereur Sigismond. Confiant dans l' acte impérial qui le couvrait, il se rendit au concile, y fut saisi, interrogé, condamné et brûlé. Jacobel continuait la prédication en l' absence et depuis la mort de Jean Huss. Ses partisans retirés près du château de Bechin, sur une montagne qu' ils appellent le tabor, et d' où ils prennent le nom de

taborites, communient par le pain e par le vin, et établissent pour eux une règle austèrement chrétienne.

On les poursuit, on les chasse, on les massacre ; c' est peine perdue, leur nombre augmente, et Martin V ordonne une croisade contre eux. La Bohême se soulève, et c' est alors que commence cette terrible guerre des hussites dont l' Allemagne se souvient encore.

Les révoltés choisissent pour chef un homme noble appelé Jean Trocznow, et qu' on avait surnommé *ziska* parce qu' il était *borgne*. tous ses efforts pour arriver à un accommodement échouèrent, car l' empereur Sigismond, inspiré par Rome, ne voulait à aucun prix accorder la liberté de conscience. L' armée impériale, forte de cent mille hommes, fut détruite devant Prague (11 juillet 1420). On brûle, on pille, on viole ; on branche les prisonniers aux arbres, on ravage les moissons, on fait le pays désert ; c' est

p237

une guerre de freres ennemis. Au siège de Raal, Ziska perd l' oeil qui lui restait, et, devenu tout à fait aveugle, n' en continue pas moins à diriger si habilement ses troupes, qu' il bat l' empereur à Aussig, et par cette victoire se rend maître de la Bohême entière. Sigismond, épouvanté, lui envoie des ambassadeurs, le reconnaissant comme vice-roi perpétuel de la Bohême, lui donnant le droit de nommer à tous les emplois et accordant la réforme ecclésiastique réclamée par la nation. On allait traiter sur ces bases lorsque Ziska mourut subitement de la peste (11 octobre 1424). Est-ce bien de la peste qu' il mourut ?

à sa mort, la nation se divise en trois corps qui battent et anéantissent une nouvelle armée de cent mille hommes envoyés contre eux. Vaincu et presque menacé le pape assemble un concile à Bâle, et envoie un sauf-conduit aux hussites qui y viennent au nombre de trois cents sous la conduite de Procope, élève de Ziska et de Jean Rockyzan, disciple de Jacobel. Les demandes faites par les révoltés de Bohême se réduisent à quatre chefs :

- 1 communion sous les deux espèces ;
- 2 prédication libre par les prêtres de la parole de Dieu ;
- 3 abandon par le clergé des biens et des domaines temporels ;

4 connaissance et répression des crimes par les magistrats civils ;
le concile refusa, les hussites se retirèrent et la guerre reprit feu. Les insurgés furent vaincus à leur tour et ils se virent contraints d'accepter un traité qui, des quatre conditions précédentes, ne leur accordait que la communion par le pain et le vin.

Les hussites se séparèrent alors en deux partis distincts ; l'un, celui des *calixtins* (calice), qui accepte purement et simplement le traité ; l'autre, celui des *tabornites*, qui le repousse et demande des réformes radicales dans la constitution de l'église.

En 1457, ces derniers prennent le nom de : *frères-unis, frères moraves, frères de Bohême*, élisent du milieu d'eux trois anciens pour les diriger et se déclarent église indépendante.

Ce fut vers cette époque qu'ils se réunirent en partie aux vaudois émigrés, par qui ils firent sacrer leurs évêques. En 1468, la persécution recommence contre eux, dirigée par le roi de Bohême, Georges Podiebrad ; ils se cachent dans les forêts et dans les grottes, d'où ils prennent le nom de *caverniers*. malgré les sévices qui ne cessent de les atteindre, leur nombre augmente ; en 1474 ils peuvent envoyer des missionnaires en Russie, en Grèce, en égypte, en Palestine, en Thrace, pour rechercher les chrétiens attachés comme eux à la pure doctrine

de Jésus ; leurs envoyés revinrent désespérés, " l'haleine de Satan a soufflé partout. " en 1490, ils font imprimer à Venise la première bible traduite en langage bohémien.

Au commencement du seizième siècle, avant Luther et Calvin, les frères-unis comptent deux cents églises.

Jean Huss, sur son bûcher, avait dit en s'adressant à ses juges : " dans un siècle vous rendrez compte de ma condamnation devant Dieu et devant moi ! " cent deux ans après sa mort, en 1517, Luther commença à prêcher contre les débordements

et la simonie de la papauté. " Jean Huss, a-t-il dit, était la semence qui doit mourir et être enfoncée dans la terre pour sortir ensuite et croître avec force. "

les frères regardèrent avec une espérance pleine d' anxiété du côté de Luther et lui envoyèrent, en 1522 d' abord, puis en 1536 et en 1540, des députés pour l' engager à établir une sévère discipline dans la nouvelle église. Je dois dire que le réformateur tint peu de compte de leurs observations.

La paix régnait enfin dans la communion de Bohême et de Moravie ; en 1555 un synode fut tenu à Kaminieck, dans lequel, en présence de waywodes de la grande et de la petite Pologne et du duc de Prusse, les réformés polonais s' unirent aux frères et acceptèrent

p240

leur discipline, ce dont ils furent loués par Calvin.

Leur église était florissante, lorsqu' après la mort de l' empereur Rodolphe, en 1612, le saint-siège résolut de faire exécuter les décrets du concile de Trente contre les protestants. Ces derniers se préparèrent à la résistance ; les députés impériaux furent jetés par les fenêtres du château de Prague. Ce fut la guerre de trente ans.

La bataille de Wissembourg (6 novembre 1620) écrasa les réformés de Bohême et de Moravie. Trois années consécutives (1621-1624) furent employées sans relâche, par les vainqueurs, à poursuivre, à frapper, à convertir les hérétiques ; plus de quatre-vingt mille familles protestantes de toutes sectes émigrèrent en Saxe, en Silésie, en Brandebourg, en Pologne, en Prusse, aux Pays-Bas. Il n' y eut plus ni écoles, ni églises, etcette grande et juste protestation qui durait depuis des siècles disparut, noyée dans le sang. Chose étrange ! Ce fut de Bohême et de Moravie que surgit le premier effort de réformation, un siècle avant le réveil de la chrétienté ; ce sont les protestants de ces deux pays qui font d' abord éclater la guerre de trente ans, et la paix de Westphalie (1648) ne prononce même pas leur nom et les abandonne ingratement au bon plaisir de la maison

p241

d' Autriche. Aussi, après ce traité, on cherche en vain leurs traces, ils ont disparu. Je ne les retrouve qu' en 1722. Trois ou quatre pauvres gens, descendants des anciens taborites, guidés par un menuisier nomade appelé Christian David, s' enfuirent de la Moravie et vinrent demander asile au comte Zinzendorf, jeune homme mystique, illuminé souvent jusqu' à l' extase, et tout à fait propre, par sa fortune, ses alliances princières et son esprit éminemment religieux (au sens originel du mot, *religare*), à devenir chef de secte. Il accueillit les réfugiés et leur abandonna, dans la haute Lusace, près de Berthelsdorf, un emplacement sur lequel ils bâtirent le village de Herrnhut (garde de Dieu), qui devint en peu d' années l' établissement central des frères moraves. Zinzendorf leur donna une discipline austère, envoya des missions au Groënland, à Java, aux Indes, en Amérique, parcourut lui-même en apôtre ces différentes contrées, organisa de nombreuses colonies en Europe, et mourut en 1761, après avoir vu *son église* prendre un développement dont elle avait désespéré pendant longtemps. Aujourd' hui, on compte seize mille cinq cent trente et un frères dans les pays chrétiens, et cinquante-six mille cent trente-neuf dans les missions en terre d' infidèles : c' est un total de soixante-quinze mille six cent soixante-dix, auquel on pourrait ajouter cinquante mille personnes

p42

environ faisant partie de sociétés plus ou moins alliées aux frères-unis.

Extérieurement du moins, les moraves appartiennent à la confession d' Augsbourg ; l' idée fondamentale de leur doctrine est " de suivre Jésus-Christ avec les yeux fixés sur lui, en oubliant en lui la joie et la douleur, la pauvreté et l' opprobre. " ils admettent la tache originelle et affirment que la mort expiatoire du Christ en a absolument lavé l' humanité ; l' unité ecclésiastique consiste, selon eux, moins dans l' uiformité des croyances que dans la charité qui doit faire de tous les disciples de Jésus un seul coeur et une seule âme. Toutes les fois qu' ils se trouvent embarrassés pour décider un point de doctrine, pour régler un fait de discipline ou pourvoir à un emploi vacant, ils consultent

le sort à l' aide d' un verset négatif et d' un verset affirmatif tirés des écritures, et prennent leur résolution selon la réponse que le hasard amène.

Leur règle est sévère et hiérarchisée de telle sorte, que leur gouvernement intérieur est une véritable oligarchie, dont les extraits suivants d' une lettre écrite par Christian David pourront donner idée :

1 on élut douze anciens pour tenir le gouvernail de l' église.

p244

2 on établit entre les frères et les soeurs toutes sortes de charges, comme docteurs, assistants, moniteurs, gardes-malades, etc.

les finances communes se forment à l' aide de contributions volontaires ; les seules peines que les

p245

supérieurs puissent appliquer disciplinairement sont le blâme, l' excommunication et, en dernier lieu, l' expulsion de la communauté.

L' établissement de Zéist a été fondé en 1746 ou en 1748, la date varie ; les familles moraves qui l' habitent aujourd' hui forment un total de deux cent soixante-dix-sept personnes.

Un large chemin sépare deux immenses cours gazonnées, autour de chacune desquelles s' élève, sur trois côtés, un vaste bâtiment qui ressemble à une caserne énorme. D' une part, ce sont, en trois corps de logis distincts, les célibataires, les gens mariés et les écoles ; de l' autre, ce sont les veuves et les filles, l' église, le pasteur et le chef de la communauté. Là, chacun est séparé et vit dans sa chambre, travaillant, priant, méditant, et ne se réunit à ses autres frères que pendant les exercices religieux. Tout cela est d' un calme qui fait froid.

J' ai visité le bâtiment spécialement réservé aux célibataires ; sauf l' absence de verroux et de grilles, on dirait une prison. De longs couloirs où s' ouvrent des chambres ; une salle assez grande qui sert d' église particulière ; sous les combles, des dortoirs où couchent les domestiques ; au rez-de-chaussée, de petits magasins suffisamment pourvus de marchandises fabriquées par les frères eux-mêmes, ou achetées au dehors

et revendues à un très-modique bénéfice. La probité des *herrnutters* (gardiens de

p246

Dieu) est proverbiale, même dans la scrupuleuse Hollande. L' église où j' entrai mérite bien le nom de *salle* qu' on lui donne ; en effet, elle ressemble à une vaste salle de bal ; deux galeries latérales, supportées par des colonnes en bois, servent, pendant les offices, à contenir les étrangers, pendant que la communauté, assise sur de mauvais bancs en bois, les hommes d' un côté et les femmes de l' autre, se tourne vers le pasteur et les anciens chargés d' expliquer l' écriture et de prêcher. De petites orgues accompagnent les voix qui psalmodient des cantiques.

Les cours sont désertes ; le silence s' étend partout ; une mort volontaire et comme factice éteint la vie dans ces demeures peu enviables. Une jeune femme cependant a passé près de nous, un ruban rose est fixé à son bonnet : c' est un signe qu' elle n' est pas encore mariée. En effet, chaque état de la femme est représenté par une couleur différente : les jeunes filles portent le rose vif jusqu' à dix ans, et le rouge jusqu' à dix-huit ; depuis cet âge jusqu' au mariage, elles ont le rose tendre ; le bleu lorsqu' elles sont mariées, et le blanc jusqu' à leur mort, quand elles sont veuves. En général, et cet usage le prouve, leurs habitudes sont souvent d' une très-minutieuse puérilité.

Ce qu' on ne saurait trop louer de ces frères moraves, c' est leur simplicité extérieure, leur charité,

p247

leur goût du travail, leur austérité et la pureté de leurs moeurs ; et cependant les catholiques ont osé les accuser de prêcher et de pratiquer la communauté des femmes : vieille calomnie qui traîne depuis des siècles dans les bas-fonds du mensonge, qu' on en a retirée de nos jours pour la jeter à la face des saint-simoniens et des fouriéristes, et qui réussit encore à faire des dupes parmi ces trembleurs traditionnels que toute hardiesse consterne et que toute généreuse tentative épouvante.

Ces accusations monstrueuses ne me font jamais

reculer ; au contraire, elles m'attirent, car je sais qu'elles s'adressent invariablement aux hommes valeureux qui ont compris les souffrances humaines et qui veulent y porter remède, malgré la barrière encore bien haute des préjugés, des sottises et de l'ignorance. Que n'a-t-on pas dit des premiers chrétiens ? Aussi ce fut avec un intérêt réel que je visitai les herrnhutters ; mais je n'ai point rencontré chez eux ces aspirations vaillantes qui cherchent à travers des problèmes, insolubles en apparence, à donner à l'homme son libre développement sous sa triple forme morale, intellectuelle et physique ; je n'y ai trouvé qu'une règle religieuse d'un méthodisme outré, qui adore Dieu par des formules méticuleuses et retire à la pensée tout imprévu et toute direction volontaire.
Dans cette vie commune où tout est réglé par

p248

prévision, où le cerveau, taillé comme un jardin à la française, voit ébrancher toute idée qui sort de la régularité d'une harmonie préconçue, l'homme disparaît et devient, pour ainsi dire, un automate dont les ressorts montés d'avance le font fonctionner sans qu'il ait conscience de soi. Or, cela me fait horreur, je l'avoue toutes les fois que la personnalité est opprimée, que la liberté individuelle n'a pas son équitable manifestation, il y a crime de lèse-humanité ; et c'est peut-être parce qu'ils n'ont point été assez fortement pénétrés de cette vérité que les réformateurs modernes ont en partie échoué jusqu'à présent.
Or, chez les frères moraves, il n'y a ni liberté morale, ni liberté physique, ni liberté intellectuelle, car, de toutes les tyrannies, la tyrannie religieuse est la plus absolue. Les chaînes qui lient le corps sont peu de chose en comparaison des préceptes qui immobilisent l'âme et brisent son essor. Je n'admets pas que la foi se laisse hiérarchiser, et, dans une bataille philosophique, je n'pourrai jamais combattre qu'en partisan.
Depuis qu'on parle de la liberté, je n'en ai point trouvé de meilleure définition que celle-ci :
" la liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme d'exercer à son gré toutes ses facultés : elle a la justice pour règle, les droits d'autrui pour

p249

bornes, la nature pour principe et la loi pour sauvegarde. "

vous en connaissez l' auteur, je ne vous le nommerai donc pas.

Je reviens à Utrecht par la même route ; c' est mon dernier jour de Hollande, car demain matin, je partirai pour Anvers et de là directement pour Paris.

Maintenant que mon voyage est terminé, je dois vous faire u aveu : j' étais venu ici dans l' espérance de voir les alertes patineurs glisser sur les canaux glacés ; je rêvais d' assister en réalité au ballet du *prophète*. hélas ! Ce fut un songe trompeur, comme on chante dans les opéras-comiques ; pendant mon excursion, je n' ai vu qu' une paire de patins, et encore elle était suspendue, oisive et rouillée, aux murailles d' une étable. Je me suis vite consolé de ce petit désappointement, croyez-le, car j' ai vu des merveilles artistiques, un peuple intelligemment ingénieux et de beaux paysages : que povais-je demander de plus ? Quand vous vous ennuierez à Pari et que vous aurez quinze jours de liberté, venez en Hollande, cher ami ; c' est le pays le plus curieux, le plus charmant et le plus lointain qu' on puisse parcourir sans sortir d' Europe.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)